REVUE

DES

DEUX MONDES.

QUATRIÈME SÉRIE.

TOME X. — 1er AVRIL 1837. 1

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME DIXIÈME.

QUATRIÈME SÉRIE.

PARIS,

AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,

RUE DES BEAUX-ARTS, 10.

1837.

054
R3274

1837, v.2

MAUPRAT.

A GUSTAVE PAPET.

Quoique la mode proscrive peut-être l'usage patriarchal des dédicaces, je te prie, frère et ami, d'accepter celle d'un conte qui n'est pas nouveau pour toi. Je l'ai recueilli en partie dans les chaumières de notre Vallée noire. Puissions-nous vivre et mourir là, en redisant chaque soir notre invocation chérie :

Sancta simplicitas!

PREMIÈRE PARTIE.

Sur les confins de la Marche et du Berry, dans le pays qu'on appelle la Varenne, et qui n'est qu'une vaste lande coupée de bois de chênes et de châtaigniers, on trouve, au plus fourré et au plus désert de la contrée, un petit château en ruines, tapi dans un ravin, et dont on ne découvre les tourelles ébréchées qu'à environ cent pas de la herse principale. Les arbres séculaires qui l'entourent et les roches éparses qui le dominent, l'ensevelissent dans une perpétuelle obscurité, et c'est tout au plus si, en plein midi, on peut franchir le sentier abandonné qui y mène, sans se heurter

contre les troncs noueux et les décombres qui l'obstruent à chaque pas. Ce sombre ravin et ce triste castel, c'est la Roche-Mauprat.

Il n'y a pas long-temps que le dernier des Mauprat, à qui cette propriété tomba en héritage, en fit enlever la toiture et vendre tous les bois de charpente ; puis, comme s'il eût voulu donner un soufflet à la mémoire de ses ancêtres, il fit jeter à terre le portail, éventrer la tour du nord, fendre de haut en bas le mur d'enceinte, et partit avec ses ouvriers, secouant la poussière de ses pieds, et abandonnant son domaine aux renards, aux orfraies et aux vipères. Depuis ce temps, quand les bûcherons et les charbonniers qui habitent les huttes éparses aux environs, passent dans la journée sur le haut du ravin de la Roche-Mauprat, ils sifflent d'un air arrogant, ou envoient à ces ruines quelque énergique malédiction ; mais quand le jour baisse, et que l'engoulevent commence à glapir du haut des meurtrières, bûcherons et charbonniers passent en silence, pressant le pas, et de temps en temps faisant un signe de croix pour conjurer les mauvais esprits qui règnent sur ces ruines.

J'avoue que moi-même je n'ai jamais cotoyé ce ravin la nuit, sans éprouver un certain malaise, et je n'oserais pas affirmer par serment que, dans de certaines nuits orageuses, je n'aie pas fait sentir l'éperon à mon cheval pour en finir plus vite avec l'impression désagréable que me causait ce voisinage.

C'est que, dans mon enfance, j'ai placé le nom de Mauprat entre ceux de Cartouche et de la Barbe-Bleue, et qu'il m'est souvent arrivé alors de confondre, dans des rêves effrayans, les légendes surannées de l'ogre et de Croque-Mitaine avec les faits tout récens qui ont donné une sinistre illustration, dans notre province, à cette famille des Mauprat.

Souvent, à la chasse, lorsque mes camarades et moi nous quittions l'affût, pour aller nous réchauffer aux tas de charbons allumés que les ouvriers surveillent toute la nuit, j'ai entendu ce nom fatal expirer sur leurs lèvres à notre approche. Mais lorsqu'ils nous avaient reconnus, et qu'ils s'étaient bien assurés que le spectre d'aucun de ces brigands n'était caché parmi nous, ils nous racontaient, à demi-voix, des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête, et que je me garderai bien de vous communiquer, désolé que je suis d'en avoir noirci et endolori ma mémoire.

Ce n'est pas que le récit que j'ai à vous faire soit précisément agréable et riant. Je vous demande pardon, au contraire, de vous envoyer aujourd'hui une narration si noire; mais, dans l'impression qu'elle m'a faite, il se mêle quelque chose de si consolant, et, si j'ose m'exprimer ainsi, de si sain à l'ame, que vous m'excuserez, j'espère, en faveur des conclusions. D'ailleurs cette histoire vient de m'être racontée; vous m'en demandez une, l'occasion est trop belle pour ma paresse ou pour ma stérilité.

C'est la semaine dernière que j'ai enfin rencontré Bernard Mauprat, ce dernier de la famille, qui, ayant depuis long-temps fait divorce avec son infame parenté, a voulu constater, par la démolition de son manoir, l'horreur que lui causaient les souvenirs de son enfance. Ce Bernard est un des hommes les plus estimés du pays : il habite une jolie maison de campagne vers Châteauroux, en pays de plaine. Me trouvant près de chez lui, avec un de mes amis qui le connaît, j'exprimai le désir de le voir; et mon ami, me promettant une bonne réception, m'y conduisit sur-le-champ.

Je savais en gros l'histoire remarquable de ce vieillard, mais j'avais toujours vivement souhaité d'en connaître les détails, et surtout de les tenir de lui-même. C'était pour moi tout un problème philosophique à résoudre que cette étrange destinée. J'observai donc ses traits, ses manières et son intérieur avec un intérêt particulier.

Bernard Mauprat n'a pas moins de quatre-vingts ans, quoique sa santé robuste, sa taille droite, sa démarche ferme et l'absence de toute infirmité annoncent quinze ou vingt ans de moins. Sa figure m'eût semblé extrêmement belle, sans une expression de dureté qui faisait passer, malgré moi, les ombres de ses pères devant mes yeux. Je crains fort qu'il ne leur ressemble physiquement. C'est ce que lui seul eût pu nous dire, car ni mon ami ni moi n'avons connu aucun des Mauprat; mais c'est ce que nous nous gardâmes bien de lui demander.

Il nous sembla que ses domestiques le servaient avec une promptitude et une ponctualité fabuleuse pour des valets berrichons. Néanmoins, à la moindre apparence de retard, il élevait la voix, fronçait un sourcil encore très noir sous ses cheveux blancs, et murmurait quelques paroles d'impatience qui donnaient des ailes aux plus lourds. J'en fus presque choqué d'abord; je trouvais

que cette manière d'être sentait un peu trop le Mauprat. Mais à la manière douce et quasi paternelle dont il leur parlait un instant après, et à leur zèle, qui me sembla bien différent de la crainte, je me réconciliai bientôt avec lui. Il avait d'ailleurs pour nous une exquise politesse, et s'exprimait dans les termes les plus choisis. Malheureusement, à la fin du dîner, une porte qu'on négligeait de fermer, et qui amenait un vent froid sur son vieux crâne, lui arracha un jurement si terrible, que mon ami et moi échangeâmes un regard de surprise. Il s'en aperçut. — Pardon, messieurs, nous dit-il; je vois bien que vous me trouvez un peu inégal; vous voyez peu de chose; je suis un vieux rameau heureusement détaché d'un méchant tronc, et transplanté dans la bonne terre, mais toujours noueux et rude, comme le houx sauvage de sa souche. J'ai eu encore bien de la peine avant d'en venir à l'état de douceur et de calme où vous me trouvez. Hélas! je ferais, si je l'osais, un grand reproche à la Providence, c'est de m'avoir mesuré la vie aussi courte qu'aux autres humains. Quand pour se transformer de loup en homme il faut une lutte de quarante ou cinquante ans, il faudrait vivre cent ans par-delà pour jouir de sa victoire. — Mais à quoi cela pourrait-il me servir? ajouta-t-il avec un accent de tristesse, la fée qui m'a transformé n'est plus là pour jouir de son ouvrage. Bah! il est bien temps d'en finir! — Puis il se tourna vers moi, et me fixant avec ses grands yeux noirs étrangement animés : — Allons, *petit* jeune homme, me dit-il, je sais ce qui vous amène; vous êtes curieux de mon histoire. Venez près du feu, et soyez tranquille. Tout Mauprat que je suis, je ne vous y mettrai pas en guise de bûche. Vous ne pouvez me faire un plus grand plaisir que de m'écouter. Votre ami vous dira pourtant que je ne parle pas facilement de moi. Je crains trop souvent d'avoir affaire à des sots; mais j'ai entendu parler de vous, je sais votre caractère et votre profession; vous êtes observateur et narrateur, c'est-à-dire, excusez-moi, curieux et bavard. — Il se prit à rire, et je m'efforçai de rire aussi, tout en commençant à craindre qu'il ne se moquât de nous, et malgré moi je pensai aux mauvais tours que son grand-père s'amusait à jouer aux curieux imprudens qui allaient le voir. Mais il mit amicalement son bras sous le mien, et me faisant asseoir devant un bon feu, auprès d'une table chargée de tasses : — Ne vous fâchez pas, me dit-il; je ne peux pas à mon

âge guérir de l'ironie héréditaire; la mienne n'a rien de féroce; à parler sérieusement, je suis charmé de vous recevoir et de vous confier l'histoire de ma vie. Un homme aussi infortuné que je l'ai été mérite de trouver un historiographe fidèle, qui lave sa mémoire de tout reproche. Ecoutez-moi donc et buvez du café.

Je lui en offris une tasse en silence; il la refusa d'un geste et avec un sourire qui semblait dire : — Cela est bon pour votre génération efféminée. Puis il commença son récit en ces termes.

I.

Vous ne demeurez pas très loin de la Roche-Mauprat, vous avez dû passer souvent le long de ces ruines : je n'ai donc pas besoin de vous en faire la description. Tout ce que je puis vous en apprendre, c'est que jamais ce séjour n'a été aussi agréable qu'il l'est maintenant. Le jour où j'en fis enlever le toit, le soleil éclaira pour la première fois les humides lambris où s'était écoulée mon enfance, et les lézards auxquels je les ai cédés, y sont beaucoup mieux logés que je ne le fus jadis. Ils peuvent au moins contempler la lumière du jour et réchauffer leurs membres froids au rayon de midi.

Il y avait la branche aînée et la branche cadette des Mauprat. Je suis de la branche aînée. Mon grand-père était ce vieux Tristan de Mauprat, qui mangea sa fortune, déshonora son nom, et fut si méchant, que sa mémoire est déjà entourée de merveilleux. Les paysans croient encore voir apparaître son spectre alternativement dans le corps d'un sorcier qui enseigne aux malfaiteurs le chemin des habitations de la Varenne, et dans celui d'un vieux lièvre blanc qui apparaît aux gens tentés de quelque mauvais dessein. La branche cadette n'existait plus, lorsque je vins au monde, que dans la personne de M. Hubert de Mauprat, qu'on appelait le chevalier, parce qu'il était dans l'ordre de Malte, et qui était aussi bon que son cousin l'était peu. Cadet de famille, il s'était voué au célibat; mais, resté seul de plusieurs frères et sœurs, il se fit relever de ses vœux et prit femme un an avant ma naissance. Avant de changer ainsi son existence, il avait fait, dit-on, de grands efforts pour trouver dans la branche aînée un héritier digne de re-

lever son nom flétri et de conserver la fortune qui avait prospéré dans les mains de la branche cadette. Il avait essayé de remettre de l'ordre dans les affaires de son cousin Tristan, et plusieurs fois apaisé ses créanciers. Mais voyant que ses bontés ne servaient qu'à favoriser les vices de la famille, et qu'au lieu de déférence et de gratitude, il ne trouverait jamais là que haine secrète et grossière jalousie, il renonça à tout accord, rompit avec ses cousins, et malgré son âge avancé (il avait plus de soixante ans), il se maria afin d'avoir des héritiers. Il eut une fille, et là dut finir son espoir de postérité, car sa femme mourut peu de temps après d'une maladie violente que les médecins appelèrent colique de *miserere*. Il quitta le pays et ne revint plus que très rarement habiter ses terres qui étaient situées à six lieues de la Roche-Mauprat, sur la lisière de la Varenne et du *Fromental*. C'était un homme sage et juste, parce qu'il était éclairé, parce que son père n'avait pas repoussé l'esprit de son siècle et lui avait fait donner de l'éducation. Il n'en avait pas moins gardé un caractère ferme et un esprit entreprenant, et, comme ses aïeux, il se faisait gloire de porter en guise de prénom, le surnom chevaleresque de *Casse-Tête*, héréditaire dans l'antique tige des Mauprat. Quant à la branche aînée, elle avait si mal tourné, ou plutôt elle avait gardé de telles habitudes de brigandage féodal, qu'on l'avait surnommée Mauprat Coupe-Jarret. Mon père, qui était le fils aîné de Tristan, fut le seul qui se maria. Je fus son unique enfant. Il est nécessaire de dire ici un fait que je n'ai su que fort tard. Hubert Mauprat, en apprenant ma naissance, me demanda à mes parens, s'engageant, si on le laissait absolument maître de mon éducation, à me constituer son héritier. Mon père fut tué par accident à la chasse à cette époque, et mon grand'père refusa l'offre du chevalier, déclarant que ses enfans étaient les seuls héritiers légitimes de la branche cadette; qu'il s'opposerait par conséquent de tout son pouvoir à une substitution en ma faveur. C'est alors que Hubert eut une fille. Mais lorsque cinq ans plus tard sa femme mourut en lui laissant ce seul enfant, le désir qu'avaient les nobles de cette époque de perpétuer leur nom l'engagea de renouveler sa demande à ma mère. Je ne sais ce qu'elle répondit; elle tomba malade et mourut. Les médecins de campagne mirent encore en avant la colique de *miserere*. Mon

grand-père était demeuré chez elle les deux derniers jours qu'elle passa en ce monde.

— Versez-moi un verre de vin d'Espagne, car je sens le froid qui me gagne. Ce n'est rien, c'est l'effet que me produisent mes souvenirs quand je commence à les dérouler. Cela va passer.

Il avala un grand verre de vin, et nous en fîmes autant, car nous avions froid aussi en regardant sa figure austère, et en écoutant sa parole brève et saccadée. Il continua.

— Je me trouvai donc orphelin à sept ans. Mon grand-père pilla dans la maison de ma mère tout l'argent et les nippes qu'il put emporter; puis laissant le reste, et disant qu'il ne voulait point avoir affaire aux gens de loi, il n'attendit pas que la morte fût ensevelie, et me prenant par le collet de ma veste, il me jeta sur la croupe de son cheval, en me disant : Ah! ça, mon pupille, venez chez nous, et tâchez de ne pas pleurer long-temps, car je n'ai pas beaucoup de patience avec les marmots.

En effet, au bout de quelques instans, il m'appliqua de si vigoureux coups de cravache, que je cessai de pleurer, et que me rentrant en moi-même comme une tortue sous son écaille, je fis le voyage sans oser respirer.

C'était un grand vieillard, osseux et louche. Je crois le voir encore tel qu'il était alors. Cette soirée a laissé en moi d'ineffaçables traces. C'était la réalisation soudaine de toutes les terreurs que ma mère m'avait inspirées, en me parlant de son exécrable beau-père et de ses brigands de fils. La lune, je m'en souviens, éclairait de temps à autre, au travers du branchage serré de la forêt. Le cheval de mon grand-père était sec, vigoureux et méchant comme lui. Il ruait à chaque coup de cravache, et son maître ne les lui épargnait pas. Il franchissait, rapide comme un trait, les ravins et les petits torrens qui coupent la Varenne en tous sens. A chaque secousse, je perdais l'équilibre et je me cramponnais avec frayeur à la croupière du cheval, ou à l'habit de mon grand-père. Quant à lui, il s'inquiétait si peu de moi, que si je fusse tombé, je doute qu'il eût pris la peine de me ramasser. Parfois s'apercevant de ma peur, il m'en raillait, et pour l'augmenter faisait caracoller de nouveau son cheval. Vingt fois le découragement me prit, et je faillis me jeter à la renverse; mais l'amour instinctif de la vie m'empêcha de céder à ces instans de désespoir. Enfin, vers

minuit, nous nous arrêtâmes brusquement devant une petite porte aiguë, le pont-levis se releva derrière nous; mon grand-père me prit, tout baigné que j'étais d'une sueur froide, et me jeta à un grand garçon estropié, hideux, qui me porta dans la maison; c'était mon oncle Jean, et j'étais à la Roche-Mauprat.

Mon grand-père était dès-lors, avec ses huit fils, le dernier débris que notre province eût conservé de cette race de petits tyrans féodaux dont la France avait été couverte et infestée pendant tant de siècles. La civilisation, qui marchait rapidement vers la grande convulsion révolutionnaire, effaçait de plus en plus ces exactions et ces brigandages organisés. Les lumières de l'éducation, une sorte de bon goût, reflet lointain d'une cour galante, et peut-être le pressentiment d'un réveil prochain et terrible du peuple, pénétraient dans les châteaux et jusque dans le manoir à demi rustique des gentillâtres. Même dans nos provinces du centre, les plus arriérées par leur situation, le sentiment de l'équité sociale l'emportait déjà sur la coutume barbare; plus d'un mauvais garnement avait été obligé de s'amender en dépit de ses priviléges, et en certains endroits les paysans, poussés à bout, s'étaient débarrassés de leur seigneur, sans que les tribunaux eussent songé à s'emparer de l'affaire, et sans que les parens eussent osé demander vengeance.

Malgré cette disposition des esprits, mon grand-père s'était long-temps maintenu dans le pays sans éprouver de résistance. Mais ayant eu une nombreuse famille à élever, laquelle était pourvue, comme, lui de bon nombre de vices, il se vit enfin tourmenté et obsédé de créanciers que n'effarouchaient plus ses menaces, et qui menaçaient eux-mêmes de lui faire un mauvais parti. Il fallut songer à éviter les recors d'un côté, et de l'autre les querelles qui naissaient à chaque instant, et dans lesquelles malgré leur nombre, leur bon accord, et leur force herculéenne, les Mauprat ne brillaient plus, toute la population se joignant à ceux qui les insultaient, et se mettant en devoir de les lapider. Alors Tristan, ralliant sa lignée autour de lui, comme le sanglier rassemble, après la chasse, ses marcassins dispersés, se retira dans son castel, en fit lever le pont, et s'y renferma avec dix ou douze manans, ses valets, tous braconniers ou déserteurs, qui avaient intérêt, comme lui, à se retirer du monde (c'était son ex-

pression), et à se mettre en sûreté derrière de bonnes murailles. Un énorme faisceau d'armes de chasse, canardières, carabines, escopettes, pieux et coutelas, fut dressé sur la plateforme, et il fut enjoint au portier de ne jamais laisser approcher plus de deux personnes en-deçà de la portée de son fusil.

Depuis ce jour, Mauprat et ses enfans rompirent avec les lois civiles, comme ils avaient rompu avec les lois morales. Ils s'organisèrent en bande d'aventuriers. Tandis que leurs amés et féaux braconniers pourvoyaient la maison de gibier, ils levaient des taxes illégales sur les métairies environnantes. Sans être lâches (et tant s'en faut), nos paysans, vous le savez, sont doux et timides par nonchalance et par méfiance de la loi, que, dans aucun temps, ils n'ont comprise et qu'aujourd'hui encore ils connaissent à peine. Aucune province de France n'a conservé plus de vieilles traditions et souffert plus long-temps les abus de la féodalité. Nulle part ailleurs peut-être on n'a maintenu à certains châtelains le titre de seigneurs de la commune, et nulle part il n'est aussi facile d'épouvanter le peuple par la nouvelle de quelque fait politique absurde et impossible. Au temps dont je vous parle, les Mauprat, seule famille puissante dans un rayon de campagnes éloignées des villes et privées de communications avec l'extérieur, n'eurent pas de peine à persuader à leurs vassaux que le servage allait être rétabli et que les récalcitrans seraient mal menés. Les paysans hésitèrent, écoutèrent avec inquiétude quelques-uns d'entre eux qui prêchaient l'indépendance, puis réfléchirent et prirent le parti de se soumettre. Les Mauprat ne demandaient pas d'argent. Les valeurs monétaires sont ce que le paysan de ces contrées réalise avec le plus de peine, ce dont il se dessaisit avec le plus de répugnance, même lorsque, pour le dispenser du paiement d'une dette en numéraire, on lui propose d'en doubler la valeur en produits agricoles. *L'argent est cher* est un de ses proverbes, parce que l'argent représente pour lui autre chose qu'un travail physique. C'est un commerce avec les choses et les hommes du dehors, un effort de prévoyance ou de circonspection, un marché, une sorte de lutte intellectuelle qui l'enlève à ses habitudes d'incurie, en un mot, un travail de l'esprit; et pour lui, c'est le plus pénible et le plus inquiétant.

Les Mauprat connaissant bien le terrain et n'ayant plus de grands

besoins d'argent, puisqu'ils avaient renoncé à payer leurs dettes, réclamèrent seulement des denrées. L'un subit la surtaxe sur ses chapons, un autre sur ses veaux, un troisième fournit le blé, un quatrième le fourrage, et ainsi de suite. On avait soin de rançonner avec discernement, de demander à chacun ce qu'il pouvait donner sans se gêner outre mesure; on promettait à tous aide et protection, et jusqu'à un certain point on tenait parole. On détruisait les loups et les renards, on accueillait et on cachait les déserteurs, on aidait à frauder l'état en intimidant les employés de la gabelle et les collecteurs de l'impôt.

On usa de la facilité d'abuser le pauvre sur ses véritables intérêts, et de corrompre les gens simples en déplaçant le principe de leur dignité et de leur liberté naturelle. On fit entrer toute la contrée dans l'espèce de scission qu'on avait faite avec la loi, et on effraya tellement les fonctionnaires chargés de la faire respecter, qu'elle tomba en peu d'années dans une véritable désuétude; de sorte que, tandis qu'à une faible distance de ce pays la France marchait à grands pas vers l'affranchissement des classes pauvres, la Varenne suivait une marche rétrograde et retournait à plein collier vers l'ancienne tyrannie des hobereaux. Il fut bien aisé aux Mauprat de pervertir ces pauvres gens; ils affectèrent de se populariser, afin de contraster avec les autres nobles de la province, qui conservaient dans leurs manières la hauteur de leur antique puissance. Mon grand-père ne perdait pas surtout cette occasion de faire partager aux paysans son animadversion contre son cousin Hubert de Mauprat. Tandis que celui-ci donnait audience à ses chevanciers, lui assis dans son fauteuil, eux debout et la tête nue, Tristan de Mauprat les faisait asseoir à sa table, goûtait avec eux le vin qu'ils lui apportaient en hommage volontaire, et les faisait reconduire par ses gens au milieu de la nuit tous ivres morts, la torche en main, et faisant retentir la forêt de refrains obscènes. Le libertinage acheva la démoralisation des paysans. Les Mauprat eurent bientôt dans toutes les familles des accointances que l'on toléra parce qu'on y trouva du profit, et faut-il le dire, hélas! des satisfactions de vanité! La dispersion des habitations favorisait le mal. Là, point de scandale, point de censure. Le plus petit village eût suffi pour faire éclore et régner une opinion publique; mais il n'y avait que des chaumières éparses, des métairies isolées; des

landes et des taillis mettaient entre les familles des distances assez considérables pour qu'elles ne pussent exercer mutuellement leur contrôle. La honte fait plus que la conscience. Il est inutile de vous dire quels nombreux liens d'infamie s'établirent entre les maîtres et les esclaves : la débauche, l'exaction et la banqueroute furent l'exemple et le précepte de ma jeunesse, et l'on menait joyeuse vie. On se moquait de toute équité, on ne remboursait aux créanciers ni intérêts ni capitaux ; on rossait les gens de loi qui se hasardaient à venir faire des sommations ; on canardait la maréchassée lorsqu'elle approchait trop des tourelles ; on souhaitait la peste au parlement, la famine aux hommes imbus de philosophie nouvelle, la mort à la branche cadette des Mauprat, et on se donnait par-dessus tout des airs de paladin du XIIe siècle. Mon grand-père ne parlait que de sa généalogie et des prouesses de ses ancêtres ; il regrettait le bon temps où les châtelains avaient chez eux des instrumens pour la torture, des oubliettes, et surtout des canons. Pour nous, nous n'avions que des fourches, des bâtons et une mauvaise coulevrine que mon oncle Jean pointait du reste fort bien, et qui suffisait pour tenir en respect la chétive force militaire du canton.

II.

Le vieux Mauprat était un animal perfide et carnassier qui tenait le milieu entre le loup cervier et le renard. Il avait, avec une élocution abondante et facile, un vernis d'éducation qui aidait en lui à la ruse. Il affectait beaucoup de politesse et ne manquait pas de moyens de persuasion avec les objets de ses vengeances. Il savait les attirer chez lui et leur faire subir des traitemens affreux que, faute de témoins, il leur était impossible de prouver en justice. Toutes ses scélératesses portaient un caractère d'habileté si grande, que le pays en fut frappé d'une consternation qui ressemblait presque à du respect. Jamais il ne fut possible de le saisir hors de sa tanière, quoiqu'il en sortît souvent et sans beaucoup de précautions apparentes. C'était un homme qui avait le génie du mal, et ses fils, à défaut de l'affection dont ils étaient incapables, subissaient l'ascendant de sa détestable supériorité, et lui obéissaient avec une discipline et une

ponctualité presque fanatiques. Il était leur sauveur dans tous les cas désespérés, et lorsque l'ennui de la réclusion commençait à planer sous nos voûtes glacées, son esprit, facétieusement féroce, le combattait chez eux par l'attrait de spectacles dignes d'une caverne de voleurs. C'étaient tantôt de pauvres moines quêteurs qu'on s'amusait à effrayer et à tourmenter; on leur brûlait la barbe, on les descendait dans des puits et on les tenait suspendus entre la vie et la mort jusqu'à ce qu'ils eussent chanté quelque gravelure ou proféré quelque blasphème. Tout le pays connaît l'aventure du greffier qu'on laissa entrer avec quatre huissiers, et qu'on reçut avec tous les empressemens d'une hospitalité fastueuse. Mon grand-père feignit de consentir de bonne grace à l'exécution de leur mandat, et les aida poliment à faire l'inventaire de son mobilier, dont la vente était décrétée; après quoi, le diner étant servi et les gens du roi atablés, Tristan dit au greffier : Eh! mon Dieu, j'oubliais une pauvre haridelle que j'ai à l'écurie. Ce n'est pas grand'chose, mais encore vous pourriez être réprimandé pour l'avoir omise, et comme je vois que vous êtes un brave homme, je ne veux point vous induire en erreur. Venez avec moi la voir, ce sera l'affaire d'un instant. — Le greffier suivit Mauprat sans défiance, et au moment où ils entraient ensemble dans l'écurie, Mauprat, qui marchait le premier, lui dit d'avancer seulement la tête, ce que fit le greffier, désireux de montrer beaucoup d'indulgence dans l'exercice de ses fonctions, et de ne point examiner les choses scrupuleusement. Alors Mauprat poussa brusquement la porte, et lui serra si fortement le cou entre le battant et la muraille, que le malheureux en perdit la respiration. Tristan, le jugeant assez puni, rouvrit la porte, et lui demandant pardon de son inadvertance avec beaucoup de civilité, lui offrit son bras pour le reconduire à table; ce que le greffier ne jugea pas à propos de refuser. Mais aussitôt qu'il fut rentré dans la salle où étaient ses confrères, il se jeta sur une chaise, et leur montrant sa figure livide et son cou meurtri, il demanda justice contre le guet-apens où on venait de l'entraîner. C'est alors que mon grand-père, se livrant à sa fourbe railleuse, joua une scène de comédie d'une audace singulière. Il reprocha gravement au greffier de l'accuser injustement, et affectant de lui parler toujours avec beaucoup de politesse et de douceur, il prit les autres à témoin de sa conduite, les

suppliant de l'excuser si sa position précaire l'empêchait de les mieux recevoir, et leur faisant les honneurs de son dîner d'une manière splendide. Le pauvre greffier n'osa pas insister et fut forcé de dîner, quoique à demi mort. Ses confrères furent si complètement dupes de l'assurance de Mauprat, qu'ils burent et mangèrent gaiement en traitant le greffier de fou et de malhonnête. Ils sortirent de la Roche-Mauprat tous ivres, chantant les louanges du châtelain et raillant le greffier, qui tomba mort sur le seuil de sa maison en descendant de cheval. Ses huit garçons, l'orgueil et la force du vieux Mauprat, lui ressemblaient tous également par la vigueur physique, la brutalité des mœurs, et plus ou moins par la finesse et la méchanceté moqueuse. Il faut le dire, c'étaient de vrais coquins, capables de tout mal, et complètement idiots devant une noble idée ou devant un bon sentiment; cependant il y avait en eux une sorte de bravoure désespérée, qui parfois n'était pas pour moi sans une apparence de grandeur. Mais il est temps que je vous parle de moi et que je vous raconte le développement de mon ame, au sein du bourbier immonde où il avait plu à Dieu de me plonger au sortir de mon berceau.

J'aurais tort si, pour forcer votre commisération à me suivre dans ces premières années de ma vie, je vous disais que je naquis avec une noble organisation, avec une ame pure et incorruptible. Quant à cela, monsieur, je n'en sais rien. Il n'y a peut-être pas d'ames incorruptibles, et peut-être qu'il y en a. C'est ce que ni vous ni personne ne saura jamais. C'est une grande question à résoudre que celle-ci. — Y a-t-il en nous des penchans invincibles, et l'éducation peut-elle les modifier seulement, ou les détruire? — Moi je n'oserais prononcer, je ne suis ni métaphysicien, ni psychologue, ni philosophe; mais j'ai eu une terrible vie, messieurs, et si j'étais législateur, je ferais arracher la langue ou couper le bras à celui qui oserait prêcher ou écrire que l'organisation des individus est fatale, et qu'on ne refait pas plus le caractère d'un homme que l'appétit d'un tigre. Dieu m'a préservé de le croire.

Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'avais reçu de ma mère de bonnes notions, sans avoir peut-être naturellement ses bonnes qualités. Chez elle, j'étais déjà violent, mais d'une violence sombre et concentrée, aveugle et brutal dans la colère, méfiant jusqu'à la poltronnerie à l'approche du danger, hardi jusqu'à la folie quand

j'étais aux prises avec lui, c'est-à-dire à la fois timide et brave par amour de la vie. J'étais d'une opiniâtreté révoltante; pourtant ma mère seule réussissait à me vaincre, et sans rien raisonner, car mon intelligence fut très tardive dans son développement, je lui obéissais comme à une sorte de nécessité magnétique. Avec ce seul ascendant dont je me souviens, et celui d'une autre femme, que j'ai subi par la suite, il y avait et il y a eu de quoi me mener à bien. Mais je perdis ma mère avant qu'elle eût pu m'enseigner sérieusement quelque chose, et quand je fus transplanté à la Roche-Mauprat, je ne pus éprouver pour le mal qui s'y faisait qu'une répulsion instinctive assez faible peut-être, si la peur ne s'y fût mêlée.

Mais je remercie le ciel du fond du cœur pour les mauvais traitemens dont j'y fus accablé, et surtout pour la haine que mon oncle Jean conçut pour moi. Mon malheur me préserva de l'indifférence en face du mal, et mes souffrances m'aidèrent à détester ceux qui le commettaient.

Ce Jean était certainement le plus détestable de sa race : depuis qu'une chute de cheval l'avait rendu contrefait, sa méchante humeur s'était développée en raison de l'impossibilité de faire autant de mal que ses compagnons. Obligé de rester au logis, quand les autres partaient pour leurs expéditions, car il ne pouvait monter à cheval, il n'avait de plaisir que lorsque le château recevait un de ces petits assauts inutiles, que la maréchaussée lui donnait quelquefois comme pour l'acquit de sa conscience. Retranché derrière un rempart en pierres de taille qu'il avait fait construire à sa guise, Jean, assis tranquillement auprès de sa coulevrine, effleurait de temps en temps un gendarme, et retrouvait tout à coup, disait-il, le sommeil et l'appétit que lui ôtait son inaction. Même il n'attendait pas les cas d'attaque pour grimper à sa chère plateforme, et là, accroupi comme un chat qui fait le guet, dès qu'il voyait un passant se montrer au loin sans faire de signal, il exerçait son adresse sur ce point de mire et le faisait rebrousser chemin. Il appelait cela donner un coup de balai sur la route.

Mon jeune âge me rendant incapable de suivre mes oncles à la chasse et à la maraude, Jean devint naturellement mon gardien et mon instituteur, c'est-à-dire mon geôlier et mon bourreau. Je ne vous raconterai pas les détails de cette infernale existence. Pen-

dant près de dix ans, j'ai subi le froid, la faim, l'insulte, le cachot et les coups, selon les caprices plus ou moins féroces de ce monstre. Sa grande haine pour moi vint de ce qu'il ne put parvenir à me dépraver; mon caractère rude, opiniâtre et sauvage me préserva de ses viles séductions. Peut-être n'avais-je en moi aucune force pour la vertu, mais j'en avais heureusement pour la haine. Plutôt que de complaire à mon tyran, j'aurais souffert mille morts; je grandis donc sans concevoir aucun attrait pour le vice. Cependant j'avais de si étranges notions sur la société, que le métier de mes oncles ne me causait par lui-même aucune répugnance. Vous pensez bien qu'élevé derrière les murs de la Roche-Mauprat, et vivant en état de siége perpétuel, j'avais absolument les idées qu'eût pu avoir un servant d'armes aux temps de la barbarie féodale. Ce qui, hors de notre tanière, s'appelait, pour les autres hommes, assassiner, piller et torturer, on m'apprenait à l'appeler combattre, vaincre et soumettre. Je savais, pour toute histoire des hommes, les légendes et les ballades de la chevalerie que mon grand-père me racontait le soir, lorsqu'il avait le temps de songer à ce qu'il appelait mon éducation; et, quand je lui adressais quelque question sur le temps présent, il me répondait que les temps étaient bien changés, que tous les Français étaient devenus traîtres et félons; qu'ils avaient fait peur aux rois, et que ceux-ci avaient abandonné lâchement la noblesse, laquelle, à son tour, avait eu la couardise de renoncer à ses priviléges et de se laisser faire la loi par les manans. J'écoutais avec surprise, et presque avec indignation, cette peinture de l'époque à laquelle je vivais, époque pour moi indéfinissable. Mon grand-père n'était pas fort sur la chronologie: aucune espèce de livres ne se trouvait à la Roche-Mauprat, si ce n'est l'histoire des fils d'Aymon et quelques chroniques du même genre, rapportées des foires du pays par nos valets. Trois noms surnageaient seuls dans le chaos de mon ignorance, Charlemagne, Louis XI et Louis XIV, parce que mon grand-père les faisait souvent intervenir dans ses commentaires sur les droits méconnus de la noblesse. Et moi, en vérité, je savais à peine la différence d'un règne à une race, et je n'étais pas bien sûr que mon grand-père n'eût pas vu Charlemagne, car il en parlait plus souvent et plus volontiers que de tout autre.

Mais en même temps que mon énergie juvénile me faisait admi-

rer les faits d'armes de mes oncles et m'inspirait le désir d'y prendre part, les froides cruautés que je leur voyais exercer au retour de leurs campagnes, et les perfidies au moyen desquelles ils attiraient des dupes chez eux pour les rançonner ou les torturer, me causaient des émotions pénibles, étranges, et dont il me serait difficile, aujourd'hui que je parle en toute sincérité, de me rendre compte bien clairement. Dans l'absence de tout principe de morale, il eût été naturel que je me contentasse de celui du droit du plus fort que je voyais mettre en pratique; mais les humiliations et les souffrances qu'en raison de ce droit mon oncle Jean m'imposaient, m'avaient appris à ne pas m'en contenter. Je comprenais le droit du plus brave, et je méprisais sincèrement ceux qui, pouvant mourir, acceptaient la vie au prix des ignominies qu'on leur faisait subir à la Roche-Mauprat. Mais ces affronts, ces terreurs, imposées à des prisonniers, à des femmes, à des enfans, ne me semblaient expliqués et autorisés que par des appétits sanguinaires. Je ne sais si j'étais assez susceptible d'un bon sentiment, pour qu'ils m'inspirassent de la pitié pour les victimes; mais il est certain que j'éprouvais ce sentiment de commisération égoïste, qui est dans la nature, et qui, perfectionné et ennobli, est devenu la charité chez les hommes civilisés. Sous ma grossière enveloppe, mon cœur n'avait sans doute que des tressaillemens de peur et de dégoût à l'aspect des supplices, que d'un jour à l'autre je pouvais subir pour mon compte au moindre caprice de mes oppresseurs, d'autant plus que Jean avait l'habitude, lorsqu'il me voyait pâlir à ces affreux spectacles, de me dire d'un air goguenard: « Voilà ce que je te ferai quand tu désobéiras. » — Tout ce que je sais, c'est que j'éprouvais un affreux malaise en présence de ces actions iniques; mon sang se figeait dans mes veines, ma gorge se serrait, et je m'enfuyais pour ne pas répéter les cris qui frappaient mon oreille. Cependant, avec le temps, je me blasai un peu sur ces impressions terribles. Ma fibre s'endurcit, l'habitude me donna des forces pour cacher ce qu'on appelait ma lâcheté. J'eus honte des signes de faiblesse que je donnais, et je forçai mon visage au sourire d'hyène que je voyais sur le visage de mes proches. Mais je ne pus jamais réprimer des frémissemens convulsifs qui me passaient de temps en temps dans tous les membres, et un froid mortel qui descendait dans mes veines au retour de ces scènes

d'angoisse. Les femmes traînées, moitié de gré, moitié de force, sous le toit de La Roche-Mauprat, me causaient un trouble inconcevable. Je commençais à sentir le feu de la jeunesse s'éveiller en moi, et à jeter un regard de convoitise sur cette part des captures de mes oncles; mais il se mêlait à ces naissans désirs des angoisses inexprimables. Les femmes n'étaient qu'un objet de mépris pour tout ce qui m'entourait; je faisais de vains efforts pour séparer cette idée de celle du plaisir qui me sollicitait. Ma tête était bouleversée, et mes nerfs irrités donnaient un goût violent et maladif à toutes mes sensations.

Du reste, j'avais le caractère aussi mal fait que mes compagnons; et si mon cœur valait mieux, mes manières n'étaient pas moins arrogantes, ni mes plaisanteries de meilleur goût. Un trait de ma méchanceté adolescente n'est pas inutile à rapporter ici, d'autant plus que les suites de ce fait eurent de l'influence sur le reste de ma vie.

III.

A trois lieues de La Roche-Mauprat, en tirant vers le Fromental, vous devez avoir vu, au milieu des bois, une vieille tour isolée, célèbre par la mort tragique d'un prisonnier que le bourreau, étant en tournée, trouva bon de pendre, sans autre forme de procès, pour complaire à un ancien Mauprat, son seigneur.

A l'époque dont je vous parle, la tour Gazeau était déjà abandonnée, menaçant ruine : elle était domaine de l'état, et on y avait toléré, par oubli plus que par bienfaisance, la retraite d'un vieux indigent, homme fort original, vivant complètement seul, et connu dans le pays sous le nom du bonhomme Patience.

— J'en ai entendu parler à la grand'mère de ma nourrice, repris-je; elle le tenait pour sorcier.

— Précisément; et, puisque nous voici sur ce sujet, il faut que je vous dise au juste quel homme était ce Patience, car j'aurai plus d'une fois occasion de vous en parler dans le cours de mon récit, et j'ai eu aussi celle de le connaître à fond.

Patience était un philosophe rustique. Le ciel lui avait départi une haute intelligence, mais l'éducation lui avait manqué, et, par une sorte de fatalité inconnue, son cerveau avait été complètement

rebelle au peu d'instruction qu'il avait été à même de recevoir. Ainsi, il avait été à l'école chez les Carmes de ***; et au lieu de ressentir ou de montrer de l'aptitude, il avait fait l'école buissonnière avec plus de délices qu'aucun de ses camarades. C'était une nature éminemment contemplative, douce et indolente, mais fière, et poussant jusqu'à la sauvagerie l'amour de l'indépendance; religieuse, mais ennemie de toute règle, un peu ergoteuse, très méfiante, implacable aux hypocrites. Les pratiques du cloître ne lui en imposèrent pas, et pour avoir eu, une ou deux fois, son franc-parler avec les moines, il fut chassé de l'école. Depuis ce temps, il fut grand ennemi de ce qu'il appelait la monacaille, et se déclara ouvertement pour le curé de Briantes, qu'on accusait d'être janséniste. Mais le curé ne réussit pas mieux que les moines à instruire Patience. Le jeune paysan, quoique doué d'une force herculéenne et d'une grande curiosité pour la science, montrait une aversion insurmontable pour toute espèce de travail, soit physique, soit intellectuel. Il professait une philosophie naturelle à laquelle il était bien difficile au curé de répondre. On n'avait pas besoin de travailler, disait-il, quand on n'avait pas besoin d'argent, et on n'avait pas besoin d'argent, quand on n'avait que des besoins modérés. Patience prêchait d'exemple : dans l'âge des passions, il eut des mœurs austères, ne but jamais que de l'eau, n'entra jamais dans un cabaret, ne sut point danser, et fut toujours gauche et timide avec les femmes, auxquelles d'ailleurs son caractère bizarre, sa figure sévère et son esprit un peu railleur ne plurent point. Comme s'il eût aimé à se venger, par le dédain, de cette défaveur, ou à s'en consoler par la sagesse, il se plaisait, comme autrefois Diogène, à dénigrer les vains plaisirs d'autrui, et si quelquefois on le voyait passer sous la ramée, au milieu des fêtes, c'était pour y jeter quelque saillie ingénue, éclair de son inexorable bon sens. Quelquefois aussi son intolérante moralité s'exprima d'une manière acerbe, et laissa derrière lui un nuage de tristesse ou d'effroi dans des consciences troublées. C'est ce qui lui suscita de violens ennemis; et les efforts d'une haine inepte, joints à l'espèce d'étonnement qu'inspirait son allure excentrique, lui attirèrent la réputation de sorcier.

Quand je vous ai dit que l'instruction manqua à Patience, je me suis mal exprimé. Avide de connaître les hauts mystères de la na-

ture, son intelligence voulut escalader le ciel au premier vol; et, dès les premières leçons, le curé janséniste se vit tellement troublé et effarouché de l'audace de son élève, il eut tant à lui dire pour le calmer et le soumettre, il fallut soutenir un tel assaut de questions hardies et d'objections superbes, qu'il n'eut pas le loisir de lui enseigner l'alphabet, et qu'au bout de dix ans d'études interrompues et reprises au gré du caprice ou de la nécessité, Patience ne savait pas lire. C'est à grand'peine qu'en suant sur son livre, il déchiffrait une page en deux heures, et encore ne comprenait-il pas le sens de la plupart des mots qui exprimaient des idées abstraites. Et pourtant ces idées abstraites étaient en lui, on les pressentait en le voyant, en l'écoutant; et c'était merveille que la manière dont il parvenait à les rendre dans son langage rustique, animé d'une poésie barbare; si bien qu'on était, en l'entendant, partagé entre l'admiration et la gaieté.

Lui, toujours grave, toujours absolu, ne voulait composer avec aucune dialectique. Stoïcien par nature et par principe, passionné dans la propagande de sa doctrine du détachement des faux biens, mais inébranlable dans la pratique de la résignation, il battait en brèche le pauvre curé, et c'était à ces discussions, comme il me l'a raconté souvent dans ses dernières années, qu'il avait acquis ses connaissances en philosophie. Pour résister aux coups de bélier de la logique naturelle, le bon janséniste était forcé d'invoquer le témoignage de tous les pères de l'église et de les opposer, souvent même de les corroborer avec la doctrine de tous les sages et savans de l'antiquité. Alors les yeux ronds de Patience *grossissaient dans sa tête* (c'était son expression), la parole expirait sur ses lèvres, et, charmé d'apprendre sans se donner la peine d'étudier, il se faisait longuement expliquer la doctrine de ces grands hommes et raconter leur vie. En voyant son attention et son silence, l'adversaire triomphait; mais au moment où il croyait avoir convaincu cette ame rebelle, Patience, entendant sonner minuit à l'horloge du village, se levait, prenait congé de son hôte avec affection, et, reconduit par lui jusqu'au seuil du presbytère, le consternait avec quelque réflexion laconique et mordante, qui confondait saint Jérôme et Platon, Eusèbe tout autant que Sénèque, Tertullien non moins qu'Aristote.

Le curé ne s'avouait pas trop la supériorité de cette intelligence

inculte. Néanmoins il était tout étonné de passer tant de soirs d'hiver au coin de son feu avec ce paysan, sans éprouver ni ennui ni fatigue, et il se demandait pourquoi le magister du village, et même le prieur du couvent, quoique sachant grec et latin, lui semblaient l'un ennuyeux, l'autre erroné dans tous leurs discours. Il connaissait toute la pureté des mœurs de Patience, et il s'expliquait l'ascendant de son esprit par le pouvoir et le charme que la vertu exerce et répand autour d'elle. Puis il s'accusait humblement chaque soir devant Dieu de n'avoir pas disputé avec son élève à un point de vue assez chrétien. Il confessait à son ange gardien que l'orgueil de sa science et le plaisir qu'il avait goûté à se voir écouté si religieusement l'avaient un peu emporté au-delà des limites de l'enseignement religieux, qu'il avait cité trop complaisamment les auteurs profanes, qu'il avait même trouvé un dangereux plaisir à se promener, avec son auditeur, dans les champs du passé, pour y cueillir des fleurs païennes que l'eau du baptême n'avait pas arrosées, et qu'il n'était pas permis à un prêtre de respirer avec tant de charme.

De son côté, Patience chérissait le curé. C'était son seul ami, le seul lien qu'il eût avec la société, le seul aussi qu'il eût avec Dieu par la lumière de la science. Le paysan s'exagérait beaucoup le savoir de son pasteur. Il ne savait pas que même les plus éclairés des hommes civilisés prennent souvent à rebours, ou ne prennent pas du tout, le cours des connaissances humaines. Patience eût été délivré de grandes anxiétés d'exprit s'il eût pu découvrir, à coup sûr, que son maître se trompait fort souvent, et que c'était l'homme et non la vérité qui faisait défaut. Ne le sachant pas et voyant l'expérience des siècles en désaccord avec le sentiment inné de la justice, il était en proie à des rêveries continuelles; et vivant seul, errant dans la campagne à toutes les heures du jour et de la nuit, absorbé dans des préoccupations inconnues à ses pareils, il donnait de plus en plus crédit aux fables de sorcellerie débitées contre lui.

Le couvent n'aimait pas le pasteur. Quelques moines que Patience avait démasqués haïssaient Patience. Le pasteur et l'élève furent persécutés. Les moines ignares ne reculèrent pas devant la possibilité d'accuser le curé auprès de son évêque de s'adonner aux sciences occultes, de concert avec le magicien Patience. Une sorte de guerre religieuse s'établit dans le village et dans les alen-

tours. Tout ce qui n'était pas pour le couvent fut pour le curé et réciproquement. Patience dédaigna d'entrer dans cette lutte. Un beau matin, il alla embrasser son ami en pleurant, et lui dit : Je n'aime que vous au monde, je ne veux donc pas vous être un sujet de persécution; comme après vous je ne connais et n'aime personne, je m'en vais vivre dans les bois à la manière des hommes primitifs; j'ai pour héritage un champ qui rapporte cinquante livres de rente, c'est la seule terre que j'aie jamais remuée de mes mains, et la moitié de son chétif revenu a été employé à payer la dîme de travail que je dois au seigneur; j'espère mourir sans avoir fait pour autrui le métier de bête de somme..... Cependant si on vous suspend de vos fonctions, si on vous ôte votre revenu, et que vous ayez un champ à labourer, faites-moi dire un mot, et vous verrez que mes bras ne se seront pas engourdis dans l'inaction.

Le pasteur combattit en vain cette résolution; Patience partit, emportant pour tout bagage la veste qu'il avait sur le dos, et un abrégé de la doctrine d'Épictète, pour laquelle il avait une grande prédilection, et dans laquelle, grace à de fréquentes études, il pouvait lire jusqu'à trois pages par jour, sans se fatiguer outre mesure. L'anachorète rustique alla vivre au désert. D'abord il se construisit dans les bois une cahutte de ramée. Mais assiégé par les loups, il se réfugia dans une salle basse de la tour Gazeau, où il se fit, avec un lit de mousse et des troncs d'arbres, un ameublement splendide; avec des racines, des fruits sauvages et le laitage d'une chèvre, un ordinaire très peu inférieur à celui qu'il avait eu au village. — Ceci n'est point exagéré. Il faut voir le paysan de certaines parties de la Varenne pour se faire une idée de la sobriété au sein de laquelle un homme peut vivre en état de santé. Au milieu de ces habitudes stoïques, Patience était encore une exception. Jamais le vin n'avait rougi ses lèvres, et le pain lui avait toujours semblé une superfluité. Il ne haïssait pas d'ailleurs la doctrine de Pythagore, et dans les rares entrevues qu'il avait désormais avec son ami, il lui disait que sans croire précisément à la métempsycose, et sans se faire une loi d'observer le régime végétal, il éprouvait involontairement une secrète joie de pouvoir s'y adonner, et de n'avoir plus occasion de voir donner la mort tous les jours à des animaux innocens.

Patience avait pris cette étrange résolution à l'âge de quarante ans, il en avait soixante lorsque je le vis pour la première fois, et il jouissait d'une force physique extraordinaire. Il avait bien quelques habitudes de promenade chaque année; mais à mesure que je vous dirai ma vie, j'entrerai dans le détail de la vie cénobitique de Patience.

A l'époque dont je vais vous parler, après de nombreuses persécutions, les gardes forestiers, par crainte de se voir *jeter un sort*, plutôt que par compassion, lui avaient enfin concédé la libre occupation de la tour Gazeau, non sans le prévenir qu'elle pourrait bien lui tomber sur la tête au premier vent d'orage, à quoi Patience avait philosophiquement répondu que si sa destinée était d'être écrasé, le premier arbre de la forêt serait tout aussi bon pour cela que les combles de la tour Gazeau.

Avant de vous mettre en scène mon personnage de Patience, et tout en vous demandant pardon de la longueur trop complaisante de cette biographie préliminaire, je dois encore vous dire que dans l'espace de ces vingt années, l'esprit du pasteur avait suivi une nouvelle direction. Il aimait la philosophie, et malgré lui, le cher homme, il reportait cet amour sur les philosophes, même sur les moins orthodoxes. Les ouvrages de Jean-Jacques Rousseau le transportèrent, malgré toute sa résistance intérieure, dans des régions nouvelles, et un matin qu'au retour d'une visite à des malades, il avait rencontré Patience herborisant pour son dîner sur les rochers de Crevant, il s'était assis près de lui sur la pierre druidique, et lui avait fait à son propre insu la profession de foi du vicaire savoyard. Patience mordit beaucoup plus volontiers à cette religion poétique qu'à l'ancienne orthodoxie. Le plaisir avec lequel il écouta le résumé des doctrines nouvelles engagea le curé à lui donner secrètement quelques rendez-vous sur des points isolés de la Varenne, où ils devaient se rencontrer comme par hasard. Dans ces conciliabules mystérieux, l'imagination de Patience, restée si fraîche et si ardente dans la solitude, s'enflamma de toute la magie des idées et des espérances qui fermentaient alors en France depuis la cour de Versailles jusqu'aux bruyères les plus inhabitées. Il s'éprit de Jean-Jacques, et s'en fit lire tout ce qu'il lui fut possible d'en écouter, sans compromettre les devoirs du curé. Puis il se fit donner un

exemplaire du *Contrat Social*, et alla l'épeler sans relâche à la tour Gazeau. D'abord le curé ne lui avait communiqué cette manne qu'avec des restrictions, et tout en lui faisant admirer les grandes pensées et les grands sentimens du philosophe, il avait cru le mettre en garde contre les poisons de l'anarchie. Mais toute l'ancienne science, toutes les heureuses citations d'autrefois, en un mot, toute la théologie du bon prêtre fut emportée comme un pont fragile par le torrent d'éloquence sauvage et d'enthousiasme irrefrénable que Patience avait amassés dans son désert. Il fallut que le curé cédât et se repliât effrayé sur lui-même. Alors il y trouva le fort intérieur lézardé et craquant de toutes parts. Le nouveau soleil qui montait sur l'horizon politique et qui bouleversait toutes les intelligences, fondit la sienne comme une neige légère au premier souffle du printemps. L'exaltation de Patience, le spectacle de sa vie étrange et poétique qui lui donnait un air inspiré, la tournure romanesque que prenaient leurs relations mystérieuses (les ignobles persécutions du couvent ennoblissant l'esprit de révolte), tout cela s'empara si fort du prêtre, qu'en 1770 il était déjà bien loin du jansénisme, et cherchait vainement dans toutes les hérésies religieuses un point où se retenir avant de tomber dans l'abîme de philosophie, si souvent ouvert devant lui par Patience, si souvent refermé par les exorcisme de la théologie romaine.

IV.

Après ce récit de la vie philosophique de Patience, rédigée par l'homme d'aujourd'hui, continua Bernard après une pause, j'ai quelque peine à retourner aux impressions bien différentes que reçut l'homme d'autrefois en rencontrant le sorcier de la tour Gazeau. Je vais m'efforcer cependant de ressaisir fidèlement mes souvenirs.

Ce fut un soir d'été, qu'au retour d'une pipée où plusieurs petits paysans m'avaient accompagné, je passai devant la tour Gazeau pour la première fois. J'étais âgé d'environ treize ans; j'étais le plus grand et le plus fort de mes compagnons, et en outre j'exerçais sur eux, à la rigueur, l'ascendant de mes prérogatives seigneuriales. C'était entre nous un mélange de familiarité et d'éti-

quette assez bizarre. Parfois, quand l'ardeur de la chasse ou la fatigue de la journée les gouvernait plus que moi, j'étais forcé de céder à leurs avis, et déjà je savais me rendre à point comme font les despotes, afin de n'avoir jamais l'air d'être commandés par la nécessité; mais j'avais ma revanche dans l'occasion, et je les voyais bientôt trembler devant l'odieux nom de ma famille.

La nuit se faisait, et nous marchions gaîment, sifflant, abattant des cormes à coups de pierre, imitant le cri des oiseaux, lorsque celui qui marchait devant s'arrêta tout à coup, et, revenant sur ses pas, déclara qu'il ne passerait pas par le sentier de la tour Gazeau, et qu'il allait prendre à travers bois. Cet avis fut accueilli par deux autres. Un troisième objecta que l'on risquait de se perdre si on quittait le sentier, que la nuit était proche, et que les loups étaient en nombre. —Allons, canaille! m'écriai-je d'un ton de prince en poussant le guide, suis le sentier, et laisse-nous tranquille avec tes sottises. — *Non moi* (1), dit l'enfant, je viens de voir le sorcier qui dit *des paroles* sur sa porte, et je n'ai pas envie d'avoir la fièvre toute l'année. — Bah! dit un autre, il n'est pas méchant avec tout le monde. Il ne fait pas de mal aux enfans, et d'ailleurs nous n'avons qu'à passer bien tranquillement sans lui rien dire, qu'est-ce que vous voulez qu'il nous fasse? — Oh! c'est bien, reprit le premier, si nous étions seuls!... Mais monsieur Bernard est avec nous, nous sommes sûrs d'avoir *un sort*. — Qu'est-ce à dire, imbécille, m'écriai-je en levant le poing. — Ce n'est pas ma faute, *monseigneur*, reprit l'enfant. Ce vieux *chétif* n'aime pas les *monsieu*, et il a dit qu'il voudrait voir M. Tristan et tous ses enfans pendus au bout de la même branche. — Il a dit cela? Bon, repris-je, avançons, et vous allez voir. — Qui m'aime me suive; qui me quitte est un lâche.

Deux de mes compagnons se laissèrent entraîner par la vanité. Tous les autres feignirent de les imiter, mais, au bout de quatre pas, chacun avait pris la fuite en s'enfonçant dans le taillis, et je continuai fièrement ma route, escorté de mes deux acolytes. Le petit Sylvain, qui allait le premier, ôta son chapeau du plus loin qu'il vit Patience, et lorsque nous fûmes vis-à-vis de lui, quoiqu'il eût la tête baissée, et qu'il semblât ne faire aucune attention à

(1) Locution du pays.

nous, l'enfant, frappé de terreur, lui dit d'une voix tremblante : Bonsoir, et bonne nuit, maître Patience!

Le sorcier, sortant de sa rêverie, tressaillit comme un homme qui s'éveille, et je vis, non sans une certaine émotion, sa figure basanée, à demi couverte d'une épaisse barbe grise. Sa grosse tête était tout-à-fait dépouillée, et la nudité du front contrastait avec l'épaisseur du sourcil derrière lequel un œil rond et enfoncé profondément dans l'orbite lançait des éclairs comme on en voit à la fin de l'été derrière le feuillage pâlissant. C'était un homme de petite taille, mais large des épaules et bâti comme un gladiateur. Il était couvert de haillons orgueilleusement malpropres. Sa figure était courte et commune comme celle de Socrate, et si le feu du génie brillait dans ces traits fortement accusés, il m'était impossible de m'en apercevoir. Il me fit l'effet d'une bête féroce, d'un animal immonde. Un sentiment de haine s'empara de moi, et, résolu de venger l'affront fait par lui à mon nom, je mis une pierre dans ma fronde, et sans autre préliminaire je la lançai avec vigueur.

Au moment où la pierre partit, Patience était en train de répondre à la salutation de l'enfant. Bonsoir, enfans, nous disait-il, Dieu soit avec vous... lorsque la pierre siffla à son oreille et alla frapper une chouette apprivoisée qui faisait les délices de Patience et qui commençait à s'éveiller avec la nuit, dans le lierre dont la porte était couronnée. — La chouette jeta un aigu cri et tomba sanglante aux pieds de son maître, qui lui répondit par un rugissement, et resta immobile de surprise et de fureur pendant quelques secondes. Puis, tout à coup prenant la victime palpitante par les pieds, il l'enleva de terre et venant à notre rencontre : « Lequel de vous, malheureux, s'écria-t-il d'une voix tonnante, a lancé cette pierre? » Celui de mes compagnons qui marchait le dernier s'enfuit avec la rapidité du vent. Mais Sylvain, saisi par la large main du sorcier, tomba les deux genoux en terre, en jurant par la sainte Vierge et par sainte Solange, patrone du Berry, qu'il était innocent du meurtre de l'oiseau. J'avais, je l'avoue, une forte démangeaison de le laisser se tirer d'affaire comme il pourrait, et d'entrer dans le fourré. Je m'étais attendu à voir un vieux jongleur décrépit, et non à tomber dans les mains d'un ennemi robuste ; mais l'orgueil me retint.

— Si c'est toi, disait Patience à mon compagnon tremblant,

malheur à toi, car tu es un méchant enfant, et tu seras un malhonnête homme. Tu as fait une mauvaise action, tu as mis ton plaisir à causer de la peine à un vieillard qui ne t'a jamais nui, et tu l'as fait avec perfidie, avec lâcheté, en dissimulant et en lui disant le bonsoir avec politesse. Tu es un menteur, un infame, tu m'as arraché ma seule société, ma seule richesse, tu t'es réjoui dans le mal. Que Dieu te préserve de vivre, si tu dois continuer ainsi!

— O monsieur Patience, criait l'enfant en joignant les mains, ne me maudissez pas, ne me *charmez* pas, ne me donnez pas de maladie, ce n'est pas moi! Que Dieu m'extermine si c'est moi!...

—Si ce n'est pas toi, c'est donc celui-là? dit Patience en me prenant par le collet de mon habit, et en me secouant comme un arbrisseau qu'on va déraciner.

— Oui, c'est moi, répondis-je avec hauteur, et si vous voulez savoir mon nom, apprenez qu'on m'appelle Bernard Mauprat, et qu'un vilain qui touche à un gentilhomme mérite la mort.

— La mort? toi, tu me donneras la mort, Mauprat! s'écria le vieillard pétrifié de surprise et d'indignation, et que serait donc Dieu, si un morveux comme toi avait le droit de menacer un homme de mon âge? — La mort! ah! tu es bien un Mauprat, et tu chasses de race, chien maudit! Cela parle de donner la mort, et tout au plus si cela est né! — La mort, mon louveteau? sais-tu que c'est toi qui mérites la mort, non pas pour ce que tu viens de faire, mais pour être fils de ton père et neveu de tes oncles. Ah! je suis content de tenir un Mauprat dans le creux de ma main, et de savoir si un coquin de gentilhomme pèse autant qu'un chrétien; et en même temps il m'enlevait de terre comme il eût fait d'un lièvre.—Petit, dit-il à mon compagnon, va-t'en chez toi, et ne crains rien. Patience ne se fâche guère contre ses pareils, et il pardonne à ses frères, parce que ses frères sont des ignorans comme lui, et ne savent pas ce qu'ils font; mais un Mauprat, vois-tu, ça sait lire et écrire, et ça n'en est que plus méchant. Va-t'en... mais non, reste, je veux qu'une fois dans ta vie tu voies un gentilhomme recevoir le fouet de la main d'un vilain. Tu vas voir cela, et je te prie de ne pas l'oublier, petit, et de le raconter à tes parens.

J'étais pâle de colère, mes dents se brisaient dans ma bouche, je fis une résistance désespérée. Patience, avec un sang-froid

effrayant, m'attacha à un arbre avec un brin de ramée. Il n'avait qu'à m'effleurer de sa main large et calleuse pour me plier comme un roseau, et cependant j'étais remarquablement vigoureux pour mon âge. Il accrocha la chouette à une branche au-dessus de ma tête, et le sang de l'oiseau, s'égouttant sur moi, me pénétrait d'horreur; car, quoiqu'il n'y eût là qu'une correction usitée avec les chiens de chasse qui mordent le gibier, mon cerveau, troublé par la rage, par le désespoir, et par les cris de mon compagnon, commençait à croire à quelque affreux maléfice; mais je pense que j'eusse été moins puni s'il m'eût métamorphosé en chouette que je ne le fus en subissant la correction qu'il m'infligea. En vain je l'accablai de menaces, en vain je fis d'effroyables sermens de vengeance, en vain le petit paysan se jeta encore à genoux, en répétant avec angoisse : Monsieur Patience, pour l'amour de Dieu, pour l'amour de vous-même, ne lui faites pas de mal, les Mauprat vous tueront; — il se prit à rire en haussant les épaules, et s'armant d'une poignée de houx, il me fustigea, je dois l'avouer, d'une manière plus humiliante que cruelle, car à peine vit-il quelques gouttes de mon sang couler, qu'il s'arrêta, jeta ses verges, et même je remarquai une subite altération dans ses traits et dans sa voix, comme s'il se fût repenti de sa sévérité.—Mauprat, me dit-il en croisant ses bras sur sa poitrine, et en me regardant fixement, vous voilà châtié, vous voilà insulté, mon gentilhomme, cela me suffit. Vous voyez que je pourrais vous empêcher de me jamais nuire, en vous ôtant le souffle d'un coup de pouce, et en vous enterrant sous la pierre de ma porte. Qui s'aviserait de venir chercher ce bel enfant de noble chez le bonhomme Patience? Mais vous voyez que je n'aime guère la vengeance, car au premier cri de douleur qui vous est échappé, j'ai cessé. Je n'aime pas à faire souffrir, moi, je ne suis pas un Mauprat. Il était bon pour vous d'apprendre par vous-même ce que c'est que d'être une fois la victime; puisse cela vous dégoûter du métier de bourreau qu'on fait de père en fils dans votre famille! Bonsoir, allez-vous-en, je ne vous en veux plus, la justice du bon Dieu est satisfaite. Vous pouvez dire à vos oncles de me mettre sur le gril, ils mangeront un méchant morceau, et ils avaleront une chair qui reprendra vie dans leur gosier pour les étouffer.

Alors il reprit sa chouette morte, et, la contemplant d'un air

sombre : Un enfant de paysan n'eût pas fait cela, dit-il. Ce sont plaisirs de gentilhomme. Et, se retirant sur sa porte, il fit entendre l'exclamation qui lui échappait dans les grandes occasions et qui lui avait fait donner le surnom qu'il portait. — Patience, patience!... s'écria-t-il. — C'était, selon les bonnes femmes, une formule cabalistique dans sa bouche, et toutes les fois qu'on la lui avait entendu prononcer, il était arrivé quelque malheur à la personne qui l'avait offensé. Sylvain se signa pour conjurer le mauvais esprit. La terrible parole résonna sous la voûte de la tour où Patience venait de rentrer, puis la porte se referma sur lui avec fracas.

Mon compagnon était si pressé de fuir, qu'il faillit me laisser là sans prendre le temps de me détacher. Dès qu'il l'eut fait : Un signe de croix, me dit-il, pour l'amour du bon Dieu, un signe de croix! Si vous ne voulez pas faire le signe de la croix, vous voilà ensorcelé : nous serons mangés par les loups en nous en allant, ou bien nous rencontrerons *la grand' bête*. — Imbécille! lui dis-je, il s'agit bien de cela! Écoute, si tu as jamais le malheur de parler à qui que ce soit de ce qui vient d'arriver, je t'étrangle. — Hélas, monsieur, comment donc faire? reprit-il avec un mélange de naïveté et de malice, le sorcier m'a commandé de le dire à mes parens. — Je levai le bras pour le frapper, mais la force me manqua. Suffoqué de rage par le traitement que je venais d'essuyer, je tombai presque évanoui, et Sylvain en profita pour s'enfuir.

Quand je revins à moi-même, je me trouvai seul; je ne connaissais pas cette partie de la Varenne; je n'y étais jamais venu, et elle était horriblement déserte. Toute la journée j'avais vu des traces de loups et de sangliers sur le sable. La nuit régnait déjà; j'avais encore deux lieues à faire pour arriver à la Roche-Mauprat. Les portes seraient fermées, le pont levé; je serais reçu à coups de fusil si je n'arrivais avant neuf heures. Il y avait cent à parier contre un que, ne connaissant pas le chemin, il me serait impossible de faire deux lieues en une heure. Cependant j'eusse mieux aimé subir mille morts que de demander asile à l'habitant de la tour Gazeau, me l'eût-il accordé avec grace. Mon orgueil saignait plus que ma chair.

Je me lançai à la course à tout hasard. Le sentier faisait mille détours; mille autres sentiers s'entrecroisaient. J'arrivai à la

plaine par un pâturage fermé de haies. Là toute trace de sentier disparaissait. Je franchis la haie au hasard et tombai dans un champ. La nuit était noire; eût-il fait jour, il n'y avait pas moyen de s'orienter à travers des *héritages* (1) encaissés dans des talus hérissés d'épines. Enfin je trouvai des bruyères, puis des bois, et mes terreurs un peu calmées se renouvelèrent; car, je l'avoue, j'étais en proie à des terreurs mortelles. Dressé à la bravoure comme un chien à la chasse, je faisais bonne contenance sous les yeux d'autrui. Mu par la vanité, j'étais audacieux quand j'avais des spectateurs; mais livré à moi-même dans la profonde nuit, épuisé de fatigue et de faim, quoique je ne sentisse nulle envie de manger, bouleversé par les émotions que je venais d'éprouver, assuré d'être battu par mes oncles en rentrant, et pourtant aussi désireux de rentrer que si j'eusse dû trouver le paradis terrestre à la Roche-Mauprat, j'errai jusqu'au jour dans des angoisses impossibles à décrire. Les hurlemens des loups, heureusement lointains, vinrent plus d'une fois frapper mon oreille et glacer mon sang dans mes veines; et comme si ma position n'eût pas été assez précaire en réalité, mon imagination frappée venait y joindre mille images fantastiques. Patience passait pour un *meneur de loups*. Vous savez que c'est une spécialité cabalistique accréditée en tout pays. Je m'imaginais donc voir paraître ce diabolique petit vieillard escorté de sa bande affamée, ayant revêtu lui-même la figure d'une *moitié de loup*, et me poursuivant à travers les taillis. Plusieurs fois des lapins me partirent entre les jambes, et de saisissement je faillis tomber à la renverse. Là, comme j'étais bien sûr de n'être pas vu, je faisais force signes de croix, car en affectant l'incrédulité, j'avais nécessairement au fond de l'ame toutes les superstitions de la peur.

Enfin, j'arrivai à la Roche-Mauprat avec le jour. J'attendis dans un fossé que les portes fussent ouvertes, et je me glissai à ma chambre sans être vu de personne. Comme ce n'était pas précisément une tendresse assidue qui veillait sur moi, mon absence n'avait pas été remarquée durant la nuit; je fis croire à mon oncle Jean, que je rencontrai dans un escalier, que je venais de

(1) C'est le nom qu'on donne à la petite propriété.

me lever; et ce stratagème ayant réussi, j'allai dormir tout le jour dans l'abat-foin.

V.

N'ayant plus rien à craindre pour moi-même, il m'eût été facile de me venger de mon ennemi; tout m'y conviait. Le propos qu'il avait tenu contre la famille eût suffi sans même invoquer l'outrage fait à ma personne, et que je répugnais à avouer. Je n'avais donc qu'un mot à dire: sept Mauprat eussent été à cheval au bout d'un quart d'heure, charmés d'avoir un exemple à faire en maltraitant un homme qui ne leur fournissait aucune redevance, et qui ne leur eût semblé bon qu'à être pendu pour effrayer les autres.

Mais les choses n'eussent-elles pas été aussi loin, je ne sais comment il se fit que je sentis une répugnance insurmontable à demander vengeance à huit hommes contre un seul. Au moment de le faire (car, dans ma colère, je me l'étais bien promis), je fus retenu par je ne sais quel instinct de loyauté que je ne me connaissais pas, et que je ne pus guère m'expliquer à moi-même. Et puis les paroles de Patience avaient peut-être fait naître en moi, à mon insu, un sentiment de honte salutaire. Peut-être ses justes malédictions contre les nobles m'avaient-elles fait entrevoir quelque idée de justice. Peut-être, en un mot, ce que j'avais pris jusque-là en moi pour des mouvemens de faiblesse et de pitié commença-t-il dès-lors sourdement à me sembler plus grave et moins méprisable.

Quoi qu'il en soit, je gardai le silence, je me contentai de rosser Sylvain pour le punir de m'avoir abandonné et pour le déterminer à se taire sur ma mésaventure. Cet amer souvenir était assoupi, lorsque vers la fin de l'automne, il m'arriva de battre les bois avec Sylvain. Ce pauvre Sylvain avait de l'attachement pour moi, car en dépit de mes brutalités, il venait toujours se placer sur mes talons, dès que j'étais hors du château. Il me défendait contre tous ses compagnons en soutenant que je n'étais qu'un peu vif et point méchant.— Ce sont les ames douces et résignées du peuple qui entretiennent l'orgueil et la rudesse des grands.—Nous chassions donc les allouettes au lacet, lorsque mon page ensabotté, qui furetait toujours à l'avant-garde, revint vers

moi en disant textuellement : *J'avise le meneu' d' loups anc* (1) *le preneu' d' taupes.*

Cet avertissement fit passer un frisson dans tous mes membres. Cependant je sentis aussi le ressentiment faire réaction dans mon cœur, et je marchai droit à la rencontre de mon sorcier, un peu rassuré peut-être aussi par la présence de son compagnon, qui était un *habitué* de la Roche-Mauprat, et que je supposais devoir me porter respect et assistance.

Marcasse, dit *preneur de taupes*, faisait profession de purger de fouines, belettes, rats, et autres animaux malfaisans, les habitations et les champs de la contrée. Il ne bornait pas au Berry les bienfaits de son industrie, tous les ans il faisait le tour de la Marche, du Nivernais, du Limousin et de la Saintonge, parcourant seul et à pied tous les lieux où on avait le bon esprit d'apprécier ses talens, bien reçu partout, au château comme à la chaumière, car c'était un métier qui se faisait avec succès et probité de père en fils dans sa famille, et que ses descendans font encore. Il avait un gîte et une besogne assurée pour tous les jours de l'année. Aussi régulier dans sa tournée que la terre dans sa rotation, on le voyait à époque fixe reparaître dans les mêmes lieux où il avait passé l'année précédente, toujours accompagné du même petit chien et de la même longue épée.

Ce personnage était aussi curieux et plus comique, dans son genre, que le sorcier Patience. C'était un homme bilieux et mélancolique, grand, sec, anguleux, plein de lenteur, de majesté et de réflexion dans toutes ses manières. Il aimait si peu à parler, qu'il répondait à toutes les questions par monosyllabes; toutefois il ne s'écartait jamais des règles de la plus austère politesse, et il disait peu de mots sans élever la main vers la corne de son chapeau en signe de révérence et de civilité. Était-il ainsi par caractère? ou bien, dans son métier ambulant, la crainte de s'aliéner quelques-unes de ses nombreuses pratiques par des propos inconsidérés lui inspirait-elle cette sage réserve? On ne le savait point. Il avait l'œil et le pied dans toutes les maisons, il avait le jour la clé de tous les greniers et place le soir au foyer de toutes les cuisines. Il savait tout, d'autant plus que son air rêveur et ab-

(1) Avec.

sorbé inspirait l'abandon en sa présence, et pourtant jamais il ne lui était arrivé de rapporter dans une maison ce qui se passait dans une autre.

Si vous voulez savoir comment ce caractère m'avait frappé, je vous dirai que j'avais été témoin des efforts de mes oncles et de mon grand-père à le faire parler. Ils espéraient savoir par lui ce qui se passait au château de Sainte-Sévère, chez M. Hubert de Mauprat, l'objet de leur haine et de leur envie. Quoique don Marcasse (on l'appelait *don* parce qu'on lui trouvait la démarche et la fierté d'un hidalgo ruiné), quoique don Marcasse, dis-je, eût été impénétrable à cet égard comme à tous les autres, les Mauprat *Coupe-Jarrets* ne manquaient pas de l'amadouer toujours davantage, espérant tirer de lui quelque chose de relatif à Mauprat *Casse-Tête*.

Nul ne pouvait donc savoir les sentimens de Marcasse sur quoi que ce soit ; le plus court eût été de supposer qu'il ne se donnait la peine d'en avoir aucun. Cependant l'attrait que Patience semblait éprouver pour lui, jusqu'à l'accompagner durant plusieurs semaines dans ses voyages, donnait à penser qu'il y avait quelque sortilége dans son air mystérieux, et que ce n'était pas seulement la longueur de son épée et l'adresse de son chien qui faisaient si merveilleuse déconfiture de taupes et de belettes. On parlait tout bas d'herbes enchantées, au moyen desquelles il faisait sortir de leurs trous ces animaux méfians pour les prendre au piége; mais, comme on se trouvait bien de cette magie, on ne songeait pas à lui en faire un crime.

Je ne sais si vous avez assisté à ce genre de chasse. Elle est curieuse, surtout dans les greniers à fourrage. L'homme et le chien grimpant aux échelles, et courant sur les bois de charpente avec un aplomb et une agilité surprenante; le chien flairant les trous des murailles, faisant l'office de chat, se mettant à l'affût, et veillant en embuscade jusqu'à ce que le *gibier* se livre à la rapière du chasseur; celui-ci lardant les bottes de paille, et passant l'ennemi au fil de l'épée; tout cela, accompli et dirigé avec gravité et importance par don Marcasse, était, je vous assure, aussi singulier que divertissant.

Lorsque j'aperçus ce féal, je crus pouvoir braver le sorcier, et j'approchai hardiment. Sylvain me regardait avec admiration, et

je remarquai que Patience lui-même ne s'attendait pas à tant d'audace. J'affectai d'aborder Marcasse et de lui parler, afin de braver mon ennemi. Ce que voyant, il écarta doucement le preneur de taupes ; et, posant sa lourde main sur ma tête, il me dit fort tranquillement :

— Vous avez grandi, depuis quelque temps, mon beau monsieur?

La rougeur me monta au visage, et reculant avec dédain :

— Prenez garde à ce que vous faites, manant, lui dis-je; vous devriez vous rappeler que si vous avez encore vos deux oreilles, c'est à ma bonté que vous le devez. — Mes deux oreilles! dit Patience en riant avec amertume; et faisant allusion au surnom de ma famille, il ajouta : Vous voulez dire mes deux jarrets? *Patience! patience!* un temps n'est peut-être pas loin où les manans ne couperont aux nobles ni les jarrets ni les oreilles, mais la tête et la bourse... — Taisez-vous, maître Patience, dit le preneur de taupes d'un ton solennel, vous ne parlez pas en philosophe. — Tu as raison, toi, répliqua le sorcier; et, au fait, je ne sais pas pourquoi je querelle ce petit *gars* : il aurait dû me faire mettre en bouillie par ses oncles, car je l'ai fouetté, l'été dernier, pour une sottise qu'il m'avait faite; et je ne sais pas ce qui est arrivé dans la famille, mais les Mauprat ont perdu une belle occasion de faire du mal au prochain. — Apprenez, paysan, lui dis-je, qu'un noble se venge toujours noblement; je n'ai pas voulu faire punir mes injures par des gens plus forts que vous; mais attendez deux ans, et je vous promets de vous pendre, de ma propre main, à un certain arbre que je reconnaîtrai bien, et qui est devant la porte de la tour Gazeau. Si je ne le fais, je veux cesser d'être gentilhomme; si je vous épargne, je veux être appelé meneur de loups.

Patience sourit, et tout d'un coup, devenant sérieux, il attacha sur moi ce regard profond qui rendait sa physionomie si remarquable. Puis, se tournant vers le chasseur de belettes : — C'est singulier, dit-il, il y a quelque chose dans cette race. Voyez le plus méchant noble, il a encore plus de cœur dans certaines choses que le plus brave d'entre nous. Ah! c'est tout simple, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, on les élève comme ça, et nous, on nous dit que nous naissons pour obéir... *Patience!* Il garda un instant le silence; puis il sortit de sa rêverie pour me dire d'un ton

de bonhomie un peu railleuse : Vous voulez me pendre, monseigneur *Brin de chaume?* Mangez donc beaucoup de soupe, car vous n'êtes pas encore assez haut pour atteindre à la branche qui me portera; et, jusque-là... il passera peut-être, sous le pont, bien de l'eau dont vous ne savez pas le goût. — Mal parlé, mal parlé, dit le preneur de taupes d'un air grave; allons, la paix. Monsieur Bernard, pardon pour Patience; c'est un vieux, un vieux fou.

— Non, non, dit Patience, je veux qu'il me pende; il a raison, il me doit cela; et, au fait, cela arrivera peut-être plus vite que tout le reste. Ne vous dépêchez pas trop de grandir, monsieur; car, moi, je me dépêche de vieillir plus que je ne voudrais; et, puisque vous êtes si brave, vous ne voudrez pas attaquer un homme qui ne pourrait plus se défendre. — Vous avez bien usé de votre force avec moi! m'écriai-je, ne m'avez-vous pas fait violence, dites? n'est-ce pas une lâcheté cela?

Il fit un geste de surprise. — Oh! les enfans, les enfans! dit-il, voyez comme cela raisonne. La vérité est dans la bouche des enfans. Et il s'éloigna en rêvant et en se disant des sentences à lui-même, comme il avait l'habitude de faire. Marcasse m'ôta son chapeau, et me dit d'un ton impassible : — Il a tort, — il faut la paix, — pardon, — repos, — salut!

Ils disparurent, et là cessèrent mes rapports avec Patience. Ils ne furent renoués que long-temps après.

VI.

J'avais quinze ans quand mon grand-père mourut; sa mort ne causa point de douleur, mais une véritable consternation à la Roche-Mauprat. Il était l'ame de tous les vices qui y régnaient, et il est certain qu'il y avait en lui quelque chose de plus cruel et de moins vil que dans ses fils. Après lui, l'espèce de gloire que son audace nous avait acquise s'éclipsa. Ses enfans, jusque-là bien disciplinés, devinrent de plus en plus ivrognes et débauchés. D'ailleurs les expéditions furent chaque jour plus périlleuses.

Excepté le petit nombre de féaux que nous traitions bien et qui nous étaient tous dévoués, nous étions de plus en plus isolés et sans ressources. Le pays d'alentour avait été abandonné à la

suite de nos violences. La frayeur que nous inspirions agrandissait chaque jour le désert autour de nous. Il fallait aller loin et se hasarder sur les confins de la plaine. Là nous n'avions pas le dessus, et mon oncle Laurent, le plus hardi de tous, fut grièvement blessé à une escarmouche. Il fallut chercher d'autres ressources. Jean les suggéra. Ce fut de se glisser dans les foires sous divers déguisemens et d'y commettre des vols habiles. De brigands, nous devînmes filous, et notre nom détesté s'avilit de plus en plus. Nous établîmes des accointances avec tout ce que la province recelait de gens tarés, et par un échange de services frauduleux, nous échappâmes encore une fois à la misère.

Je dis nous, car je commençais à faire partie de cette bande de coupe-jarrets, quand mon grand-père mourut. Il avait cédé à mes prières et m'avait associé à quelques-unes des dernières courses qu'il tenta. Je ne vous ferai point d'excuses ; mais vous voyez devant vous un homme qui a fait le métier de bandit. C'est un souvenir qui ne me laisse nul remords, pas plus qu'à un soldat d'avoir fait campagne sous les ordres de son général. Je croyais encore vivre au moyen-âge. La force et la sagesse des lois établies étaient pour moi des paroles dépourvues de sens. Je me sentais brave et vigoureux. Je me battais ; il est vrai que les résultats de nos victoires me faisaient souvent rougir ; mais, n'en profitant pas, je m'en lavais les mains, et je me souviens avec plaisir d'avoir aidé plus d'une victime terrassée à se relever et à s'enfuir.

Cette existence m'étourdissait par son activité, ses dangers et ses fatigues. Elle m'arrachait aux douloureuses réflexions qui eussent pu naître en moi. En outre elle me soustrayait à la tyrannie immédiate de Jean. Mais quand mon grand-père fut mort, et notre bande dégradée par un autre genre d'exploits, je retombai sous cette odieuse domination. Je n'étais nullement propre au mensonge et à la fraude. Je montrais non-seulement de l'aversion, mais encore de l'incapacité pour cette industrie nouvelle. On me regarda comme un membre inutile, et les mauvais procédés recommencèrent. On m'eût chassé si on n'eût craint que, me réconciliant avec la société, je ne devinsse un ennemi dangereux. Dans cette alternative de me nourrir, ou d'avoir à me redouter, il fut souvent délibéré (je l'ai su depuis) de me chercher querelle, et de me forcer à une rixe dans laquelle on se déferait de moi.

C'était l'avis de Jean; mais Antoine, celui qui avait perdu le moins de l'énergie et de l'espèce d'équité domestique de Tristan, opina et prouva que j'étais plus précieux que nuisible. J'étais un bon soldat, on pouvait avoir besoin encore de bras dans l'occasion. Je pouvais aussi me former à l'escroquerie; j'étais bien jeune et bien ignorant. Mais si Jean voulait me prendre par la douceur, rendre mon sort moins malheureux, et surtout m'éclairer sur ma véritable situation, en m'apprenant que j'étais perdu pour la société et que je ne pouvais y reparaître sans être pendu aussitôt, peut-être mon obstination et ma fierté plieraient-elles devant le bien-être d'une part, et la nécessité de l'autre. Il fallait au moins le tenter avant de se débarrasser de moi, car disait Antoine pour conclure son homélie : « Nous étions dix Mauprat l'année dernière, notre père est mort, et si nous tuons Bernard, nous ne serons plus que huit. »

Cet argument l'emporta. On me tira de l'espèce de cachot où je languissais depuis plusieurs mois; on me donna des habits neufs; on changea mon vieux fusil pour une belle carabine que j'avais toujours désirée; on me fit l'exposé de ma situation dans le monde; on me versa du meilleur vin à mes repas, je promis de réfléchir, et, en attendant, je m'abrutis un peu plus dans l'inaction et dans l'ivrognerie que je n'avais fait dans le brigandage.

Cependant ma captivité me laissa de si tristes impressions, que je fis le serment, à part moi, de m'exposer à tout ce qui pourrait m'advenir sur les terres du roi de France, plutôt que de supporter le retour de ces mauvais traitemens. Un méchant point d'honneur me retenait seul à la Roche-Mauprat. Il était évident que l'orage s'amassait sur nos têtes. Les paysans étaient mécontens, malgré tout ce que nous faisions pour nous les attacher; des doctrines d'indépendance s'insinuaient sourdement parmi eux; nos plus fidèles serviteurs se lassaient d'avoir le vin et les vivres en abondance; ils demandaient de l'argent, et nous n'en avions pas. Plusieurs sommations nous avaient été faites sérieusement de payer à l'état les impôts du fief; et nos créanciers se joignant aux gens du roi et aux paysans révoltés, tout nous menaçait d'une catastrophe semblable à celle dont le seigneur de Pleumartin venait d'être victime dans le pays (1).

(1) Le seigneur de Pleumartin a laissé dans le pays des souvenirs qui préserveront le

Mes oncles avaient long-temps projeté de s'adjoindre aux rapines et à la résistance de ce hobereau. Mais, au moment où Pleumartin, près de tomber au pouvoir de ses ennemis, nous avait donné sa parole de nous accueillir comme amis et alliés, si nous marchions à son secours, nous avions appris sa chute et sa fin tragique. Nous étions donc à toute heure sur nos gardes. Il fallait quitter le pays ou traverser une crise décisive. Les uns conseillaient le premier parti; les autres s'obstinaient à suivre le conseil du père mourant, et à s'enterrer sous les ruines du donjon. Ils traitaient de lâcheté et de couardise toute idée de fuite ou de transaction. La crainte d'encourir un pareil reproche, et peut-être un peu l'amour instinctif du danger, me retenaient donc encore; mais mon aversion pour cette existence odieuse sommeillait en moi, toujours prête à éclater violemment.

Un soir que nous avions largement soupé, nous restâmes à table, continuant à boire et à converser, Dieu sait dans quels termes et sur quels sujets! Il faisait un temps affreux, l'eau ruisselait sur le pavé de la salle par les fenêtres disjointes, l'orage ébranlait les vieux murs. Le vent de la nuit sifflait à travers les crevasses de la voûte et faisait ondoyer la flamme de nos torches de résine. On m'avait beaucoup raillé, pendant le repas, de ce qu'on appelait ma vertu; on avait traité ma sauvagerie envers les femmes de continence, et c'était surtout à ce propos qu'on me poussait à mal par la mauvaise honte. Comme tout en me défendant de ces moqueries grossières et en ripostant sur le même ton, j'avais bu énormément, ma farouche imagination s'était enflammée, et je me vantais d'être plus hardi et mieux venu auprès de la première femme qu'on amènerait à la Roche-Mauprat qu'aucun de mes oncles. Le défi fut accepté avec de grands éclats de rire. Les roulemens de la foudre répondirent à cette gaîté infernale. Tout à coup le cor sonna à la herse. Tout rentra dans le silence. C'était la fanfare dont les Mauprat se servaient entre eux pour s'appeler et se reconnaître. C'était mon oncle Laurent qui avait été absent tout le jour et qui

récit de Mauprat du reproche d'exagération. La plume se refuserait à tracer les féroces obscénités et les raffinemens de torture qui signalèrent la vie de cet insensé, et qui perpétuèrent les traditions du brigandage féodal dans le Berry jusqu'aux derniers jours de l'ancienne monarchie. On fit le siége de son château, et après une résistance opiniâtre, il fut pris et pendu.

demandait à rentrer. Nous avions tant de sujets de méfiance, que nous étions nous-mêmes porte-clés et guichetiers de notre forteresse. Jean se leva en agitant les clés; mais il resta immobile aussitôt pour écouter le cor, qui annonçait, par une seconde fanfare, qu'il amenait une prise, et qu'il fallait aller au-devant de lui. En un clin d'œil tous les Mauprat furent à la herse avec des flambeaux, excepté moi, dont l'indifférence était profonde, et les jambes sérieusement avinées. — Si c'est une femme, s'écria Antoine en sortant, je jure sur l'ame de mon père qu'elle te sera adjugée, vaillant jeune homme! et nous verrons si ton audace répond à tes prétentions. Je restai les coudes sur la table, plongé dans un malaise stupide. Lorsque la porte se rouvrit, je vis entrer une femme d'une démarche assurée, et revêtue d'un costume étrange. Il me fallut un effort pour ne pas tomber dans une sorte de divagation, et pour comprendre ce que l'un des Mauprat vint me dire à l'oreille. Au milieu d'une battue aux loups, à laquelle plusieurs seigneurs des environs, avec leurs femmes, avaient voulu prendre part, le cheval de cette jeune personne s'était effrayé, et l'avait emportée loin de la chasse. Lorsqu'il s'était calmé après une pointe de près d'une lieue, elle avait voulu retourner en arrière; mais, ne connaissant pas le pays de Varenne, où tous les sites se ressemblent, elle s'était de plus en plus écartée. L'orage et la nuit avaient mis le comble à son embarras. Laurent, l'ayant rencontrée, lui avait offert de la conduire au château de Rochemaure, qui était en effet à plus de six lieues de là, mais qu'il disait très voisin, et dont il feignait d'être un garde-chasse. Cette dame avait accepté son offre. Sans connaître la dame de Rochemaure, elle était sa parente, et se flattait d'être bien accueillie. Elle n'avait jamais rencontré la figure d'aucun Mauprat, et ne songeait guère être si près de leur repaire. Elle avait donc suivi son guide sans défiance; et, n'ayant vu de sa vie la Roche-Mauprat, soit de près, soit de loin, elle fut introduite dans la salle de nos orgies sans avoir le moindre soupçon du piége où elle était tombée.

Quand je frottai mes yeux appesantis et regardai cette femme si jeune et si belle, avec un air de calme, de franchise et d'honnêteté que je n'avais jamais trouvé sur le front d'aucune autre (toutes celles qui avaient passé la herse de notre manoir étant d'insolentes prostituées, ou des victimes stupides), je crus faire un rêve.

J'avais vu des fées figurer dans mes légendes de chevalerie. Je crus presque que Morgane ou Urgande venait chez nous pour faire justice, et j'eus envie un instant de me jeter à genoux, et de protester contre l'arrêt qui m'eût confondu avec mes oncles. Antoine, à qui Laurent avait rapidement donné le mot, s'approcha d'elle avec autant de politesse qu'il était capable d'en avoir, et la pria d'excuser son costume de chasse et celui de ses amis. Ils étaient tous neveux ou cousins de la dame de Rochemaure, et ils attendaient, pour se mettre à table, que cette dame, qui était fort dévote, fût sortie de la chapelle où elle était en conférence pieuse avec son aumônier. L'air de candeur et de confiance avec lequel l'inconnue écouta ce mensonge ridicule me serra le cœur, mais je ne me rendis pas compte de ce que j'éprouvais. — Je ne veux pas, dit-elle à mon oncle Jean qui faisait l'assidu d'un air de satyre auprès d'elle, déranger cette dame; je suis trop inquiète de l'inquiétude que je cause moi-même à mon père et à mes amis dans ce moment pour vouloir m'arrêter ici. Dites-lui que je la supplie de me prêter un cheval frais et un guide, afin que je retourne vers le lieu où je présume qu'ils peuvent avoir été m'attendre. — Madame, répondit Jean avec assurance, il est impossible que vous vous remettiez en route par le temps qu'il fait; d'ailleurs cela ne servirait qu'à retarder le moment de rejoindre ceux qui vous cherchent. Dix de nos gens bien montés et armés de torches partent à l'instant même par dix routes différentes, et vont parcourir la Varenne sur tous les points. Il est donc impossible que, dans deux heures au plus, vos parens n'aient pas de vos nouvelles, et que bientôt vous ne les voyiez arriver ici où ils seront hébergés le mieux possible. Tenez-vous donc en repos, et acceptez quelques cordiaux pour vous remettre, car vous êtes mouillée et accablée de fatigue.— Sans l'inquiétude que j'éprouve, je serais affamée, répondit-elle en souriant. Je vais essayer de manger quelque chose; mais ne faites rien d'extraordinaire pour moi. Vous avez déjà mille fois trop de bonté. — Elle s'approcha de la table où j'étais resté accoudé, et prit un fruit tout près de moi sans m'apercevoir. Je me retournai et la regardai effrontément d'un air abruti. Elle supporta mon regard avec arrogance. Voilà du moins ce qu'il me sembla. J'ai su depuis qu'elle ne me voyait seulement pas, car tout en faisant effort sur elle-même pour paraître

calme et répondre avec confiance à l'hospitalité qu'on lui offrait, elle était fort troublée de la présence inattendue de tant d'hommes étranges, de mauvaise mine et grossièrement vêtus. Pourtant, nul soupçon ne lui venait. J'entendis un des Mauprat dire près de moi à Jean : Bon! tout va bien; elle donne dans le panneau; faisons la boire, elle causera. — Un instant, répondit Jean, surveillez-la, l'affaire est sérieuse, il y a mieux à faire ici qu'à se divertir, je vais tenir conseil, on vous appellera pour dire votre avis; mais ayez l'œil un peu sur Bernard. — Qu'est-ce qu'il y a? dis-je brusquement en me retournant vers lui. Est-ce que cette *fille* ne m'appartient pas? N'a-t-on pas juré sur l'ame de mon grand-père?... — Ah! c'est parbleu vrai! dit Antoine en s'approchant de notre groupe, tandis que les autres Mauprat entouraient la dame. Écoute, Bernard, je tiendrai ma parole à une condition. — Laquelle? — C'est bien simple; d'ici à dix minutes tu ne diras pas à cette *donzelle* qu'elle n'est pas chez la vieille Rochemaure. — Pour qui me prenez-vous? répondis-je en enfonçant mon chapeau sur mes yeux. Croyez-vous que je sois une bête? Attendez, voulez-vous que j'aille prendre la robe de ma grand'mère qui est là-haut, et que je me fasse passer pour la dévote de Rochemaure? — Bonne idée, dit Laurent. — Mais avant tout, j'ai à vous parler, reprit Jean, et il les entraîna dehors après avoir fait un signe aux autres. Au moment où ils sortaient tous, je crus voir que Jean voulait engager Antoine à me surveiller; mais Antoine, avec une insistance que je ne compris pas, s'obstina à les suivre. Je restai seul avec l'inconnue.

Je demeurai un instant étourdi, bouleversé, et plus embarrassé que satisfait du tête-à-tête; puis en cherchant à me rendre compte de ce qui se passait de mystérieux autour de moi, je parvins à m'imaginer, à travers les fumées du vin, quelque chose d'assez vraisemblable, quoique pourtant ce fût une erreur complète.

Je crus expliquer tout ce que je venais de voir et d'entendre, en supposant d'abord que cette dame si tranquille et si parée était une de ces filles de Bohême que j'avais vues quelquefois dans les foires; 2° que Laurent, l'ayant rencontrée par les champs, l'avait amenée pour divertir la compagnie; 3° qu'on lui avait fait confidence de mon état d'ivresse fanfaronne, et qu'on l'amenait pour mettre ma galanterie à l'épreuve, tandis qu'on me regarderait par

le trou de la serrure. Mon premier mouvement, dès que cette pensée se fut emparée de moi, fut de me lever et d'aller droit à la porte que je fermai à double tour, et dont je tirai les verroux; puis je revins vers la dame, déterminé que j'étais à ne pas lui donner lieu de railler ma timidité.

Elle était assise sous le manteau de la cheminée, et comme elle était occupée à sécher ses habits mouillés et penchée vers le foyer, elle ne s'était pas rendu compte de ce que je faisais; mais l'expression étrange de mon visage la fit tressaillir lorsque je m'approchai d'elle. J'étais déterminé à l'embrasser pour commencer; mais je ne sais par quel prodige, dès qu'elle eut levé ses yeux sur moi, cette familarité me devint impossible. Je ne me sentis que le courage de lui dire : Ma foi, mademoiselle, vous êtes charmante, et vous me plaisez aussi vrai que je m'appelle Bernard Mauprat. — Bernard Mauprat! s'écria-t-elle en se levant, vous êtes Bernard Mauprat, vous? En ce cas, changez de langage et sachez à qui vous parlez; ne vous l'a-t-on pas dit? — On ne me l'a pas dit, mais je le devine, répondis-je en ricanant et en m'efforçant de lutter contre le respect que m'inspiraient sa pâleur subite et son attitude impérieuse. — Si vous le devinez, reprit-elle, comment est-il possible que vous me parliez comme vous faites? Mais on m'avait bien dit que vous étiez mal élevé, et pourtant j'avais toujours désiré vous rencontrer. — En vérité? dis-je en ricanant toujours. Vous! princesse de grandes routes, qui avez connu tant de gens en votre vie? Laissez mes lèvres rencontrer les vôtres, s'il vous plaît, ma belle, et vous saurez si je suis aussi bien élevé que messieurs mes oncles, que vous écoutiez si bien tout-à-l'heure.

—Vos oncles! s'écria-t-elle en saisissant brusquement sa chaise, et en la plaçant entre nous comme par un instinct de défense! O mon Dieu, mon Dieu, je ne suis pas chez Mme de Rochemaure! — Le nom commence toujours de même, et nous sommes d'aussi bonne roche que ce soit. — La Roche-Mauprat!... murmura-t-elle en frissonnant de la tête aux pieds comme une biche qui entend hurler les loups, et ses lèvres devinrent toutes blanches. L'angoisse passa dans tous ses traits. Par une involontaire sympathie, je frémis moi-même, et je faillis changer tout à coup de manières et de langage. — Qu'est-ce que cela a donc de surprenant pour elle? me disais-je; n'est-ce pas une comédie qu'elle joue? et si les Mauprat

ne sont pas là derrière quelque boiserie à nous écouter, ne leur racontera-t-elle pas mot pour mot tout ce qui se sera passé? Cependant elle tremble comme une feuille de peuplier... Mais si c'est une comédienne? J'en ai vu une qui faisait Geneviève de Brabant, et qui pleurait à s'y méprendre. — J'étais dans une grande perplexité, et je promenais des yeux hagards tantôt sur elle, tantôt sur les portes que je croyais toujours prêtes à s'ouvrir toutes grandes, aux éclats de rire de mes oncles.

Cette femme était belle comme le jour. Je ne crois pas que jamais il ait existé une femme aussi jolie que celle-là. Ce n'est pas moi seulement qui l'atteste, elle a laissé une réputation de beauté qui n'est pas encore oubliée dans le pays. Elle était d'une taille assez élevée, svelte, et remarquable par l'aisance de ses mouvemens. Elle était blanche avec des yeux noirs et des cheveux d'ébène. Ses regards et son sourire avaient une expression de bonté et de finesse dont le mélange était incompréhensible; il semblait que le ciel lui eût donné deux ames, une toute d'intelligence, une toute de sentiment.

Elle était naturellement gaie et brave; c'était un ange que les chagrins de l'humanité n'avaient pas encore osé toucher. Rien ne l'avait fait souffrir, rien ne lui avait appris la méfiance et l'effroi. C'était donc là la première souffrance de sa vie, et c'était moi, brute, qui la lui inspirais. Je la prenais pour une bohémienne, et c'était un ange de pureté.

C'était ma jeune tante à la mode de Bretagne, Edmée de Mauprat, fille de M. Hubert, mon grand-oncle, qu'on appelait le chevalier, et qui s'était fait relever de l'ordre de Malte pour se marier dans un âge déjà mûr, car ma tante et moi nous étions du même âge. Nous avions dix-sept ans tous deux, à quelques mois de différence; et ce fut là notre première entrevue. Celle que j'aurais dû protéger au péril de ma vie envers et contre tous, était là, devant moi, palpitante et consternée comme une victime devant le bourreau.

Elle fit un grand effort, et s'approchant de moi, qui marchais avec préoccupation dans la salle, elle se nomma, et ajouta : Il est impossible que vous soyez un infame comme tous ces brigands que je viens de voir et dont je sais la vie infernale. Vous êtes jeune; votre mère était bonne et sage. Mon père voulait vous éle-

ver et vous adopter. Encore aujourd'hui il regrette de ne pouvoir vous tirer de l'abîme où vous êtes plongé. N'avez-vous pas reçu plusieurs messages de sa part? Bernard, vous êtes mon proche parent, songez aux liens du sang; pourquoi voulez-vous m'insulter? Veut-on m'assassiner ici, ou me donner la torture? Pourquoi m'a-t-on trompée en me disant que j'étais à Rochemaure? Pourquoi s'est-on retiré d'un air de mystère? Que prépare-t-on? que se passe-t-il? — La parole expira sur ses lèvres : un coup de fusil venait de se faire entendre au dehors. Une décharge de la couleuvrine y répondit, et la trompe d'alarme ébranla de sons lugubres les tristes murailles du donjon. Mlle de Mauprat retomba sur sa chaise. Je restai immobile, ne sachant si c'était là une nouvelle scène de comédie imaginée pour se divertir de moi, et décidé à ne point me mettre en peine de cette alarme, jusqu'à ce que j'eusse la preuve certaine qu'elle n'était pas simulée.

— Allons, lui dis-je, en me rapprochant d'elle, convenez que tout ceci est une plaisanterie. Vous n'êtes pas Mlle de Mauprat, et vous voulez savoir si je suis un apprenti capable de faire l'amour. — J'en jure par le Christ, répondit-elle en prenant mes mains dans ses mains froides comme la mort, je suis Edmée, votre parente, votre prisonnière, votre amie; car je me suis toujours intéressée à vous, j'ai toujours supplié mon père de ne pas vous abandonner... Mais, écoutez, Bernard, on se bat, on se bat à coups de fusil! C'est mon père qui vient me chercher sans doute, et on va le tuer! Ah! s'écria-t-elle en tombant à genoux devant moi, allez empêcher cela, Bernard, mon enfant! Dites à vos oncles de respecter mon père, le meilleur des hommes, si vous saviez! dites-leur que, s'ils nous haïssent, s'ils veulent verser du sang, eh bien! qu'ils me tuent, qu'ils m'arrachent le cœur, mais qu'ils respectent mon père...

On m'appela du dehors d'une voix véhémente : Où est ce poltron? où est cet enfant de malheur? disait mon oncle Laurent. On secoua la porte, je l'avais si bien fermée, qu'elle résista à des secousses furieuses. — Ce misérable lâche s'amuse à faire l'amour pendant qu'on nous égorge! Bernard, la maréchaussée nous attaque. Votre oncle Louis vient d'être tué. Venez, pour Dieu, venez! Bernard! — Que le diable vous emporte tous! m'écriai-je, et soyez tué vous-même, si je crois un mot de tout cela; je

ne suis pas si sot que vous pensez, il n'y a de lâches ici que ceux qui mentent. Moi, j'ai juré que j'aurais la femme, et je ne la rendrai que quand il me plaira. — Allez au diable! répondit Laurent, vous faites semblant... — Les décharges de mousqueterie redoublèrent. Des cris affreux se firent entendre. Laurent quitta la porte, et se mit à courir vers le bruit. Son empressement marquait tant de vérité, que je n'y pus résister. L'idée qu'on m'accuserait de lâcheté l'emporta; je m'avançai vers la porte. — O Bernard! ô monsieur de Mauprat! s'écria Edmée en se traînant après moi, laissez-moi aller avec vous, je me jetterai aux pieds de vos oncles, je ferai cesser ce combat, je leur céderai tout ce que je possède, ma vie, s'ils la veulent... pour que celle de mon père soit sauvée.—Attendez, lui dis-je en me retournant vers elle, je ne peux pas savoir si on ne se moque pas de moi. Je crois que mes oncles sont là derrière la porte, et que, pendant que nos valets de chiens tiraillent dans la cour, on tient une couverture pour me berner. Vous êtes ma cousine, où vous êtes une..... Vous allez me faire un serment, et je vous en ferai un à mon tour. Si vous êtes une princesse errante, et que, vaincu par vos grimaces, je sorte de cette chambre, vous allez jurer d'être ma maîtresse, et de ne souffrir personne auprès de vous avant que j'aie usé de mes droits; ou bien moi, je vous jure que vous serez corrigée comme j'ai corrigé ce matin Flore, ma chienne mouchetée. Si vous êtes Edmée, et que je vous jure de me mettre entre votre père et ceux qui voudraient le tuer, que me promettrez-vous? que me jurerez-vous? — Si vous sauviez mon père, s'écria-t-elle, je vous jure que je vous épouserais. — Oui-dà! lui dis-je, enhardi par son enthousiasme dont je ne comprenais pas la sublimité. Donnez-moi donc un gage, afin qu'en tous cas je ne sorte pas d'ici comme un sot.— Elle se laissa embrasser sans faire résistance, ses joues étaient glacées. Elle s'attachait machinalement à mes pas pour sortir, je fus obligé de la repousser. Je le fis sans rudesse, mais elle tomba comme évanouie. Je commençai à comprendre la réalité de ma situation, car il n'y avait personne dans le corridor, et les bruits du dehors devenaient de plus en plus alarmans. J'allais courir vers mes armes, lorsqu'un dernier mouvement de méfiance, ou peut-être un autre sentiment me fit revenir sur mes pas, et fermer à double tour la porte de la salle où je laissais Edmée. Je mis la clé

dans ma ceinture, et j'allai aux remparts, armé de mon fusil que je chargeai en courant.

C'était tout simplement une attaque de la maréchaussée; il n'y avait là rien de commun avec Mlle de Mauprat. Nos créanciers avaient obtenu prise de corps contre nous. Les gens de loi battus et maltraités avaient requis de l'avocat du roi au présidial de Bourges un mandat d'amener, que la force armée exécutait de son mieux, espérant s'emparer de nous avec facilité au moyen d'une surprise nocturne. Mais nous étions en meilleur état de défense qu'ils ne pensaient; nos gens étaient braves et bien armés, et puis nous nous battions pour notre existence tout entière; nous avions le courage du désespoir, et c'était un avantage immense. Notre troupe montait à vingt-quatre personnes, la leur à plus de cinquante militaires. Une vingtaine de paysans lançaient des pierres sur les côtés, mais ils faisaient plus de mal à leurs alliés qu'à nous.

Le combat fut acharné pendant une demi-heure, puis notre résistance effraya tellement l'ennemi, qu'il se replia et suspendit ses hostilités; mais il revint bientôt à la charge, et fut de nouveau repoussé avec perte. Les hostilités furent encore suspendues. On nous somma de nous rendre pour la troisième fois, en nous promettant la vie sauve. Antoine Mauprat leur répondit par une moquerie obscène. Ils restèrent indécis, mais ne se retirèrent pas.

Je m'étais battu bravement; j'avais fait ce que j'appelais mon devoir. La trève se prolongeait. Nous ne pouvions plus juger de la distance de l'ennemi, et nous n'osions risquer une décharge dans l'obscurité, car nos munitions de guerre étaient précieuses. Tous mes oncles étaient cloués aux remparts dans l'incertitude d'une nouvelle attaque. L'oncle Louis était grièvement blessé. Ma prisonnière me revint en mémoire. J'avais, au commencement du combat, entendu dire à Jean Mauprat qu'il fallait, en cas de défaite, l'offrir à condition qu'on lèverait le siége, ou la pendre aux yeux de l'ennemi. Je ne pouvais plus douter de la vérité de ce qu'elle m'avait dit. Quand la victoire parut se déclarer pour nous, on oublia la captive. Seulement le rusé Jean se détacha de sa chère coulevrine qu'il pointait avec tant d'amour, et se glissa comme un chat dans les ténèbres. Un mouvement de jalousie incroyable s'empara de moi. Je jetai mon fusil, et je m'élançai sur ses traces,

le couteau dans la main, et résolu, je crois, à le poignarder, s'il touchait à ce que je regardais comme ma capture. Je le vis approcher de la porte, essayer de l'ouvrir, regarder avec attention par le trou de la serrure, pour s'assurer que sa proie ne lui avait pas échappé. Les coups de fusil recommencèrent. Il tourna sur ses talons inégaux avec l'agilité surprenante dont il était doué; il courut au rempart. Pour moi, caché dans l'ombre, je le laissai passer et ne le suivis pas. Un autre instinct que celui du carnage venait de s'emparer de moi; un éclair de jalousie avait enflammé mes sens. La fumée de la poudre, la vue du sang, le bruit, le danger, et plusieurs rasades d'eau-de-vie avalées à la ronde pour entretenir l'activité, m'avaient singulièrement échauffé la tête. Je pris la clé dans ma ceinture, j'ouvris brusquement la porte, et quand je reparus devant la captive, je n'étais plus le novice méfiant et grossier qu'elle avait réussi à ébranler; j'étais le brigand farouche de la Roche-Mauprat, cent fois plus dangereux cette fois que la première. Elle s'élança vers moi avec impétuosité. J'ouvris mes bras pour la saisir; mais, au lieu de s'en effrayer, elle s'y jeta en criant : — Eh bien! mon père? — Ton père, lui dis-je en l'embrassant, n'est pas là. Il n'est pas plus question de lui que de toi sur la brèche à l'heure qu'il est. Nous avons *descendu* une douzaine de gendarmes, et voilà tout. La victoire se déclare pour nous comme de coutume. Ainsi ne t'inquiète plus de ton père; moi, je ne m'inquiète plus des gens du roi. Vivons en paix, et fêtons l'amour. En parlant ainsi, je portai à mes lèvres un broc de vin qui restait sur la table. Mais elle me l'ôta des mains d'un air d'autorité qui m'enhardit. — Ne buvez plus, me dit-elle; songez à ce que vous dites. Est-ce vrai ce que vous avez dit? en répondez-vous sur l'honneur, sur l'ame de votre mère? — Tout cela est vrai, je le jure sur votre belle bouche toute rose, lui répondis-je en essayant de l'embrasser encore. Mais elle recula avec terreur. — O mon Dieu! dit-elle, il est ivre! Bernard! Bernard! souvenez-vous de ce que vous avez promis, gardez votre parole. Vous savez bien à présent que je suis votre parente, votre sœur. — Vous êtes ma maîtresse ou ma femme, lui répondis-je en la poursuivant toujours.— Vous êtes un misérable! reprit-elle en me repoussant de sa cravache. Qu'avez-vous fait pour que je vous sois quelque chose? avez-vous secouru mon père? — J'ai juré de le secourir, et je l'aurais fait,

s'il eût été là; c'est donc comme si je l'avais fait. Savez-vous que si je l'avais fait, et que j'eusse échoué, il n'y aurait pas eu à la Roche-Mauprat de supplice assez cruel et assez lent pour me punir à petit feu de cette trahison? J'ai juré assez haut, on peut l'avoir entendu. Ma foi! je ne m'en soucie guère, et je ne tiens pas à vivre deux jours de plus ou de moins; mais je tiens à vos faveurs, ma belle, et à n'être pas un chevalier langoureux dont on se moque. Allons, aimez-moi tout de suite, ou, ma foi, je m'en retourne là-bas, et si je suis tué, tant pis pour vous. Vous n'aurez plus de chevalier, et vous aurez encore sept Mauprat à tenir en bride. Je crains que vous n'ayez pas les mains assez fortes pour cela, ma jolie petite linote.

Ces paroles que je débitais au hasard, et sans y attacher d'autre importance que de la distraire pour m'emparer de ses mains ou de sa taille, firent une vive impression sur elle. Elle s'enfuit à l'autre bout de la salle, et s'efforça d'ouvrir la fenêtre; mais ses petites mains ne purent seulement en ébranler le châssis de plomb aux ferrures rouillées. Sa tentative me fit rire. Elle joignit les mains avec anxiété, et resta immobile; puis tout à coup l'expression de son visage changea, elle sembla prendre son parti et vint à moi, l'air riant et la main ouverte. Elle était si belle ainsi, qu'un nuage passa devant mes yeux, et pendant un instant je ne la vis plus.

Passez-moi une puérilité. Il faut que je vous dise comment elle était habillée. Elle ne remit jamais ce costume depuis cette nuit étrange, et pourtant je me le rappelle minutieusement. Il y a long-temps de cela; eh bien! je vivrais encore autant que j'ai vécu, que je n'oublierais pas un seul détail, tant j'en fus frappé au milieu du tumulte qui se faisait au dedans et au dehors de moi, au milieu des coups de fusil qui battaient le rempart, des éclairs qui sillonnaient le ciel, et des palpitations violentes qui précipitaient mon sang de mon cœur à mon cerveau, et de ma tête à ma poitrine.

Oh! qu'elle était belle! Il me semble que son spectre passe encore devant mes yeux. Je crois la voir, vous dis-je, avec le costume d'amazone qu'on portait dans ce temps-là. Ce costume consistait en une jupe de drap très ample; le corps serré dans un gilet de satin gris de perle boutonné, et une écharpe rouge autour de la taille;

en dessus on portait la veste de chasse galonnée, courte et ouverte par-devant; un chapeau de feutre gris à grands bords, relevé sur le front et ombragé d'une demi-douzaine de plumes rouges, surmontait des cheveux sans poudre, retroussés autour du visage et tombant par derrière en deux longues tresses, comme ceux des Bernoises. Ceux d'Edmée étaient si longs, qu'ils descendaient presque à terre. Cette parure fantastique pour moi, cette fleur de jeunesse et ce bon accueil qu'elle semblait faire à mes prétentions, c'en était bien assez pour me rendre fou d'amour et de joie. Je ne comprenais rien de plus agréable qu'une belle femme qui se donnait sans paroles grossières et sans larmes de honte. Mon premier mouvement fut de la saisir dans mes bras, mais, comme vaincu par ce besoin irrésistible d'adoration, qui caractérise le premier amour, même chez les êtres les plus grossiers, je tombai à ses genoux, et je les pressai contre ma poitrine; c'était pourtant, dans cette hypothèse, à une grande dévergondée que s'adressait cet hommage. Je n'en étais pas moins prêt à m'évanouir.

Elle prit ma tête dans ses deux belles mains, en s'écriant: — Ah! je le voyais bien, je le savais bien que vous, vous n'étiez pas un de ces réprouvés; oh! vous allez me sauver. Dieu merci, soyez béni, ô Dieu! et vous, mon cher enfant, dites de quel côté? vite, fuyons; faut-il sauter par la fenêtre? Oh! je n'ai pas peur, mon cher monsieur, allons!

Je crus sortir d'un rêve, et j'avoue que cela me fut horriblement désagréable. — Qu'est-ce à dire? lui répondis-je en me relevant, vous jouez-vous de moi? ne savez-vous pas où vous êtes, et croyez-vous que je sois un enfant?

— Je sais que je suis à la Roche-Mauprat, répondit-elle en redevenant pâle, et que je vais être outragée et assassinée dans deux heures, si d'ici là je n'ai pas réussi à vous inspirer quelque pitié. Mais j'y réussirai, s'écria-t-elle en tombant à son tour à mes genoux, vous n'êtes pas un de ces hommes-là. Vous êtes trop jeune pour être un monstre comme eux; vous avez eu l'air de me plaindre; vous me ferez évader, n'est-ce pas? n'est-ce pas, *mon cher cœur?*

Elle prenait mes mains et les baisait avec ardeur pour me fléchir; je l'écoutai et je la regardais avec une stupidité peu faite pour

la rassurer. Mon ame n'était guère accessible par elle-même à la générosité et à la compassion, et dans ce moment une passion plus violente que tout le reste faisait taire en moi ce qu'elle essayait d'y trouver. Je la dévorais des yeux sans rien comprendre à ses discours; toute la question, pour moi, était de savoir si je lui avais plu, ou si elle avait voulu se servir de moi pour la délivrer.

— Je vois bien que vous avez peur, lui dis-je; vous avez tort d'avoir peur de moi; je ne vous ferai certainement pas de mal. Vous êtes trop jolie pour que je songe à autre chose qu'à vous caresser.

— Oui, mais vos oncles me tueront, s'écria-t-elle, vous le savez bien. Est-il possible que vous vouliez me laisser tuer? Puisque je vous plais, sauvez-moi, je vous aimerai après.

— Oh oui! après, après, lui répondis-je en riant d'un air niais et méfiant, après que vous m'aurez fait pendre par les gens du roi que je viens d'étriller si bien. Allons, prouvez-moi que vous m'aimez tout de suite, je vous sauverai après; — *après, moi aussi.* — Je la poursuivis autour de la chambre; elle fuyait. Cependant elle ne me témoignait pas de colère et me résistait avec des paroles douces. La malheureuse ménageait en moi son seul espoir et craignait de m'irriter. Ah! si j'avais pu comprendre ce que c'était qu'une femme comme elle, et ce qu'était ma situation! Mais j'en étais incapable, et je n'avais qu'une idée fixe, l'idée qu'un loup peut avoir en pareille occasion.

Enfin, comme à toutes ses prières je répondais toujours la même chose : M'aimez-vous ou vous moquez-vous? elle vit à quelle brute elle avait à faire; et, prenant son parti, elle se retourna vers moi, jeta ses bras autour de mon cou, cacha son visage dans mon sein, et me laissa baiser ses cheveux. Puis elle me repoussa doucement en me disant : — Eh mon Dieu! ne vois-tu pas que je t'aime et que tu m'as plu dès le moment où je t'ai vu? Mais ne comprends-tu pas que je hais tes oncles et que je ne veux appartenir qu'à toi? — Oui, lui répondis-je obstinément, parce que vous avez dit : Voilà un imbécille à qui je persuaderai tout ce que je voudrai, en lui disant que je l'aime; il le croira, et je le mènerai pendre. Voyons, il n'y a qu'un mot qui serve, si vous m'aimez. — Elle me regardait d'un air d'angoisse, tandis que je cherchais à rencontrer ses lèvres quand elle ne détournait pas la tête. Je tenais ses mains dans les miennes, elle ne pouvait plus que reculer l'in-

stant de sa défaite. Tout à coup sa figure pâle se colora, elle se mit à sourire et avec une expression de coquetterie angélique : — Et vous, dit-elle, m'aimez-vous?

De ce moment la victoire fut à elle. Je n'eus plus la force de vouloir ce que je désirais; ma tête de loup cervier fut bouleversée, ni plus ni moins que celle d'un homme, et je crois que j'eus l'accent de la voix humaine en m'écriant pour la première fois de ma vie : —Oui, je t'aime! oui, je t'aime!

— Eh bien! dit-elle d'un air fou et avec un ton caressant, aimons-nous et sauvons-nous.—Oui, sauvons-nous, lui répondis-je, je déteste cette maison et mes oncles. Il y a long-temps que je veux me sauver. Mais on me pendra, tu sais bien. — On ne te pendra pas, reprit-elle en riant, mon prétendu est lieutenant-général. — Ton prétendu! m'écriai-je, saisi d'un nouvel accès de jalousie plus vif que le premier, tu vas te marier? — Pourquoi non? répondit-elle en me regardant avec attention. — Je pâlis et je serrai les dents. — En ce cas... lui dis-je en essayant de l'emporter dans mes bras. — En ce cas, reprit-elle en me donnant une tape sur la joue, je vois que tu es jaloux; mais c'est un singulier jaloux que celui qui veut posséder sa maîtresse à dix heures pour la céder, à minuit, à huit hommes ivres, qui la lui rendront demain aussi sale que la boue des chemins. — Ah! tu as raison, m'écriai-je, va-t-en! va-t-en! je te défendrais jusqu'à la dernière goutte de mon sang, mais je succomberais sous le nombre, et je périrais avec la pensée que tu leur restes. Quelle horreur! tu m'y fais penser; me voilà triste. Allons, pars! — Oh! oui! oh! oui! mon ange, s'écria-t-elle en m'embrassant sur les joues avec effusion.

Cette caresse, la première qu'une femme m'eût faite depuis mon enfance, me rappela, je ne sais comment ni pourquoi, le dernier baiser de ma mère; et au lieu de plaisir, elle me causa une tristesse profonde. Je me sentis les yeux pleins de larmes. Ma suppliante s'en aperçut et baisa mes larmes, en me répétant toujours : Sauve-moi, sauve-moi! — Et ton mariage? lui dis-je; oh! écoute, jure-moi que tu ne te marieras pas avant que je meure, ce ne sera pas long, car mes oncles font bonne justice et courte justice, comme ils disent. — Est-ce que tu ne vas pas me suivre? reprit-elle. — Te suivre? non! pendu là-bas pour avoir fait le métier de bandit, pendu ici pour t'avoir fait évader, ce sera toujours bien

la même chose, et du moins je n'aurai pas la honte de passer pour un délateur et d'être pendu en place publique. — Je ne te laisserai pas ici, s'écria-t-elle, devrais-je y mourir; viens avec moi, tu ne risques rien, crois-en ma parole. Je réponds de toi devant Dieu. Tue-moi, si je mens, mais partons vite. Mon Dieu! je les entends chanter! Ils viennent! Ah! si tu ne peux pas me défendre, tue-moi tout de suite.

Elle se jeta dans mes bras. L'amour et la jalousie gagnaient de plus en plus en moi; j'eus en effet l'idée de la tuer, et j'eus la main sur mon couteau de chasse tout le temps que j'entendis du bruit et des voix dans le voisinage de la salle. C'étaient des cris de victoire. Je maudis le ciel de ne l'avoir pas donnée à nos ennemis. Je pressai Edmée sur ma poitrine, et nous restâmes immobiles dans les bras l'un de l'autre, jusqu'à ce qu'un nouveau coup de fusil annonçât que le combat recommençait. Alors je la serrai avec passion sur mon cœur. — Tu me rappelles, lui dis-je, une pauvre tourterelle qui, étant poursuivie par le milan, vint un jour se jeter dans ma veste et se cacher jusque dans mon sein. — Et tu ne l'as pas livrée au milan, n'est-ce pas? reprit Edmée. — Non, de par tous les diables, pas plus que je ne te livrerai, toi, le plus joli des oiseaux des bois, à ces méchans oiseaux de nuit qui te menacent.

— Mais comment fuirons-nous, dit-elle en écoutant avec terreur la fusillade. — Aisément, lui dis-je, suis-moi. — Je pris un flambeau, et levant une trappe, je la fis descendre avec moi dans la cave. De là nous gagnâmes un souterrain creusé dans le roc, qui servait autrefois à risquer un grand moyen de défense quand la garnison était plus considérable; on sortait dans la campagne par une extrémité opposée à la herse, et on tombait sur les derrières des assiégeans qui se trouvaient pris entre deux feux. Mais il y avait long-temps que la garnison de la Roche-Mauprat ne pouvait plus se diviser en deux corps, et d'ailleurs, durant la nuit, il y aurait eu folie à se risquer hors de l'enceinte. Nous arrivâmes donc sans encombre à la sortie du souterrain, mais au dernier moment je fus saisi d'un nouvel accès de fureur. Je jetai ma torche par terre, et m'appuyant contre la porte : — Tu ne sortiras pas d'ici, dis-je à la tremblante Edmée, sans être à moi. — Nous étions dans les ténèbres, le bruit du combat ne venait plus jusqu'à nous. Avant qu'on vînt nous surprendre en ce lieu, nous avions mille

fois le temps d'échapper. Tout m'enhardissait, Edmée ne dépendait plus que de mon caprice. Quand elle vit que les séductions de sa beauté ne pouvaient plus agir sur moi pour me porter à l'enthousiasme, elle cessa de m'implorer et fit quelques pas en arrière dans l'obscurité. — Ouvre la porte, me dit-elle, et sors le premier ou je me tue, car j'ai pris ton couteau de chasse au moment où tu l'oubliais sur le bord de la trappe, et pour retourner chez tes oncles, tu seras obligé de marcher dans mon sang. — L'énergie de sa voix m'effraya. — Rendez ce couteau, lui dis-je, ou à tout risque, je vous l'ôte de force. — Crois-tu que j'aie peur de mourir? dit-elle avec calme. Si j'avais tenu ce couteau là-bas, je ne me serais pas humiliée devant toi. — Eh bien! malheur! m'écriai-je, vous me trompez, vous ne m'aimez pas? Partez, je vous méprise, je ne vous suivrai pas. — En même temps j'ouvris la porte.

— Je ne veux pas partir sans vous, dit-elle, et vous, vous ne voulez pas que nous partions sans que je sois déshonorée. Lequel de nous est le plus généreux? — Vous êtes folle, lui dis-je, vous m'avez menti, et vous ne savez que faire pour me rendre imbécille. Mais vous ne sortirez pas d'ici sans jurer que votre mariage avec le lieutenant-général ou avec tout autre ne se fera pas avant que vous ayez été ma maîtresse. — Votre maîtresse? dit-elle, y pensez-vous? Ne pouvez-vous du moins, pour adoucir l'insolence, dire votre *femme?* — C'est ce que diraient tous mes oncles à ma place, parce qu'ils ne se soucieraient que de votre dot. Moi, je n'ai envie de rien autre que de votre beauté. Jurez que vous serez à moi d'abord, et après vous serez libre, je le jure. Si je me sens trop jaloux pour le souffrir, un homme n'a qu'une parole, je me ferai sauter la cervelle. — Je jure, dit Edmée, de n'être à personne avant d'être à vous. — Ce n'est pas cela; jurez d'être à moi avant d'être à qui que ce soit. — C'est la même chose, répondit-elle, je le jure. — Sur l'Évangile? sur le nom du Christ? sur le salut de votre ame? sur le cercueil de votre mère? — Sur l'Évangile, sur le nom du Christ, sur le salut de mon ame, sur le cercueil de ma mère. — C'est bon. — Un instant, reprit-elle, vous allez jurer que ma promesse et son exécution resteront un secret entre nous, que mon père ne le saura jamais, ni personne qui puisse le lui redire? — Ni qui que ce soit au monde. Qu'ai-je besoin qu'on le sache, pourvu que cela soit? Elle me fit répéter la formule du serment, et

nous nous élançâmes dehors les mains unies en signe de foi mutuelle.

Là, notre fuite devenait périlleuse. Edmée craignait presque autant les assiégeans que les assiégés. Nous eûmes le bonheur de n'en rencontrer aucun; mais il n'était pas facile d'aller vite : le temps était si sombre que nous nous heurtions contre tous les arbres, et la terre si glissante que nous ne pouvions nous soutenir. Un bruit inattendu nous fit tressaillir; mais aussitôt, au son des chaînes qu'il traînait aux pieds, je reconnus le cheval de mon grand-père, animal extraordinairement vieux, mais toujours vigoureux et ardent : c'était le même qui m'avait amené dix ans auparavant à la Roche-Mauprat; il n'avait qu'une corde autour du cou pour toute bride. Je la lui passai dans la bouche avec un nœud coulant; je jetai ma veste sur sa croupe, j'y plaçai ma fugitive, je détachai les entraves, je sautai sur l'animal, et, le talonnant avec fureur, je lui fis prendre le galop à tout hasard. Heureusement pour nous, il connaissait les chemins mieux que moi, et n'avait pas besoin d'y voir pour en suivre les détours sans se heurter aux arbres. Cependant il glissait souvent, et pour se retenir il nous donnait des secousses qui nous eussent mille fois désarçonnés (équipés comme nous l'étions) si nous n'eussions été entre la vie et la mort. Dans de semblables situations, les entreprises désespérées sont les meilleures, et Dieu protége ceux que les hommes poursuivent. Nous semblions n'avoir plus rien à craindre, lorsque tout à coup le cheval heurta une souche, son pied se prit dans une racine à fleur de terre et il s'abattit. Avant que nous fussions relevés, il avait pris la fuite dans les ténèbres, et j'entendais ses pas rapides s'éloigner de plus en plus. J'avais reçu Edmée dans mes bras; elle n'eut aucun mal, mais je pris une entorse si grave, qu'il me fut impossible de faire un pas. Edmée crut que j'avais la jambe cassée, je le croyais un peu moi-même, tant je souffrais, mais je ne pensai bientôt plus ni à la souffrance ni à l'inquiétude. La tendre sollicitude que me témoignait Edmée me fit tout oublier. En vain je la pressais de continuer sa route sans moi; elle pouvait maintenant s'échapper. Nous avions fait beaucoup de chemin. Le jour ne tarderait pas à paraître. Elle trouverait des habitations, et partout on la protégerait contre les Mauprat.—Je ne te quitterai pas, répondait-elle avec obstination, tu t'es dévoué à moi, je me dé-

voue à toi de même. Nous nous sauverons tous deux ou nous mourrons ensemble.

— Je ne me trompe pas, m'écriai-je; c'est une lumière que j'aperçois entre ces branches. Il y a là une habitation. Edmée, allez-y frapper. Vous m'y laisserez sans inquiétude, et vous trouverez un guide pour vous conduire chez vous.— Quoi qu'il arrive, je ne vous quitterai pas, dit-elle; mais je vais voir si l'on peut vous secourir. — Non, lui dis-je, je ne vous laisserai pas frapper seule à cette porte. Cette lumière, au milieu de la nuit, dans une maison située au fond des bois, peut cacher quelque embûche.— Je me traînai jusqu'à la porte. Elle était froide comme du métal; les murs étaient couverts de lierre. — Qui est là? cria-t-on du dedans avant que nous eussions frappé. — Nous sommes sauvés, s'écria Edmée, c'est la voix de Patience. — Nous sommes perdus, lui dis-je, nous sommes ennemis mortels, lui et moi. — Ne craignez rien, dit-elle, suivez-moi; c'est Dieu qui nous amène ici.

— Oui, c'est Dieu qui t'amène ici, fille du ciel, étoile du matin, dit Patience en ouvrant la porte, et quiconque te suit soit le bienvenu à la tour Gazeau.

Nous pénétrâmes sous une voûte surbaissée, au milieu de laquelle pendait une lampe de fer. A la clarté de ce luminaire lugubre et des maigres broussailles qui flambaient dans l'âtre, nous vîmes avec surprise que la tour Gazeau était honorée d'une compagnie inusitée. D'un côté, la figure pâle et grave d'un homme en habit ecclésiastique recevait le reflet de la flamme; de l'autre côté, un chapeau à grands bords ombrageait un cône olivâtre terminé par une maigre barbe, et le mur recevait la silhouette d'un nez tellement effilé, qu'il n'y avait rien au monde qui pût lui être comparé, si ce n'est une longue rapière posée en travers sur les genoux du personnage, et la face d'un petit chien qu'on eût prise à sa forme pointue pour celle d'un rat gigantesque : si bien qu'il régnait une harmonie mystérieuse entre ces trois pointes acérées, le nez de don Marcasse, le museau de son chien et la lame de son épée. Il se leva lentement, et porta la main à son chapeau. Ainsi fit le curé janséniste. Le chien alongea la tête entre les jambes de son maître, et muet comme lui, montra les dents et coucha les oreilles sans aboyer. — Chut! *Blaireau*, lui dit Marcasse.

GEORGE SAND.

VOLTAIRE

ET

LA LITTÉRATURE ANGLAISE

DE LA REINE ANNE.

Nous sommes heureux d'offrir au public un morceau étendu de l'histoire littéraire du XVIIIe siècle, par M. Villemain. Le célèbre professeur a traité la première partie du XVIIIe siècle à la Sorbonne, dans son cours de 1827; mais rien n'en a été publié. Il n'a paru que la seconde moitié du même cours, professé en 1828. M. Villemain s'est depuis occupé de reproduire cette première partie, à vrai dire, la plus considérable du siècle, puisqu'elle contient Montesquieu, Voltaire presque en entier, Buffon, J.-J. Rousseau, etc., etc. Il a, dans une révision attentive, ajouté aux premiers mérites des leçons professées, à la vivacité, à l'à-propos, à la fraîcheur et à l'éclat, les qualités de détail qui en feront un livre complet. Ce seront deux beaux volumes, non-seulement d'un enseignement solide et éloquent, mais aussi d'une histoire littéraire mûrie et finie. Nous en donnerons ici la portion relative aux débuts de Voltaire, et l'épisode presque entier de la littérature anglaise, dite *de la reine Anne*, que M. Villemain a rattachée au voyage de Voltaire à Londres, et dont il a voulu signaler l'influence sur son génie. Nulle part le talent du grand

critique ne se laisse voir en nuances plus curieuses et plus distinctes que dans ces appréciations compliquées et ménagées. Déjà, dans l'introduction générale du cours, il disait, en parlant de Voltaire : « C'est avec raison que Voltaire écrivait : « Vers la fin du siècle de Louis XIV, la nature « parut se reposer, » si lui-même ne datait de cette époque : Voltaire, en qui se retrouve le génie du siècle des arts, et la curiosité sceptique, la vivacité, la hardiesse du XVIIIe siècle; Voltaire, le plus puissant rénovateur des esprits depuis Luther, et l'homme qui a mis le plus en commun les idées de l'Europe par sa gloire, sa longue vie, son merveilleux esprit, et son universelle clarté. Mais vous le savez, messieurs, si personne n'a rendu ses idées plus populaires, personne n'a emprunté davantage aux idées d'autrui. Il imita du XVIIe siècle sa pompe élégante et poétique, du théâtre anglais ses hardiesses, des sceptiques anglais toute sa philosophie, des mœurs de son temps toute sa licence. Cette flexibilité de nature, cette infatigable mobilité, ce composé d'air et de flamme qui jamais ne s'arrête, comme le coursier d'Arioste, c'est là son génie même : l'imitation fait partie de son être original. »

Il reprend bientôt d'une manière continue :

Pendant que l'ingénieux de La Motte dissertait sur l'art dramatique, un jeune homme, sorti de chez les jésuites, où il avait entendu les spirituelles leçons et joué les petits drames latins du père Porée, le jeune Arouet, jeté dans le monde avec l'étourderie de son âge, déjà fameux par son esprit et par un séjour de quelques mois à la Bastille, avait trouvé, à vingt-trois ans, cette tragédie que cherchait La Motte.

Pour rendre le contraste plus piquant, il avait choisi ce même sujet d'OEdipe tant de fois traité; mais il y avait jeté son brillant coloris et quelque chose de cette élégante parure de langage qui plaît en France, et qu'on n'y voyait plus depuis Racine. Le jeune Arouet, quelque hardiesse d'esprit qu'il se sentît déjà, n'avait aucun système, aucune théorie nouvelle sur la tragédie; il croyait de bonne foi à Corneille et à Racine, les admirait beaucoup plus que les Grecs qu'il entendait moins bien, et avait, d'ailleurs, sur la dignité et les bienséances théâtrales, toutes les traditions de la cour de Louis XIV. Il n'hésita donc pas à mettre dans OEdipe, sinon une passion, au moins une réminiscence d'amour, pour occuper la scène et varier l'intérêt. Plus tard, il s'est beaucoup moqué de ce ridicule et des tendres paroles du prince Phi-

loctète à la reine Jocaste; il en rejette le tort sur le faux goût du public, et paraît croire, à cela près, l'ouvrage irréprochable. La Harpe est du même avis, et trouve que Voltaire a, du reste, perfectionné le drame de Sophocle. Sa manière de raisonner est simple; tout ce qui, dans la pièce française, est orné, brillant, selon le goût moderne, lui paraît supérieur à l'éloquente simplicité du grec. Il ne songe ni à la couleur antique, ni à la gravité que demande la religieuse terreur du sujet. Le marbre divin de Sophocle lui paraît une pierre brute qu'il a fallu polir, et il remercie Voltaire d'avoir pris ce soin.

Ce n'est pas ainsi que pensait Racine, lorsque, dans ses admirables imitations, il s'abstenait du théâtre de Sophocle, comme d'un modèle trop immuable et trop pur. Aux yeux du critique français, quelques artifices de scène, et parfois quelques coquetteries de langage ajoutés au drame grec, sont un progrès incontestable de l'art dramatique. Voltaire lui-même croyait avoir fort surpassé Sophocle, que dans ses préfaces il traite avec une extrême légèreté; car le jeune et brillant poète, qui bientôt défendit le goût français contre La Motte, ne comprenait pas alors mieux que lui le goût antique.

Cherchons, dans un court parallèle, si Voltaire, en effet, perfectionnait Sophocle. Et d'abord, avouons-le, cette supériorité d'une œuvre d'imitation sur l'œuvre originale, ce perfectionnement d'une pensée antique par des combinaisons modernes, nous paraît en soi chose impossible. Dites, si vous voulez, que cette seconde façon, travaillée par une main habile, est plus rapprochée de vos idées, de vos mœurs, vous plaît davantage; mais n'affirmez pas qu'elle vaut mieux : il y a chance, au contraire, pour que ce mélange d'esprits opposés, ce double travail sur un même fond, ait produit quelque chose de moins parfait et de moins pur. Prenons pour exemple le plus admirable, le plus inspiré des imitateurs du génie grec, Racine. Est-ce dans ses tragédies grecques-françaises qu'il faut chercher son chef-d'œuvre? Ce qu'il change, ce qu'il mêle, ce qu'il ajoute à ses modèles, dans *Phèdre* ou dans *Iphigénie*, est-ce un progrès ou un expédient de l'art? Quelques-uns des artifices dont s'est servi Racine pour rapprocher de nos mœurs ces fabuleux sujets ne les altèrent-ils pas, n'en affaiblissent-ils pas le pathétique et la vérité relative? Pour l'effet

tragique, la délivrance et l'heureux mariage d'Iphigénie, annoncés par Racine, valent-ils la simplicité terrible de la légende grecque? Pour la vérité des personnages, la fière résignation de la jeune princesse de Racine vaut-elle les plaintes touchantes, la douleur naïve et l'effroi de jeune fille dépeints par Euripide? Enfin, ces gardes, cette cour, ce majestueux accueil que reçoit Clytemnestre, cela vaut-il, pour le spectacle et l'intérêt, le char où Clytemnestre arrive avec sa fille près d'elle, le petit Oreste endormi sur ses genoux, et descend au milieu d'un chœur de femmes grecques, qui seules pouvaient la recevoir et l'approcher? Et dans *Phèdre*, la conversation de Théramène et d'Hippolyte, est-ce un début comparable à cette entrée du jeune héros grec, libre, pur, farouche, une couronne de fleurs sur la tête, animant ses compagnons aux rudes plaisirs de la chasse, et dévouant son cœur à la chaste Diane dans une hymne d'une ravissante douceur? Qu'est-ce que la flamme d'Aricie, semblable à tant d'autres, au prix de cet amour idéal et de la scène sublime où la déesse, se révélant, console par une vision céleste l'agonie douloureuse d'Hippolyte?

Tout cela soit dit avec adoration du génie de Racine. Mais la vraie grandeur de son art se montre surtout dans les pièces qu'il a tirées de l'histoire, où elles attendaient la vie poétique. Quand la statue était faite et animée par le ciseau grec, la défaire et la recomposer, c'était en altérer la grace primitive; il eût mieux valu, peut-être, en faire une simple et fidèle copie, sans autre nouveauté que l'expression; mais le goût du siècle voulait se retrouver dans ces remaniemens de l'imagination antique. Admirons Racine de ce qu'il a fait ou suppléé; mais ne prenons pas ses changemens pour des progrès, dans le point de vue éternel de l'art. Le goût du XVIIIe siècle imposait à Voltaire, dans une œuvre semblable, un esprit plus moderne encore. Le respect de l'antiquité classique s'était fort affaibli, et certaines conventions de théâtre avaient pris plus de force. Aussi quand le bon M. Dacier, qui vivait encore, apprenant que le jeune poète s'occupait d'*Œdipe*, lui conseilla de ne rien oublier de Sophocle, et de traduire les beaux chœurs de la tragédie grecque, Voltaire se prit à rire. Il y avait cependant alors chez Mme la duchesse du Maine un homme savant, son chancelier, je crois, M. de Malézieux, qui faisait la plus vive impression sur cette brillante et spirituelle so-

ciété, en traduisant parfois devant elle, avec une extrême fidélité, le livre grec à la main, une pièce de Sophocle ou d'Euripide.

On se souvenait aussi d'une anecdote d'Auteuil. Là, Racine, devant Boileau, Nicole et quelques amis, la conversation étant tombée sur l'*OEdipe* de Sophocle, l'avait pris, et traduit de verve sur-le-champ. « Il s'émut tellement, écrivait un témoin bien des « années après la mort de Racine, que tout ce que nous étions « d'auditeurs, nous éprouvâmes tous les sentimens de terreur et « de compassion sur quoi roule cette tragédie. J'ai vu nos meil- « leurs acteurs sur le théâtre, j'ai entendu nos meilleurs pièces; « mais jamais rien n'approcha du trouble où me jeta ce récit; et « au moment même où je vous écris, je m'imagine voir encore Ra- « cine avec son livre à la main, et nous tous consternés autour « de lui. »

Voilà un témoignage vivement senti; et Voltaire ne parle pas avec moins d'enthousiasme des traductions improvisées de M. de Malézieux; mais il ne serait venu à l'esprit de personne de produire simplement sur la scène ce qui ravissait à la lecture. Voltaire se mit donc à l'œuvre pour accommoder Sophocle au goût du temps : il substitua le personnage épisodique de Philoctète à Créon, l'adversaire naturel d'OEdipe; il remplaça Tirésias par un grand-prêtre; il ne donna pas d'enfans à OEdipe; il suspendit avec un art plus apparent la révélation de sa destinée; il adoucit son désespoir; il ne le montra pas aux spectateurs les yeux crevés et sanglans; il répandit sur le tout un vernis d'élégance et de philosophie.

Mais où était ce grand spectacle qui ouvre la tragédie grecque, ces enfans, ces vieillards, ces prêtres avec des bandelettes et des rameaux priant aux autels des dieux, près du palais d'OEdipe, et espérant dans ce roi qui les accueille et les console? Quelle exposition que cette hymne de reconnaissance qu'ils lui adressent, dans l'excès même de leurs maux! quel contraste entre cette invocation de son secours et la fatalité dont il sera bientôt frappé! quel intérêt croissant dans l'arrivée soudaine de Créon, revenant de Delphe, la couronne de laurier sur la tête! quelle gravité religieuse, quelle émotion populaire dans les chants du chœur qui suivent le récit de Créon!

Il faut l'avouer, l'entrevue du voyageur Philoctète avec un Thébain son ami, le récit fait à Philoctète de tout ce qui s'est passé

dans Thèbes, remplacent bien faiblement ces sublimes beautés. Dans la seconde scène, il est vrai, Voltaire a conservé quelques traces du chœur; mais au lieu des longues et touchantes prières, il met dans sa bouche une sorte de désespoir et de défi tout-à-fait étranger au génie antique :

> Frappez, Dieu tout-puissant! vos victimes sont prêtes:
> O mont, écrasez-nous! cieux, tombez sur nos têtes! etc.

Puis OEdipe tient une assemblée du peuple, comme dans Sophocle; seulement, ce qui aurait bien étonné les Grecs, il a près de lui, dans cette assemblée, la reine Jocaste, qui prend la parole devant le peuple, Jocaste, pour laquelle Philoctète nous a fait connaître ses feux dans la première scène. Certes, sans parler même de la couleur locale, Sophocle avait fait preuve d'un art plus délicat, en ne montrant Jocaste que tard, et peu de temps sur la scène.

Dans la tragédie grecque, dès que l'affreux mystère est soupçonné d'OEdipe, Jocaste disparaît; et, de scène en scène, on apprend sa solitude désespérée, ses gémissemens, sa mort; mais on ne la voit plus. Le poète, qui ne craint pas d'étaler sur la scène le spectacle de la souffrance physique, a cru cette horreur morale trop forte, et l'a soustraite aux yeux. Dans la tragédie française, au contraire, Jocaste est partout : elle parle au peuple; elle s'entretient avec une confidente; elle écoute une redite d'amour du prince Philoctète; elle lui donne rendez-vous pour une seconde explication, quand il est accusé, et le défend avec ce reste d'intérêt que laisse un ancien amour. Quand le grand-prêtre a désigné OEdipe, elle assiste en tiers à l'entretien de Philoctète et d'OEdipe; enfin, après les scènes de confidence entre les deux époux, si bien imitées de Sophocle, elle reparaît encore sur la scène; elle parle de son fils :

> Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore.

Elle y prononce, en se donnant la mort, les derniers mots du drame :

> Au milieu des horreurs dont le destin m'opprime,
> J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

Pensée dans le goût de Lucain, bien éloigné de la simplicité du

génie grec. Certes, il n'y a pas besoin du progrès moral qu'ont amené les siècles pour sentir combien, dans la vue la plus élevée de l'art, cet emploi répété d'un tel personnage est inférieur à la sévère discrétion de Sophocle : je le dirai même, cette faute n'est échappée au génie de Voltaire que parce que le sujet du drame n'était pas sérieux pour lui, et qu'il ne pouvait entrer dans la primitive et religieuse inspiration de Sophocle; mais alors même la bienséance moderne aurait dû l'avertir, s'il avait cherché autre chose qu'un texte à de beaux vers.

Nous voilà, sans le vouloir, bien loin du critique célèbre qui jugeait que Voltaire avait perfectionné les détails de Sophocle, avait ménagé des *nuances délicates*, avait observé des *convenances relatives à la personne et à la situation, et bien plus sensibles et plus fréquentes chez les modernes que chez les anciens* (1).

Non, l'art, comme le génie, est du côté de Sophocle.....

Il y avait cependant un don précieux, inestimable dans le début dramatique de Voltaire : c'était la première fraîcheur d'un grand talent, cette vivacité, ce coloris d'élégance qu'il tenait de l'étude et de la jeunesse. Un poète était né, non pas tel que l'imagination peut le rêver de préférence, enthousiaste, naïf, original.

. . . . . Vatem
Hunc qualem nequeo monstrare, et sentio tantum
Anxietate carens animus facit, omnis acerbi
Impatiens, cupidus sylvarum. . . . . .

Le poète du XVIIIe siècle, au contraire, est un homme des villes, léger, railleur, ami et flatteur ironique des grands, habile à se jouer des travers et à répéter les graces et les vices d'une société élégante. Sa poésie n'éclatera pas d'images empruntées à la nature; elle n'aura pas de grandeur simple, et souvent elle se plaira dans une pompe un peu factice. En quelque lieu, en quelque temps que la fiction la transporte, elle sera toujours philosophique et pleine d'allusions modernes; car elle est un instrument de la pensée du poète, plutôt qu'elle n'est cette pensée elle-même. Elle ne sera donc tout-à-fait originale et vraie que là où elle peut librement se confondre avec les penchans et le langage même du XVIIIe siè-

(1) La Harpe, *Cours de littérature.*

cle, et devenir, dans une satire ou une épître, la plus vive expression de ce monde épicurien et sceptique.

Mais le temps de la régence, fort peu poétique par les habitudes et les mœurs, attachait un respect de tradition aux formes les plus sérieuses de l'art. La célébrité, la gloire, ne s'obtenaient qu'en les observant. Aussi Voltaire, en achevant *Œdipe*, commençait un poème épique sans songer si, dans les habitudes de son temps et de son propre génie, il trouvait cette grande vocation : il voulait la gloire, le bruit, la première place dans les lettres. Depuis *Œdipe*, il la cherchait au théâtre avec des revers ou des succès douteux, dans *Artémire*, *Eriphile*, *Marianne*. Il était à la fois très laborieux et très dissipé, répandu dans le monde et à la cour, aimant avec passion les vers, les plaisirs et même le jeu, voyageant sans cesse de château en château, travaillant sur les routes, s'occupant de tout, même de sa fortune, et, à travers un poème épique, faisant de bonnes affaires avec les traitans, par le crédit des maîtresses de princes. Il pratiquait déjà cet art de flatter pour oser impunément; il adressait de Cambrai même des louanges à l'indigne successeur de Fénélon, au cardinal Dubois; mais la vue d'Amsterdam et de La Haye lui arrachait un cri d'indépendance : « Ici, pas un « oisif, pas un pauvre, pas un petit-maître, pas un insolent. Nous « rencontrâmes le pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de « la populace. On ne voit personne qui ait de cour à faire; on ne se « met pas en haie pour voir passer un prince; on ne connaît que le « travail et la modestie. »

Bientôt, cependant, il revenait aux grands seigneurs de la cour de France, aux Villars, aux Sully, aux Richelieu. Il était des voyages de Fontainebleau; il faisait des vers pour Mme de Prie, avait pension sur la cassette, et était assez content de la jeune reine, qui pleurait à *Marianne*, riait à *l'Indiscret*, et l'appelait, dit-il, *mon pauvre Voltaire*.

Déjà une édition de *la Henriade* avait paru, furtive, incomplète, mais saillante de pensées, et pleine de beautés d'autant plus au goût du siècle qu'elles étaient moins épiques. Malgré son adresse et ses amis, le jeune poète, suspect de témérité philosophique, n'avait pu la dédier au roi. On murmurait dans le haut clergé contre certains endroits du poème, on parlait d'une censure de Sorbonne; mais la faveur publique était grande et protégeait le

poète, quand tout à coup il fut averti cruellement de l'odieuse inégalité que les rangs et l'arbitraire laissaient encore dans la société française. Un homme de grande naissance, dont il avait relevé l'impertinence par une épigramme, à table chez le duc de Sully, s'en vengea peu de jours après par un lâche guet-apens : Voltaire, attiré, sur un prétexte, à la porte de l'hôtel Sully, où il dînait encore, est saisi et bâtonné par quelques laquais déguisés du chevalier de Rohan. Il ne trouve auprès de son ami le duc de Sully que froideur pour cette injure, et sympathie de grand seigneur pour celui qui l'a faite.

Voltaire disparaît, s'enferme, apprend jour et nuit l'escrime et l'anglais, pour se préparer une vengeance et un asile; puis, sortant de la retraite, il envoie un cartel au chevalier de Rohan. Celui-ci ne répondit point par le mot que l'ingénieux auteur d'*Edouard* a placé dans une situation semblable : « Je ne puis, monsieur; j'en ai bien du regret : vous n'êtes pas gentilhomme. » Il accepta pour le lendemain; mais, dans la nuit, sur un ordre de M. le duc, premier ministre, Voltaire fut mis à la Bastille pour six mois, puis exilé. Libre, il revint furtivement à Paris, pour chercher encore son ennemi, qu'il ne trouva pas; puis il quitta la France. Sa retraite naturelle était l'Angleterre; il en connaissait déjà l'esprit libre penseur. En France même, il s'était lié, depuis plusieurs années, avec un illustre Anglais, lord Bolingbroke, banni aussi de son pays, mais par bon acte du parlement, après un glorieux ministère, et pour avoir essayé sans succès un changement de dynastie. Voltaire avait admiré dans Bolingbroke, avec cet air du grand monde et ces goûts épicuriens qu'il aimait, une érudition philosophique, une immensité de lecture, une science d'incrédulité, toute nouvelle à ses yeux. Il avait joui avec délices de ses entretiens dans la belle retraite que Bolingbroke s'était choisie en Touraine et qu'il venait d'abandonner, en 1726, pour rentrer amnistié dans son pays. Voltaire, sorti de la Bastille, vint l'y rejoindre, et resta trois ans près de lui.

Ce fut l'époque où le jeune président de Montesquieu fit le même voyage sous les auspices de lord Chesterfield. L'Angleterre, de 1727 à 1730, fut donc ainsi l'école des deux premiers génies de notre XVIIIe siècle. Plus tard, Buffon commença ses grandes recherches de la nature par l'étude et la traduction des découvertes

anglaises. L'esprit le plus actif du XVIIIe siècle, après Voltaire, Diderot, emprunta de l'Angleterre ses premières études philosophiques et son premier essai d'encyclopédie. Rousseau tira des ouvrages de Locke une grande partie de ses idées sur la politique et l'éducation; Condillac, toute sa philosophie. Il semble donc qu'avant d'aller plus loin dans l'histoire littéraire de notre patrie, c'est le moment de nous arrêter au tableau des lettres et de la civilisation anglaises dans leur rapport avec la France, et d'indiquer rapidement ce qu'elles nous avaient emprunté, et les exemples qu'elles nous rendaient.

SWIFT, ADDISON, STEELE.

..... Congreve, Addison, Prior, Parnell, Swift, florissaient à la fois; et Pope préludait à sa gloire. En même temps que l'Angleterre, humiliant la vieillesse de Louis XIV, entamait ses provinces, et disputait l'Espagne à son fils, elle semblait aussi attirer à soi cette belle civilisation des lettres qui avait marqué notre plus glorieuse époque, et nous dépouiller de nos arts comme de nos victoires. On sait avec quel enthousiasme fut ressentie par les Anglais la victoire de Blenheim (1704), et les magnifiques récompenses qu'elle valut à l'insatiable Marlborough. Addison la célébra dans sa fameuse *Campagne*, gazette rimée, semblable au *Fontenoi* de Voltaire, et dans son opéra de *Rosamonde;* car la mode française prévalait au point de faire, pour un général whig, les mêmes apothéoses d'opéra si long-temps prodiguées et reprochées à Louis XIV.

Ce goût de louanges officielles dominait fort dans la poésie classique du temps, et produisait parfois d'étranges disparates. C'est

fort bien de ne pas dénigrer Pindare, comme faisait de La Motte; mais que penser de Congreve, qui, sur le modèle de la première olympique, compose une ode à grandes images, dont le héros est Godolphin, ministre de la trésorerie, et l'épisode, les chevaux qui promenaient dans Hyde-Park la calèche du noble lord? Pindare, je le sais, faisait grand cas de l'or, et des vainqueurs qui payaient bien : mais cela disparaît pour nous dans le lointain magique de l'antiquité; tandis que, dans nos temps modernes, en France, en Angleterre, on rira toujours un peu d'une ode pindarique adressée au ministre des finances. Le duc de Marlborough pouvait mieux supporter cet appareil; et toutefois les odes pindariques que lui décerne Congreve me choquent toujours par ce placage de couleurs antiques sur l'homme moderne, le courtisan gagneur de batailles, doté de grosses pensions par ses amis du parlement. Toute la poésie anglaise de ce temps, correcte, élégante, rapprochée du goût français, me paraît avoir tour à tour l'inconvénient d'ennoblir à faux les idées modernes par des imitations de l'antiquité, et d'affaiblir la simplicité antique par une élégance de cour : voyez Addison, voyez Congreve, voyez l'Iliade de Pope. Mais laissons un moment la poésie, pour étudier le mouvement général des esprits en Angleterre.

L'autorité des whigs commençait à peser au pays. La guerre glorieuse qu'ils faisaient soutenir par les armes anglaises, semblait longue et stérile. Il se fit un retour d'opinion; on invoquait, contre la domination légale et parlementaire des ministres, jusqu'aux vieilles maximes de l'obéissance passive envers le trône; on résistait en flattant. Un prédicateur fanatique, le docteur Shaverell, en prêchant le pouvoir absolu à Saint-Paul et dans plusieurs comtés d'Angleterre, excitait un enthousiasme extraordinaire, et comme une émeute de servitude. La portion même du public anglais la moins faite pour céder à ce prestige, beaucoup d'amis de la constitution se réunissaient aux tories par cette défiance et cette jalousie contre l'armée, si naturelle dans un état libre. A toutes ces causes publiques de changemens, se mêlaient des impatiences de femme, qu'avait excitées, dans l'esprit si long-temps docile de la reine Anne, l'impérieuse fierté de la duchesse de Marlborough.

Enfin, après la suppression du parlement d'Ecosse et la réu-

nion politique des deux royaumes, la reine se sentit assez maîtresse pour se passer des whigs, qui, par cette mesure, avaient fortifié le pouvoir du trône, en croyant n'opposer qu'une barrière au prétendant. Elle changea son ministère. Alors vint l'administration tory de Bolingbroke et d'Oxford, marquée par des victoires, et qui faillit l'être par une révolution. C'était, à travers bien des transformations, le dernier combat rendu par l'esprit de l'ancienne monarchie anglaise; et il est remarquable que cet effort impuissant ait concouru avec la fin même du règne de Louis XIV, et ait paru placé sous l'influence de son génie mourant.

Dans cet intervalle, la paix d'Utrecht fut signée; l'Angleterre brilla de tout l'éclat de la politesse et des arts. Les luttes des partis se dessinèrent sous des formes plus savantes et plus modérées. La haute littérature devint la haute politique.

Swift, un simple ecclésiastique anglican d'une paroisse d'Irlande, protégé dans sa jeunesse par le célèbre *Temple*, et venu à Londres avec le goût des vers et le talent de la polémique, fut le principal conseiller du ministère. Avec lui commence en Angleterre la grande autorité des écrits périodiques, et cet usage de traiter dans les journaux la politique, la religion, la morale, usage qui est aux livres imprimés ce que les livres imprimés furent à l'écriture.

Il avait paru, pendant la révolution de 1640, plusieurs journaux anglais, le *Mercurius politicus*, le *Mercurius aulicus*, *rusticus*; mais cette mode n'avait été, comme la publication même des discours du parlement, qu'un droit momentané, et, pour ainsi dire, une licence de guerre civile. Cromwell et les Stuarts avaient ramené la censure; elle dura même pendant les six premières années de Guillaume.

Plus tard parurent deux recueils puritains, la *Revue* de Foe, l'auteur de *Robinson*, l'*Observateur* de Lestrange, et la *Répétition*, journal jacobite.

Enfin, Steele commença le *Babillard*, plus littéraire que politique, et Addison son *Spectateur*, généralement dicté par la saine philosophie et le bon goût. Mais, pour la verve politique, rien n'est comparable à l'*Examinateur* de Swift, qui parut en 1710, et était destiné à humilier Marlborough, au profit du ministère qui se servait de ses victoires pour préparer la paix.

La reine, en effet, avait tout changé dans son gouvernement, excepté le général qui battait les ennemis de l'Angleterre; et Marlborough, dont le parti était déchu du pouvoir, avait consenti sans peine à rester à la tête de l'armée. Mais là, contredit, surveillé, soupçonné, il éprouvait mille amertumes. Ses amis politiques cherchaient à le consoler, en exagérant ses services et l'ingratitude du pouvoir. L'ami du ministère, Swift, répondit, et n'épargna nulle vérité à l'avide et ambitieux Marlborough. Citons ce rare exemple d'une satire politique, dont le temps n'a pas émoussé la piquante ironie : vous y reconnaîtrez cette *humour*, cette gaieté originale et sérieuse que s'attribuent les Anglais. Swift prend au mot les *whigs* qui comparaient le duc de Marlborough aux plus grands généraux romains; il suit le parallèle, en opposant au modeste appareil du triomphe antique les marques substantielles de reconnaissance qu'a recueillies Marlborough.

A Rome, dit-il, au plus haut point de sa grandeur, un général vainqueur, après l'entière soumission des ennemis, avait en récompense un triomphe, peut-être une statue dans le Forum, un bœuf pour le sacrifice, une robe brodée pour la cérémonie, une couronne de laurier, un trophée monumental avec des inscriptions. Quelquefois cinq cent ou mille médailles étaient frappées à l'occasion de la victoire, dépense qui, étant faite en l'honneur du général, doit, nous l'admettons, compter dans les frais; enfin, quelquefois il avait un arc de triomphe. Voilà, autant que je puis me le rappeler, toutes les récompenses que recevait un général vainqueur, au retour de ses plus belles expéditions, après avoir conquis un royaume, traîné captifs le roi, sa famille et ses grands, fait du royaume une province romaine, ou du moins un état dépendant et humble allié de l'empire. Maintenant, de toutes ces récompenses, je n'en trouve que deux qui fussent un profit réel pour le général: la couronne de laurier, qui était faite et envoyée aux dépens du public, et la robe garnie. Encore je ne puis découvrir si cette dernière dépense était payée par le sénat ou par le général. Cependant je veux adopter l'opinion la plus large, et quant au reste, j'admets tous les frais du triomphe comme argent comptant dans la poche du général; et, d'après ce calcul, nous allons établir deux comptes curieux, celui de la reconnaissance romaine et celui de l'ingratitude anglaise, et nous ferons la balance :

RECONNAISSANCE ROMAINE.

	l.	s.	d.
Encens et pot de terre pour le brûler.	4	10	»
Un bœuf pour le sacrifice.	8	»	1
Une robe garnie.	30	»	»
Une couronne de laurier.	»	»	2
Une statue.	100	»	»
Un trophée.	80	»	»
Mille médailles de la valeur d'un sol pièce.	2	1	8
Un arc de triomphe.	500	»	»
Un char de triomphe du prix d'un carrosse moderne.	100	»	»
Dépenses casuelles du triomphe.	150	»	»
Total.	994	11	11

INGRATITUDE ANGLAISE.

	liv.
Woodstock.	40,000
Blenheim.	200,000
Prélèvemens sur les postes.	100,000
Mildenheim.	30,000
Tableaux, diamans.	60,000
Concession de Pall-Mall.	10,000
Emplois.	100,000
Total.	540,000

C'est ici le compte des profits avoués de chaque côté.

Supposons que le général romain eût fait de plus quelques acquisitions, on peut aisément les déduire; et la balance sera encore loin d'être égale, si nous considérons que tout l'or et l'argent des sauve-gardes et des contributions, et toutes les prises de quelque valeur faites à la guerre, étaient exposés à tous les yeux dans le triomphe, et ensuite placés au Capitole pour le service public. Ainsi, somme toute, et les choses mises au pire, nous ne sommes pas aussi ingrats que les Romains, lorsqu'ils étaient le plus généreux.

Swift poursuivit cette controverse jusqu'à la paix d'Utrecht, admis chaque jour dans la confidence des ministres, les protégeant de son esprit et leur faisant supporter les caprices de son caractère. C'était chose nouvelle dans les mœurs anglaises que cette alliance sur le pied d'égalité entre un écrivain politique et des ministres grands seigneurs, chefs d'un parti puissant. Elle s'explique sans peine. D'une part, ces ministres, voulant résister eux-mêmes à leur parti, devaient chercher secours dans une raison supérieure qui sût se faire écouter du public; et de l'autre, Bolingbroke, homme d'esprit éminent lui-même, littérateur, écrivain, sentait dans les autres la dignité du talent et le prix inestimable d'un tel appui, quand il se donne à la conviction et à l'amitié. Ministre des affaires étrangères et de la guerre, il partageait avec Swift la rédaction de l'*Examiner*, comme Swift, sans fonction et

sans titre, partageait souvent avec Oxford et avec lui les secrets du cabinet.

Au milieu de ces soins politiques, Swift, bel esprit dans toute la force du terme, était fort préoccupé des intérêts de la langue et du goût. Il publia, dans cette pensée, une lettre à lord Oxford, où, déplorant la corruption et l'instabilité de l'idiome anglais, il proposait, pour remédier au mal, l'établissement d'une académie, sur le modèle de la nôtre, et qui ferait, comme elle, un dictionnaire officiel de la langue. On se récria contre ce joug, surtout contre le danger que la nouvelle académie ne fût toute composée de *tories*, et le projet n'eut pas de suite,

Peu importait au reste : les bons écrits font plus pour la langue que les académies; et il en paraissait beaucoup alors, sous ces formes abrégées et concises, qui plaisent à un peuple occupé d'affaires.

En face de Swift et de Bolingbroke, si véhémens et si spirituels dans la polémique, il faut placer Steele, que ses pamphlets portèrent à la chambre des communes, et qui en fut arbitrairement chassé par une colère de majorité, pour un dernier pamphlet intitulé *la Crise*, dans lequel il réclamait la démolition des forts de Dunkerque, alors au pouvoir de l'Angleterre. Imprudent et irrégulier dans sa vie, grave et austère dans ses écrits, Steele, avec moins d'art et de finesse qu'Addison, dont il respectait le génie, était un contradicteur plus vif, plus amusant, plus amer. Vrai patriote anglais, il défendit toujours les intérêts et les libertés du pays, indépendamment des passions de son parti; et il eut, à cet égard, plus de constance ou de lumières qu'Addison. Mais cette polémique si nerveuse et si sensée de Steele, ses piquans écrits sur l'état de l'Europe, la guerre, la paix, la succession protestante, sa belle défense du nombre illimité des pairs dans un intérêt de liberté, tout cela est maintenant question oubliée, talent perdu, verve éteinte, selon la loi éternelle de ces controverses politiques qui passionnent si vivement les contemporains. Ce qu'on lira toujours de Steele, ce sont quelques excellens chapitres de mœurs ou de littérature, qu'il a jetés dans le *Spectateur*, où ils forment une nuance du naturel élégant d'Addison. On y trouve, avec une forte teinte nationale, la même imitation du goût français, ou du moins la même affinité avec le jugement et l'imagination saine de

nos bons écrivains; c'est quelquefois la piquante satire de La Bruyère avec une pensée plus libre. Le défaut du *Spectateur* est d'avoir eu les inégalités d'un journal, et de mêler à des pages heureusement originales d'assez fréquens lieux communs et de médiocres dissertations.

Quoi qu'il en soit, le *Spectateur*, distribué deux fois par semaine à trois mille exemplaires, succès prodigieux dans cette enfance des journaux, eut une grande influence sur la société anglaise, et en offre la plus juste et la plus spirituelle peinture. L'intention de l'ouvrage n'était pas, comme on l'a dit, de détourner les esprits de la politique. Tel ne pouvait être le calcul d'un parti tombé du pouvoir, comme celui des *whigs*, et obligé, à quelques égards, de regagner l'opinion. La politique agit partout dans le *Spectateur*, lors même qu'elle semble s'effacer; mais elle est adroite, mesurée, conciliante; elle cherche à corriger, par le ridicule, l'âpreté des vieilles haines de parti, et à ôter aux *whigs* leur raideur républicaine, pour mieux battre les préjugés des *tories*. Un autre caractère de ce recueil, c'est le rang qu'y prennent les femmes, leurs intérêts, leurs passions, et jusqu'à leurs modes. C'était le signe d'un progrès de politesse sociale, et peut-être un hommage indirect à la souveraine.

Il faut l'avouer, au milieu de ces élégans artifices, on ne retrouve pas d'abord, dans le *Spectateur*, les héritiers de ces terribles puritains, dont les principes inflexibles avaient fondé la liberté à travers tant de luttes sanglantes. Ils ont l'air d'être devenus académiciens et hommes de cour. Regardez de près cependant : le même esprit s'est conservé; vous pouvez le reconnaître à l'empreinte religieuse et presque sermonnaire jetée sur tant de chapitres du *Spectateur;* il est pour quelque chose dans cette admiration si vive, et d'ailleurs si juste, du grand poème de Milton; enfin ce même esprit a dicté la haine du pouvoir arbitraire, les maximes de tolérance religieuse et de liberté semées partout dans l'ouvrage. Sous ces rapports de philosophie et de vérité, le *Spectateur* était plus avancé que notre littérature : c'était l'avantage des institutions. Mais, dans ce qui touche au goût et à l'art d'écrire, il était en grande partie formé sur elle. Nulle part Boileau n'est cité avec plus de respect; nos grands tragiques y sont hautement admirés, et Shakspeare blâmé avec une irrévérence classi-

que. Le tumulte, la confusion sanglante de la scène anglaise est l'objet de fines et sévères critiques. Que diraient nos novateurs des jugemens que voici?

La tragi-comédie, telle que l'a faite le théâtre anglais, est une des plus monstrueuses inventions qui ait jamais passé par la tête d'un poète. On pourrait aussi bien imaginer d'enchevêtrer dans un même poème les aventures d'Énée et celles d'Hudibras.

Et ailleurs :

Je serais charmé de nous voir imiter les Français, en bannissant de notre théâtre le bruit des tambours, des trompettes, des huzza, qui est parfois si grand, que, lorsqu'il y a bataille au théâtre de New-Market, on peut l'entendre à l'autre bout de la ville.

Addison et ses amis ne s'élèvent pas avec moins de force contre cette profusion de meurtres qui jonche la scène anglaise, tout cet attirail de mort qu'elle a dans ses magasins, et qui a passé dans ceux de notre théâtre. Il est curieux de les voir opposer Sophocle à Shakspeare; et cet exemple prouvera du moins que tout n'est pas à faire dans la critique, et que l'ancienne régularité de notre théâtre s'appuyait sur une savante analyse du cœur humain.

Oreste, dit Addison, était dans la même situation où Shakspeare place Hamlet. Sa mère a tué son père, et s'est emparée du royaume, de complicité avec son amant. Le jeune prince, résolu de venger la mort de son père, s'introduit, par une ruse d'un grand effet, dans l'appartement de sa mère pour la tuer; mais, comme un tel spectacle aurait été révoltant pour les spectateurs, cette terrible résolution est exécutée derrière la scène. On entend la mère qui demande pitié à son fils, et le fils qui lui répond qu'elle n'a pas eu de pitié pour son père; puis, elle s'écrie qu'elle est blessée, et la suite du drame nous apprend qu'elle est morte. Je crois qu'il y a dans ce formidable dialogue entre la mère et le fils, derrière le théâtre, quelque chose d'infiniment plus expressif que ne pouvait l'être toute exécution matérielle sur la scène. Oreste, aussitôt après, rencontre l'usurpateur à la porte du palais; et, par un art du poète, il évite aussi de le tuer devant les spectateurs, lui disant qu'il le laisse vivre encore quelques heures dans l'amertume de son âme, et lui ordonnant de se retirer dans la partie du palais où a péri Agamemnon, dont le meurtre doit être vengé sur le lieu même du crime.

Voilà donc, messieurs, la critique anglaise conduite, par l'étude de l'antiquité, à l'adoption des règles et des bienséances de notre

théâtre. Que fallait-il pour achever cette réforme? une œuvre de génie dans le goût classique. En littérature, vous le savez, les bonnes résolutions ne sont rien, sans l'ame qui les vivifie. Éviter les fautes est peu de chose, si vous ne savez émouvoir par de grandes beautés. Addison, après avoir blâmé l'irrégularité barbare du théâtre anglais, avait à faire une tragédie régulière et pathétique : il fit jouer *Caton*.

C'était en 1713, dans le déclin du ministère *tory* et la popularité renaissante des *whigs*. Entre deux partis animés, tout était allusion dans la pièce. Les *tories* applaudissaient, contre Marlborough, les invectives adressées au dictateur, et les mots de patrie, de liberté et de sénat faisaient trépigner d'enthousiasme les *whigs*. Mais ce prestige enlevé, que restait-il à la nouvelle tragédie, pour remplacer le vieux culte de Shakspeare? Elle était fort régulière, sans doute, et conforme aux trois unités; elle renfermait des choses éloquentes et nobles, que la passion du moment pouvait saisir avec enthousiasme; mais, en général, elle était froide. Caton dissertait trop dans son petit sénat.

L'amour de sa fille Martia pour le roi des Numides, Juba, était insipide jusqu'au moment où il devenait ridicule, et cela tardait peu. Un traître, Sempronius, qui, après avoir essayé sous main de livrer la ville, avait su garder la confiance de Caton, prend le costume et l'appareil du roi Juba pour enlever la belle Martia. Heureusement le vrai Juba survient, et tue son perfide Ménechme. Martia, qui avait fui, et qui reparaît aussitôt, trompée par les vêtemens du faux Juba étendu mort, laisse éclater sa passion et se penche même vers lui pour l'embrasser. Le vrai Juba, qui l'aperçoit, tombe à ses pieds et lui rend grâces du secret qu'il a surpris.

Ces fadeurs, il faut l'avouer, déparaient bien l'austérité républicaine du sujet de Caton, et auraient pu prêter à rire aux partisans du vieux théâtre national; mais on ne riait pas. La pièce avait pour elle un puissant intérêt politique, et elle s'avançait, la voile haute, poussée par le vent de deux factions contraires.

L'ouvrage renfermait d'ailleurs quelques beautés neuves. C'était Caton rencontrant le corps de son fils, qui vient d'être tué à une des portes de la ville :

Salut! mon fils; ici, mes amis; déposez-le en plein sous mes yeux; que je puisse voir à loisir ce corps sanglant, et compter ses glorieuses

blessures! Que la mort est belle, quand elle est achetée par le courage! Qui ne voudrait être ce jeune homme? Quelle pitié que nous ne puissions mourir qu'une fois pour notre pays! Pourquoi cette tristesse sur vos fronts, mes amis? J'aurais rougi de honte, si la maison de Caton était demeurée entière et florissante en temps de guerre civile. Porcius, regarde ton frère, et souviens-toi que ta vie n'est pas à toi, quand Rome la demande. Hélas! mes amis, pourquoi pleurez-vous ainsi? Qu'une perte particulière n'afflige pas vos cœurs; c'est Rome qui a droit à nos larmes. La maîtresse du monde, la nourrice des héros, le délice des dieux, celle qui a humilié les tyrans de la terre et affranchi les nations, Rome n'est plus! O liberté! ô vertu! ô mon pays!

Vous devinez les applaudissemens qu'un auditoire anglais, ému d'orgueil et de patriotisme, à la fin de la guerre contre Louis XIV, au milieu de l'inquiétude nationale sur la succession protestante, devait prodiguer à ces beaux vers, qui ne sont pas tous fort vrais; car Rome n'a jamais affranchi les peuples.

Un autre ordre de beautés, que le génie de Shakspeare avait devancé, mais dont l'effet dut être grand, c'était le monologue de Caton sur l'immortalité de l'ame, et cette délibération solennelle avant le suicide.

En tout, cette tragédie offrait, avec quelques beautés neuves, une imitation correcte, mais affaiblie, de la manière de Corneille. Conduite avec peu d'art, dans sa régularité, elle fut un effort remarquable, mais impuissant, pour changer la forme du théâtre anglais, une œuvre de critique, et non de fondateur. Elle ne fut pas inutile à Voltaire, pour le choix des ornemens qu'il a jetés dans ses pièces romaines, *Brutus*, *Catilina*, *la Mort de César*, *Rome sauvée*. Il en a même emprunté littéralement quelques beaux traits.

Ces vers de *la Mort de César* :

Nos imprudens aïeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siècles de gloire à peine avaient produit.

ne rappellent-ils pas ceux-ci :

Tout ce que la vertu romaine avait conquis est à César. Pour lui, les

Décius, se dévouant eux-mêmes, sont morts, les Fabius ont péri, et le grand Scipion a vaincu; Pompée même a combattu pour César.

Pendant que le parti des whigs, chassé des affaires, triomphait au théâtre, une révolution politique se préparait pour lui. On sait combien furent agitées les dernières années de la reine Anne, par le projet de laisser en mourant le trône à son frère, et de rétablir, après elle, la ligne directe de Jacques II : projet impossible, qu'une illusion de cour et de famille rendait vraisemblable. Les ministres, favoris de la reine, se divisaient ou sur le but même, ou sur les moyens. Après de longues luttes, Oxford fut sacrifié. Bolingbroke, plus jeune, plus hardi, plus confiant, resta maître du pouvoir; mais la reine, à bout de ses forces, mourut trois jours après, sans avoir achevé. La puissance revint aux whigs, contre lesquels les tories pouvaient lutter, mais non les jacobites. La succession protestante fut déclarée, et George appelé d'Hanovre au trône d'Angleterre.

Quelque temps avant cette crise, Swift, nommé par Oxford au riche doyenné de Saint-Patrice en Irlande, s'était mis en route pour son canonicat. Bolingbroke se hâta de le rappeler.

Le comte d'Oxford, lui écrivait-il, a été éloigné mardi; la reine est morte samedi. Qu'est-ce que ce monde? et comme la fortune se raille de nous!... J'ai perdu tout par la mort de la reine, excepté mon courage. Les *whigs* sont un tas de *jacobites;* ce sera le cri public dans un mois, si vous le voulez.

Malgré tout ce que Bolingbroke espérait des fascinations de son malicieux ami, celui-ci ne revint pas, et s'enveloppa dans sa riche prébende. Tombé du ministère, Bolingbroke fut alors poursuivi et décrété pour la chose même qu'il avait souhaitée plutôt qu'entreprise. Sa fuite le sauva, tandis qu'on accusait son rival, Oxford, d'avoir été son complice, et Prior de les avoir servis tous deux. La littérature se tut dans ce conflit. George Ier monta sur le trône; les whigs s'établirent au pouvoir, et l'auteur de *Caton* devint ministre d'état.

Addison, et j'en ai bien du regret, fut un très médiocre ministre d'état. Cet esprit élégant, qui jugeait si finement les partis, manquait tout-à-fait de force et d'assurance pour les combattre en face, dans une assemblée. Membre de la chambre des com-

munes, Addison essaya vainement d'ouvrir la bouche sur un bill en discussion; il ne put jamais achever sa première période, et resta muet devant une plaisanterie de l'opposition. Il paraît que son goût sévère et circonspect, son purisme de diction, ne le servaient pas mieux dans le cabinet qu'au parlement. Il ne pouvait se résoudre à signer, sans les refaire, des lettres de bureau; et quoique les hommes d'état anglais en soient moins chargés que les nôtres, rien ne s'expédiait dans son ministère. Ajoutez qu'Addison, homme d'étude avant tout, et ambitieux seulement parce qu'il était vain, manquait de cette décision de caractère et d'esprit que demandent surtout les affaires, et sans laquelle un homme ne compte pas en politique. Sa grande réputation littéraire et sa fidélité à son parti l'avaient porté au gouvernement; mais elles l'y laissèrent incapable.

Il le sentit bientôt lui-même; et au bout d'un an, il se retira du ministère avec une pension de 1,600 guinées. Il donna pour motif sa mauvaise santé. Addison, d'un caractère inquiet et jaloux, malgré ses principes sévèrement religieux, paraît avoir été toute sa vie victime de son amour-propre. Pour donner un appui à sa fortune politique, il avait long-temps recherché la main de la comtesse de Warwick, douairière de haute naissance et d'humeur difficile, dont il avait, dans sa jeunesse, élevé le fils. Cette union inégale ne fut pas heureuse. Humilié dans sa famille comme au parlement, le philosophe qui avait écrit tant de piquantes et sévères censures des faiblesses humaines, mourut de langueur et de chagrin à quarante-huit ans.

Sa réputation poétique lui a peu survécu; il n'était pas fait pour les grands ouvrages, et n'avait pas les hautes parties du génie littéraire. Mais sa prose vivra dans la langue anglaise, par la correction facile, la pureté, l'élégance. Les peintures générales de mœurs, les caractères originaux, enfin les fragmens de critique jetés par lui dans le *Spectateur*, n'ont jamais été surpassés, malgré tant d'essais semblables : c'est le style anglais dans sa perfection. Goldsmith en Irlande, Francklin en Amérique l'ont pris pour modèle. Sans doute, depuis Addison, la critique littéraire est devenue plus métaphysique, plus raffinée, plus savante; elle a pris le beau nom d'*esthétique*. Mais a-t-elle rien fait de préférable aux gracieux et élégans chapitres du *Spectateur* sur l'imagination?

Le style anglais est devenu tour à tour plus méthodique ou plus hardi. Blair, à la fin du dernier siècle, rapprochant sa phrase de la logique rigoureuse de Condillac, trouvait beaucoup à reprendre dans la diction facile d'Addison. Mais ce style froid et raide de Blair, dans sa forme cosmopolite et demi-française, approche-t-il de la langue expressive et indigène du *Spectateur?* et la pompe de Johnson, ou, de nos jours, la verve inégale et les exagérations fantastiques d'Hazlitt ne sont-elles pas bien loin de cette raison supérieure et fine? Laissons donc à Addison la gloire d'avoir été moraliste ingénieux, critique spirituel et sensé, surtout excellent écrivain : c'est beaucoup pour une vie partagée entre la politique et les lettres.

Telle n'a pas été la vie de Pope; jamais vocation ne fut plus uniformément littéraire. Fils d'un père catholique qui, en 1688, avait quitté le commerce et Londres pour aller vivre à Benfield, dans la forêt de Windsor, sur un fonds de 20,000 guinées qu'il emportait avec lui, Pope ne prit jamais part aux affaires publiques. Élevé au milieu des livres, avec un instinct poétique qui s'éveilla dès l'enfance, il n'eut jamais d'autre occupation sérieuse que les vers. Si des impressions de famille et d'illustres amitiés l'attachaient aux *tories*, sa vie n'en fut pas moins exempte de passions politiques, et tourmentée seulement par les haines littéraires.

A douze ans, il avait composé quelques stances pures et gracieuses sur la solitude; à seize ans, ses élégantes églogues, auxquelles il ne manquait rien que la simplicité des champs, et l'émotion de la nature; à vingt ans, le poème sur la Critique, écrit dans le style d'Horace; puis la belle églogue du Messie, empruntée de Virgile et d'Isaïe; la Boucle de cheveux enlevée, badinage d'une imagination si brillante et si coquette; enfin, l'Épître d'Héloïse, où la perfection de l'art simule tout le désordre de la passion. Jamais poète ne sut atteindre si jeune au plus haut degré de son art. A la mort de la reine Anne, il était, à vingt-cinq ans, le premier poète de l'Angleterre, de l'aveu même du jaloux Addison.

Alors, averti sans doute par une voix intérieure que la gloire des grandes compositions originales lui était refusée, il entreprit la traduction en vers de l'Iliade. On sait quel en fut le succès. Au temps où La Motte s'efforçait de rapetisser Homère dans sa traduction, les beaux vers de Pope donnèrent au vieux récit de la

muse grecque un éclat nouveau qui ravit les compatriotes de Milton.

Toutefois, ne nous y trompons pas, Pope était peut-être plus rapproché de La Motte que de l'antiquité grecque; et, je ne m'étonne pas si Mme Dacier, avec son intolérance et sa sagacité de femme passionnée, crut démêler dans les préfaces admiratives de Pope un enthousiasme trop froid pour le génie d'Homère, et lui en écrivit amèrement. A vrai dire, Pope était peu fait pour sentir le grand naturel des poèmes homériques, et cette aimable simplicité du monde naissant, comme dit Fénélon. Il était philosophe sentencieux, bel esprit, admirateur de l'élégance sociale. Ce qu'il avait au-dessus de La Motte, c'était l'imagination de style et le don d'écrire en vers. Il était l'élève de cette belle école poétique de Racine et de Boileau que dénigrait La Motte; il avait étudié, dans leurs ouvrages et dans Virgile, le grand art de l'élégance continue, de la grace correcte. A cela, il joignait un tour particulier de concision et de finesse : jamais poète ne mit plus d'esprit dans les allusions et dans les contrastes; mais il s'agissait de traduire Homère.

Essayons d'étudier, dans quelques détails, cette moderne restauration d'un temple antique. Quelle place doit-elle occuper dans l'histoire de l'art? Les critiques anglais reconnaissent que le vers de Pope réunit la force et l'élégance, la précision et l'harmonie; que son expression est prise aux sources les plus pures de l'idiome anglais, et que, dans ce long travail, la verve ni l'art ne faiblissent. Quelle objection pourra faire un étranger? une seule, mais générale.

L'*Homère* de Pope passe pour admirable; mais il n'est pas du tout homérique. Cette diction primitive, aux images éclatantes, sans périphrases et sans antithèses, disparaît dans la versification habile et symétrique du traducteur anglais. Les mœurs, les pensées, les détails sont les mêmes (Pope n'avait pas songé comme La Motte à refaire l'Iliade); mais le langage, cette vie extérieure, cette physionomie de l'ame, est tout autre; et de là, je crois, un pénible mécompte pour l'homme de goût qui lit cette traduction tant vantée. Cette faute est la seule de l'ouvrage; mais elle y est à toutes les pages. Homère dit :

Le fils de Jupiter et de Latone, irrité contre le roi, suscita dans l'armée un mal destructeur, et les peuples mouraient.

Pope traduit :

Et pour la faute du roi les peuples mouraient.

Homère dit au sujet de l'hécatombe qu'il s'agit d'envoyer à Chrysa, pour apaiser le dieu :

Peut-être, l'ayant rendu propice, le persuaderons-nous.

Pope traduit avec une intention philosophique :

Peut-être, à force de sacrifices et de prières, le prêtre pourra pardonner, et le dieu laisser vivre.

Homère fait dire à son Achille :

Je n'ai rien à redemander aux Troyens, car ils n'ont jamais enlevé mes génisses ni mes chevaux; ils n'ont jamais ravagé les moissons dans la terre de Phthie, féconde et guerrière ; entre nous, il y a trop de montagnes chargées de forêts, et la mer retentissante!

Pope traduit dans une paraphrase :

Les lointains habitans de Troie ne m'ont jamais offensé; ils n'ont pas conduit de troupes ennemies dans le royaume de Phthie; mes coursiers belliqueux paissent en sûreté dans ses vallons; au loin la mer retentissante et les remparts des rochers garantissent mon empire natal, dont une moisson abondante décore le sol fertile, riche de ses fruits et de sa race guerrière.

Il serait inutile et minutieux de dire comment cette version détruit la grandeur et la simplicité d'Homère. Voulons-nous voir ailleurs le fond même des sentimens, la passion, altérée par l'élégance du poète moderne? Dans Homère, Priam, aux pieds d'Achille :

Souviens-toi de ton père, Achille, semblable aux dieux, de ton père, du même âge que moi, et au dernier terme de la vieillesse. Peut-être, en ce moment, ses voisins le menacent, et il n'a personne pour repousser la guerre et la ruine. Mais te sachant plein de vie, il se réjouit dans le cœur, et espère chaque jour de voir son fils arrivant de Troie.

Pope enjolive cette simplicité sublime :

Toi, le favori des puissances divines, songe à la vieillesse de ton père, et prends pitié de la mienne. En moi, reconnais cette image révérée d'un

père, ces cheveux blancs, cette tête vénérable; vois ses membres tremblans et sa faiblesse; il est mon semblable en tout, excepté en malheur; et toutefois, en ce moment peut-être, quelque coup du destin le renverse de sa paisible prospérité. Songe que tu le vois fuir loin de quelque ennemi puissant, et demander secours avec un faible cri. Cependant une consolation peut naître dans son ame : il apprend que son fils vit encore pour réjouir ses yeux, et il peut espérer encore qu'un jour meilleur t'enverra vers lui, pour chasser cet ennemi.

Où est Homère, où est Priam au milieu de tout ce jeu de paroles? Conçoit-on que cette prière si forte et simple :

Souviens-toi de ton père du même âge que moi,

soit devenue cette verbeuse, cette longue allusion, sans sérieux et sans pathétique. Que les mots anglais soient élégans et les vers harmonieux, il n'importe; c'est une faute de style en-deçà des paroles, et qui tient au plus intime de l'ame.

Je ne poursuivrai pas plus long-temps cette critique : elle indique ce qui manque au grand art de Pope, et trop souvent à la poésie du XVIIIe siècle. Racine, sous la gêne des bienséances de son temps, avait orné la simplicité d'Homère pour les costumes et les détails; mais il ne l'eût pas altérée pour la passion. Pope farde tout à la fois les sentimens et les images.

Le même reproche s'appliquait encore plus à la version de l'Odyssée, que Pope, las de traduire, n'acheva pas lui-même. Quelques vers de La Fontaine, dans *Philémon et Baucis*, nous donneraient bien mieux l'idée de la poésie originale de l'Odyssée, que l'art de Pope et de ses poètes auxiliaires. Toutefois, cette grande entreprise achevée assura la gloire et la fortune du poète.

Depuis quelques années, il avait quitté la forêt de Windsor, et s'était retiré avec ses vieux parens au hameau de Twickenham, le Tibur d'Horace, ou plutôt l'Auteuil de Boileau; car, à vrai dire, je ne sens pas, dans les vers de Pope et dans sa vie, ce goût des champs, du petit bois et de la source voisine, qu'exprimait si bien Horace :

Hoc erat in votis, modus agri non ita magnus,
Hortus ubi, et tecto vicinus jugis aquæ fons,
Et paulùm sylvæ super his foret.

Le souvenir le plus champêtre qui nous soit resté de Twicken-

ham, c'est la jolie grotte de rocailles et de coquilles formée au bout du jardin, dans un passage souterrain sous la grande route, et ornée de miroirs où se reflétait la Tamise. Cela n'est-il pas bien rustique?

Le hameau de Twickenham avait offert dès l'abord au poète une société non moins mondaine et non moins parée que sa retraite. Les beaux esprits de Londres s'y réunissaient souvent. La célèbre lady Montague, revenue de l'ambassade à Constantinople avec tant de poétiques et curieux souvenirs, habitait ce village une partie de l'année. Elle était depuis long-temps l'admiratrice de Pope, et lui avait écrit d'Orient de spirituels billets, en réponse à ses prétentieuses épîtres. Entourée de la plus brillante noblesse du parti *whig*, elle n'en accueillit pas le poète *tory* avec moins de faveur; elle écouta ses vers, et lui montra ceux qu'elle faisait elle-même, avec plus de correction et de causticité que de grace.

Dans ce commerce d'esprit, Pope fut ébloui, et la vanité lui fit oublier quelques désavantages personnels que la gloire ne pouvait effacer. Il en fut puni par des plaisanteries, et se vengea par des traits de satire grossière, auxquelles lady Montague répondit, en nommant son calomniateur *la méchante guêpe de Twickenham*. La liberté politique et les haines de parti laissaient dans l'élégance anglaise une sorte de rudesse, dont la belle ambassadrice et le poète ont trop abusé.

Troublé dans sa retraite, et de toutes parts en butte aux critiques, aux sarcasmes, aux injures de l'envie, Pope ne trouva de consolation et d'appui que dans le retour de Bolingbroke. Ce célèbre homme d'état, tout plein des souvenirs de l'antiquité, au milieu de sa vie emportée par l'intrigue et le plaisir, s'était appliqué à lui-même ce que Dolabella écrit à Cicéron :

> Tu as satisfait pleinement au devoir et à l'amitié; tu as satisfait à ton parti et à cette forme de gouvernement que tu préférais. Ce qui reste à faire, c'est de nous placer où est aujourd'hui la république, plutôt que de nous exposer, en la poursuivant sous son ancienne forme, à ne la trouver nulle part.

Belles paroles, qui peuvent, selon les circonstances, diriger le patriotisme, ou excuser la faiblesse.

En conséquence, après avoir été banni comme *jacobite*, et avoir

accepté le reproche en se faisant garde-des-sceaux du *prétendant*, Bolingbroke, bientôt disgracié dans l'exil même par le parti qu'il voulait servir, s'était retourné vers les *whigs* vainqueurs, et avait sollicité de George Ier son rappel en Angleterre. Il l'attendit longtemps, et l'avait acheté bien cher. Mais enfin, en 1723, à l'expiration du parlement qui avait porté un bill d'*attainder* contre lui, il fut rappelé par amnistie royale, sans être pourtant rétabli dans ses droits politiques et civils. Quelque faible que fût cette grace qui le ramenait désarmé dans son pays, il la saisit avec joie, et quitta sa belle retraite de Touraine et les hardis entretiens de Voltaire, pour venir embrasser Pope et le peu d'amis fidèles à sa cause.

Un d'eux, Swift, confiné, depuis la chute de Bolingbroke et d'Oxford, dans son doyenné de Saint-Patrice, avait su tirer de cette condition une influence nouvelle et sans exemple jusqu'à lui. Le sceptique auteur du conte du *Tonneau* n'avait plus été qu'un prêtre irlandais, plein de zèle et de charité pour ses frères; l'esprit politique avait reparu dans sa manière de les servir. On sait combien l'Irlande, accablée depuis tant d'années par des lois oppressives, était inculte et arriérée. Un petit nombre de seigneurs, attaché à la religion dominante, y vivait dans l'insolence et dans un luxe grossier. Le peuple était pauvre, et tous les efforts de l'industrie nationale ruinés par la concurrence anglaise. Le doyen de *Saint-Patrice*, usant à Dublin de la liberté de la presse, comme il l'avait fait à Londres, devint le défenseur du commerce de l'Irlande. Par ses pamphlets il décrédite les produits étrangers, et apprend à l'Irlande à se suffire à elle-même, et à s'enrichir, en n'achetant pas aux Anglais. Le gouvernement fit poursuivre ses écrits, et condamner son imprimeur. Mais Swift porta bientôt la guerre sur un autre point. Le parlement avait autorisé pour l'Irlande l'émission d'une petite monnaie de cuivre de bas aloi, qui devait remplacer, dans les ateliers et le commerce, un papier dès long-temps en usage. Swift dénonça ce monopole d'un genre nouveau dans ses lettres du *Drapier*, et le fit échouer par la défiance universelle.

Dès-lors il fut l'idole du peuple de Dublin; on célébrait sa fête dans les familles et dans les réunions publiques; des acclamations s'élevaient sur son passage; les corporations de métiers se sou-

mettaient à ses avis ; on demandait son choix pour les élections municipales ; et ce philosophe malicieux et misanthrope était vénéré comme un génie bienfaisant.

A cet ascendant de popularité, le doyen de Saint-Patrice savait unir une autre influence délicate et mystérieuse. Par sa brillante imagination, par son esprit tour à tour enjoué et sévère, par les caprices même de son humeur égoïste, mais passionnée, il avait singulièrement l'art de plaire aux femmes, et de captiver leur esprit. Il était entouré de leurs assiduités ; elles écoutaient avidement ses paroles amères ou gracieuses ; elles transcrivaient ses vers, et entretenaient pour lui, dans la haute société de Dublin, le même enthousiasme qu'il avait excité dans le peuple.

Cependant Bolingbroke, après huit ans d'exil, rendu à l'Angleterre par la tolérance d'un ennemi puissant, avait attendu deux ans un bill qui fît régulièrement cesser à son égard l'interdiction civile dont l'avait frappé le parlement de 1716.

Enfin, écrivait-il à Swift, voilà ma restauration accomplie aux deux tiers : ma personne est sauve, et mon patrimoine, avec toute autre propriété que j'ai acquise ou que je peux acquérir, m'est garanti; mais le bill d'*attainder* est soigneusement et prudemment maintenu, de peur qu'un membre aussi gâté que moi ne revienne dans la chambre des lords, et, par son mauvais levain, n'aigrisse cette masse douce et pure.

On conçoit en effet la précaution. Walpole voulait bien amnistier un ennemi, mais non relever un rival ; et tel était le génie puissant et séducteur de Bolingbroke, que, même après tant de fautes, au milieu de tous les partis dont il avait trompé l'espérance, on craignait encore qu'il ne s'ouvrît, à force de rétractations et d'éloquence, une nouvelle carrière d'ambition. Un député du parti de Walpole, peu rassuré par l'exclusion antérieure qui ne s'appliquait qu'à la pairie, proposa même d'insérer, dans le bill qui rendait à Bolingbroke le droit d'hériter et d'acquérir, une clause spéciale pour le déclarer inhabile à siéger dans l'une ou l'autre chambre. Mais la disposition parut superflue, et on s'en tint aux conséquences réservées de l'ancien bill.

A Bolingbroke, exclu des deux chambres, restait la liberté de la presse. Mais il n'essaya pas d'abord de s'en servir, et parut tenté d'une vie plus paisible. Il acheta dans le comté de Middles-

sex, près de Londres et de Twickenham, une terre qu'il appelait sa ferme, et s'y retira, méditant sur les systèmes philosophiques, conversant avec Pope, et faisant ses foins. Du fond de cette retraite, il appelait Swift à grands cris, soit pour philosopher, soit pour attaquer le ministère; mais le doyen de Saint-Patrice avait pris quelque humeur du scepticisme irréligieux de son ami. Bolingbroke crut avoir besoin d'apologie près de lui.

Je dois, lui écrivait-il, rectifier en vous une opinion que je serais désolé de vous voir plus long-temps à mon égard. Le terme d'*esprit fort* (en anglais *libre penseur*), me paraît appliqué d'ordinaire à des hommes que je regarde comme les pestes de la société, parce que leurs efforts tendent à en relâcher les liens et à ôter un frein de la bouche de cette bête féroce que l'on appelle homme, tandis qu'il vaudrait mieux lui en mettre encore une demi-douzaine d'autres... Mais si par *esprit fort* vous entendez seulement un homme qui fait un libre usage de sa raison, qui cherche la vérité sans passion et sans préjugé, et la suit inviolablement, à mes yeux, c'est là un sage et honnête homme, tel que je m'efforce de le devenir. Vous ne pouvez, même dans votre caractère apostolique, improuver de tels *libres penseurs*. Leur christianisme est fondé sur la meilleure base, celle que saint Paul lui-même a établie : *Omnia probate, quod bonum est tenete.*

Puis, après quelques traits satiriques contre les abus de la religion, il termine par ces paroles sérieuses :

Je ne puis douter que vous ne soyez maintenant convaincu de mon orthodoxie, et que vous ne renonciez à me nommer avec Spinosa, dont je méprise et abhorre le système sur *l'infinie substance*, ce que j'ai le droit de faire, parce que je puis montrer pourquoi je le méprise et l'abhorre.

Bolingbroke, je le crois, se défendait moins du scepticisme avec les beaux esprits de France, qu'il avait enchantés de son érudition, et il ne leur eût pas cité *saint Paul*. Toutefois, il faut avouer que, dans cette lettre, se retrouvent les mêmes principes qu'a défendus Voltaire, et la même distinction insurmontable entre les *libres penseurs* et les athées. Je ne sais si elle suffisait à Swift. Mais Pope était mécontent de l'irréligion de Bolingbroke, tout en admirant son génie et sa métaphysique. La libre philosophie de Bolingbroke ne trouvait donc pas d'appuis, même dans ses deux

amis : il revint à la politique. Swift avait enfin quitté l'Irlande, pour lui faire une visite à Londres. Il apportait avec lui l'ouvrage de quelques années de retraite, ses *Voyages de Gulliver*, cette piquante satire de la société, conte de fées pour les enfans, triste et amère parodie pour les hommes. Le succès en fut prodigieux à Londres; les whigs en rirent comme les tories, et Walpole essaya, mais inutilement, de disputer Swift à l'amitié de Bolingbroke.

Gulliver parut à la même époque où Daniel de Foe, le vieux pamphlétaire puritain du roi Guillaume, publiait son immortel *Robinson*. Rapprochés par la forme de voyage, et, à quelques égards, par la savante et vraisemblable minutie des détails, ces deux romans offrent les deux extrêmes de la narration candide et de l'allégorie fabuleuse, de la bonne foi et de l'ironie sceptique : tous deux vivront comme œuvres originales; mais *Robinson Crusoé* est une œuvre morale, une exhortation au travail et à l'espérance en Dieu; *Gulliver* est souvent une dérision frivole ou désespérante, qui, en ravalant l'espèce humaine, ne lui laisse, pour se relever, ni la vertu ni la science. Voltaire a dit que c'était un Rabelais dégagé de fatras, un Rabelais perfectionné. Il n'y a pas dans Swift, nous le croyons, l'intarissable invention et l'éloquence de Rabèlais. Son ouvrage, non plus, ne venait pas aussi à propos que celui de Rabelais; il n'avait pas tout ce reste oppressif du moyen-âge à diffamer par de sourdes risées; il avait affaire, tout compris, à la société la plus raisonnable du monde, à celle qui renfermait dans son sein la liberté politique, la liberté de penser, les recherches de Locke et les découvertes de Newton. Aussi le Rabelais anglais frappe-t-il souvent à faux dans ses bizarres attaques, et mérite-t-il parfois le ridicule qu'il veut jeter sur la science !

Mais quel feu, quelle vivacité, quel mélange d'imagination et de sarcasme! quelle gaieté dans la misanthropie! Retranchez l'île Volante et les habitans de Laputa; restez à Lilliput, ou bien allez chez ces honnêtes chevaux, si sobres, si modérés, si sages. Quelle amère et ingénieuse satire! Je ne crois pas non plus que la contemplation des misères humaines, que la misanthropie, que le spleen, aient jamais dicté de pages plus éloquentes que l'histoire de cette misérable race d'immortels, les *Snulbrug*. En traçant ce tableau mélancolique, l'ame de Swift avait-elle une seconde vue, un frisson avant-coureur de la défaillance où il tomba bientôt lui-

même? Ce hardi moqueur languit les dernières années de sa vie comme un véritable *Snulbrug*, abruti sous les maux du corps, et mourut imbécile. Mais n'anticipons pas sur ce triste avenir, et voyons encore Swift dans l'éclat de son génie, appelé à Londres par Bolingbroke, qui espérait l'associer à sa polémique, et par Pope, qui veut lui lire ses vers.

Swift jouit quelque temps de cette réunion et de la célébrité nouvelle que lui donnaient, à Londres, son *Gulliver* et l'opposition qu'il avait faite en Irlande. Les trois amis se voyaient souvent. L'homme d'état mécontent reprenait ses vastes études d'histoire et de pyrrhonisme. Le poète recueillait des idées qu'il ornait d'images pour son *Essai sur l'Homme*, et le philosophe, si l'on doit donner ce nom à Swift, songeait tristement qu'il n'aurait plus de ministres à conseiller ou à défendre, et qu'il lui faudrait bientôt retourner en Irlande. Ces trois hommes, comblés des dons du génie, étaient-ils heureux? Non, sans doute; mais ils offraient une réunion de talens bien rare dans l'histoire des lettres, et devant laquelle on aime à s'arrêter. Rien n'égalait l'abondance de vues, la chaleur soudaine, la parole heureuse de Bolingbroke; mais cette éloquence qui eût dominé le parlement, il l'exhalait en thèses métaphysiques dans les petites allées du jardin de Twickenham. Swift repartit pour aller assister aux derniers momens de cette Stella dont il avait été si tendrement aimé. Bolingbroke publia des lettres politiques, et appuya de ses écrits l'opposition que l'éloquent Pulteney dirigeait, dans la chambre des communes, contre l'heureux Walpole. Pope, aussi mécontent des critiques et des libraires que Bolingbroke l'était des ministres, se mit à composer sa *Dunciade*.

Autour de ces hommes illustres se réunissaient d'autres noms moins célèbres dans les lettres : Gay, poète correct et pur, auteur de fables assez froides, et d'un célèbre opéra, *le Mendiant*, applaudi pour la hardiesse démocratique plus que pour la poésie; Arbuthnot, critique plein de goût; Congreve, devenu oisif, depuis qu'il était riche; Thompson, arrivé d'Écosse, pauvre et sans appui, avec le plus beau chant du poème des *Saisons*; Young, faisant des tragédies médiocres et de pompeuses dédicaces, sans soupçonner encore la profondeur de tristesse et de poésie que l'âge et le malheur devaient révéler en lui.

Ce fut vers ce temps, et dans ce monde, que Voltaire, fuyant la Bastille et la France, arrive à Londres, au mois d'août 1726.

Accueilli par les amis de Bolingbroke, il se retira d'abord à Wandsworth, à deux lieues de Londres, dans la maison d'un riche négociant, M. Falkener, à qui dans la suite il dédia *Zaïre*. Ce fut là qu'il vécut deux années, dans l'étude des lettres anglaises et le commerce des hommes les plus célèbres du temps. Malheureusement il y eut alors lacune dans cette correspondance infatigable, le plus curieux et le plus piquant de ses ouvrages. On ne peut assez regretter que, pendant ce long séjour, il ait à peine écrit trois ou quatre fois à ses amis de France. Que de choses il leur eût dites qui ne sont pas même dans ses *Lettres philosophiques* sur les Anglais, et qu'il faut chercher, jusqu'à la fin de sa vie, dans les réminiscences quelquefois un peu effacées qui remplissent ses derniers écrits! car ce voyage, ce noviciat anglais a puissamment agi sur tout Voltaire. Son imagination en resta colorée d'une teinte plus libre et plus vive, et sa raison en devint plus hardie. Les études qu'il fit alors se retrouvent partout dans l'histoire de son génie. S'il en rapporta d'abord des formes de tragédie et de poésie morale, bien des années après, il y puisait la maligne philosophie de ses contes, et l'érudition de ses pamphlets sceptiques.

Aujourd'hui, tout lettré français qui passerait deux années en Angleterre, la visiterait en tous sens, s'arrêterait près des lacs et sur les monts d'Écosse, et ferait une description complète du pays, sous tous les rapports pittoresques et politiques, commerciaux et littéraires. Voltaire ne paraît guère avoir bougé de la fumée de Londres, et de sa banlieue : il n'y a trace dans ses souvenirs des beaux sites d'Angleterre et d'Écosse. Quant à la constitution politique du pays, il n'en rendit qu'un compte fort sommaire, pour s'en moquer, autant que pour la louer. Que fit-il donc à Londres pendant deux ans? que rapporta-t-il avec lui? Ce qui fut son caractère, son privilége, ce qui manquait à l'Europe du continent, la liberté de penser, loin de cette fausseté convenue que le préjugé, l'habitude, l'étiquette de cour, l'esprit de corps, maintenaient en France. C'est par là que l'Angleterre le frappa dans ses théâtres, ses livres, ses sermons, ses journaux; c'est par là que cet esprit élégant se complut à la foule d'originaux dont

l'Angleterre abondait à ses yeux, et qui choquaient d'abord son goût délicat et moqueur.

Le mouvement, la vie d'une société libre, voilà ce qu'il avait entrevu dans l'activité d'Amsterdam, et ce qu'il retrouvait avec délices sous une forme plus brillante, dans le luxe et la richesse de Londres. Il n'y vit pas la cour, cependant. Bolingbroke, son ami, était, nous l'avons dit, le chef d'une opposition à demi *jacobite*, à demi républicaine, qui luttait contre l'ascendant habile et corrupteur de Walpole. Voltaire sortit peu de ce cercle, dont il aimait les hardis entretiens, sans partager ses passions. Il vit Congreve, et s'indigna de le trouver plus gentilhomme que poète, et plus flatté de ses emplois publics que de ses anciens succès au théâtre. Il rechercha Pope, et surtout étudia ses écrits.

Vers ce temps, comme Pope revenait un soir de la ferme de Bolingbroke, dans le carrosse de son noble ami, les chevaux, en passant sur un pont demi-rompu, le versèrent dans la Tamise. Le poète faillit se noyer; mais, grace à sa petitesse, on le tira de la voiture à travers la glace brisée d'une des portières. Il fut ramené chez lui l'épaule démise et la main blessée par les éclats du verre. Voltaire s'empressa de lui écrire avec une affectueuse inquiétude. Les deux poètes se virent; mais la gravité caustique et prude du poète anglais goûta peu la fougue brillante et la gaieté de Voltaire. Un jour, à table chez Pope, Voltaire ayant plaisanté sur le catholicisme, Pope, qui versifiait les idées de Bolingbroke, sans être incrédule comme lui, se leva d'impatience, et sortit avec humeur. Le bruit se répandit que ce jeune Arouet, qui parlait si étourdiment et si haut, avait quelque mission secrète du ministère de France, et qu'il fallait s'en défier. Il n'en était rien. Le cardinal de Fleury ne l'eût pas choisi pour agent; et Voltaire, qui aimait fort les affaires d'état, n'eut jamais de mission qu'auprès du roi de Prusse. Mais on conçoit sans peine que l'intimité de Bolingbroke, suspect par tant de rôles qu'il avait joués, et cette alternative de faveurs royales et de disgraces qu'avait éprouvée Voltaire, pouvait jeter quelque doute sur lui.

Voltaire, d'ailleurs, prêtait à ces calomnies par une certaine affectation de crédit à la cour de France. On le voit, à la même époque, offrir à Swift, qui voulait visiter Paris, une lettre de recommandation pour notre ministre des affaires étrangères, M. de Mor-

ville, personnage politique fort oublié, que Voltaire, dans cette lettre, accable de louanges, en lui adressant le malin auteur de *Gulliver*.

Retenu par Bolingbroke, Swift ne partit pas; et Voltaire, qui ne négligeait rien, lui demanda bientôt à son tour de recommander en Irlande son poème de la Ligue, qu'il réimprimait sous le titre de *Henriade*. Il lui écrivait pour cela de jolies lettres, en assez bon anglais, et lui envoyait dans la même langue son *Essai sur les guerres civiles de France*.

Je n'ai pas vu, lui disait-il dans une de ces lettres, M. Pope cet hiver; mais j'ai vu le 3e volume des Mélanges, et plus je lis vos ouvrages, plus je suis honteux des miens.

Je ne sais si *la Henriade* eut de nombreux souscripteurs en Irlande; mais parmi la haute société de Londres, cette publication fut très favorisée, et Voltaire, qui, avec son goût habituel d'entreprises financières, venait d'aventurer beaucoup d'argent sur la mer du Sud, se vit dédommagé par sa *spéculation épique*.

Ce qui valait mieux pour le poète, c'était l'inspiration qu'il recevait de l'Angleterre. Avec l'esprit de liberté, il voyait partout à Londres le sentiment de la dignité des sciences, et le respect des lumières. Il faut en convenir, les minces faveurs que le talent et la gloire pouvaient obtenir en France, une invitation à Fontainebleau, une pension sur la cassette, une place à l'Académie, tout cela devait paraître peu de chose à Voltaire, en comparaison des récens souvenirs du ministère d'Addison, de la diplomatie de Prior, et de l'influence de Swift.

Pendant son voyage même, Voltaire avait pu voir un autre exemple des grands honneurs que l'Angleterre réservait au génie. Newton mourut le 20 mars 1727. Après que son corps eut été exposé aux flambeaux sur un lit de parade, comme le corps d'un souverain, on le porta dans la sépulture royale de Westminster, suivi d'un immense cortége où marchaient les plus grands seigneurs de l'Angleterre, le chancelier, les ministres, et qu'entourait le respect public. Voltaire, qui dès-lors étudiait les grandes découvertes de Newton, en même temps que le théâtre anglais, fut sans doute frappé de ce glorieux spectacle, et de cette apothéose décernée au génie par la raison d'un peuple éclairé. On ne peut douter même qu'il n'ait gardé souvenir des beaux vers que fit alors le poète

Thompson, pour honorer la mémoire de Newton; on y trouve la première pensée, et, pour ainsi dire, l'accent de la belle épître à madame du Chatelet; et on conçoit sans peine que, tout ému de ces funérailles de Newton, il ait jeté dans sa *Henriade* la magnifique explication du système du monde.

Vous voyez ce qu'apprenait Voltaire à l'école de l'imagination et de la philosophie anglaise. Londres était pour lui une Athènes un peu sérieuse, où il puisait la force et l'étendue des connaissances plutôt que le goût et la grace; mais quel trésor d'idées et d'images s'ouvrait devant lui! quel nouvel élan pour cet esprit si libre! Il n'est presque aucun écrit de Voltaire, où l'on ne trouve la marque de ces trois années de séjour à Londres. Nulle part sa vie ne fut plus laborieuse, plus affranchie du monde, plus occupée de réflexions et d'études : « Je mène la vie d'un Rose-Croix, écrivait-il, toujours ambulant, toujours caché. » Son *grand œuvre*, c'était de former, d'exercer ce génie si varié, érudit, léger, historique, sceptique, dramatique, fait pour amuser et dominer l'Europe. Pas un moment perdu; il refaisait *la Henriade*, tout en lisant Newton; d'un entretien métaphysique de Bolingbroke, d'une lecture de Pope ou de Swift, il allait aux pièces de Shakspeare méditer ce pathétique terrible, qu'il appelait *barbare*, et dont il reporta l'émotion dans son élégant théâtre. Il étudiait, dans Milton et Butler, le sublime et le burlesque anglais, et méditait l'esprit encyclopédique dans Bacon. Il s'inquiétait peu du parlement, alors fermé au public; mais parfois, quittant sa solitude de Wandsworth, il se glissait dans quelqu'une des réunions de sectaires, communes à Londres, et dont l'enthousiasme un peu bizarre amusait son incrédulité.

Au milieu de cette vie de poète et d'observateur, Voltaire entrevit avec joie l'occasion de rentrer en France. Sa moisson était faite. S'il aimait la liberté anglaise, il voulait la France pour y vivre, pour y être applaudi en dépit de la censure et de la Bastille. Un nouveau ministre, le jeune Maurepas, leva la défense qu'un caprice avait fait mettre; et Voltaire accourut à Paris avec l'édition de *la Henriade*, et vingt projets d'ouvrages, rêvant ses *Lettres philosophiques*, ses *Elémens de Newton*, *Brutus*, *Zaïre*, la *Mort de César*, et tout le XVIIIe siècle.

VILLEMAIN.

LE VŒU DE LOUIS XIII.

MM. INGRES ET CALAMATTA.

Le Vœu de Louis XIII, lorsqu'il parut au Louvre, excita une admiration générale; chacun se plut à reconnaître la grandeur et la sévérité du style qui recommande cet ouvrage. Malheureusement le tableau de M. Ingres n'est plus aujourd'hui sous nos yeux; c'est donc un vrai service que nous rend M. Calamatta en publiant la gravure du *Vœu de Louis XIII*. Cette œuvre savante, poursuivie avec une persévérance qui devient plus rare de jour en jour, mérite d'être examinée sérieusement. Mais pour bien comprendre le mérite du graveur, c'est-à-dire de l'interprète, il faut d'abord s'appliquer à pénétrer le rôle et l'intention du maître. C'est à cette condition seulement qu'il est permis de juger la fidélité de la traduction qui nous est donnée. Or, quel est aujourd'hui, quel a été depuis vingt ans le rôle de M. Ingres? quelle a été la volonté, l'ambition permanente, l'espérance courageuse de l'artiste éminent à qui nous devons *l'Apothéose d'Homère* et *le Martyre de saint Symphorien?* que s'est-il proposé? quel devoir s'est-il prescrit? N'est-ce pas de ramener l'école française à la tradition italienne du seizième siècle? N'a-t-il pas prouvé en toute occasion qu'il se croyait envoyé pour renouer la chaîne des temps, et pour reprendre l'œuvre du génie pittoresque à la mort de Raphaël? N'est-ce pas, pour lui et pour ses disciples fidèles,

une vérité placée en dehors de toute controverse, que, depuis la mort prématurée de l'auteur des *Loges*, la peinture a toujours été dégénérant de plus en plus? Nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que tous les principes professés par M. Ingres se réduisent à deux mots : continuer Raphaël. M. Ingres, en effet, considère comme non avenues toutes les grandes écoles de Venise, de Madrid et d'Anvers, ou plutôt il les signale à ses élèves comme de véritables fléaux. Il traite le Véronèse, Murillo et Rubens, comme les amans passionnés de l'antiquité grecque traitent le moyen-âge. Toutes les transformations qui ont altéré la divine chasteté du pinceau de Raphaël ne sont, poúr M. Ingres, que des accidens désastreux. Madrid et Anvers ont continué la débauche commencée par Venise. Les récompenses et les applaudissemens prodigués à ces écoles égarées ne peuvent effacer la tache imprimée à leurs fronts. Le Véronèse, Murillo et Rubens sont marqués du sceau de l'hérésie. Le rôle pris par M. Ingres est-il le rôle le plus sage? Nous ne le pensons pas. Nous croyons sincèrement que, si Raphaël revenait parmi nous il ne recommencerait pas Raphaël. Puisqu'il est avéré que le divin auteur des *Loges* a profité des travaux exécutés par Michel-Ange dans la chapelle Sixtine; puisque, sans accepter comme vraie l'intervention de Bramante, nous sommes forcés de reconnaître un changement de style dans Raphaël à l'époque précise où le Buonarroti achevait ses fresques prométhéennes, n'est-il pas naturel, n'est-il pas logique de voir dans cette transformation volontaire le germe et le gage de toutes les tranformations que Raphaël se fût imposées, s'il eût vécu au dix-neuvième siècle au lieu de vivre au seizième? Puisqu'il a su voir dans la Sixtine un enseignement, puisqu'il n'a pas dédaigné de recevoir une leçon du seul homme qui pût lutter avec lui, puisqu'il ne s'est pas enfermé dans la gloire qu'il avait conquise comme dans un cercle sacré, ne devons-nous pas croire qu'il aurait étudié les écoles de Venise, de Madrid et d'Anvers, comme il a étudié le peintre florentin? Assurément, il n'y a rien de hasardé dans cette conclusion. Les prémisses une fois posées, et les prémisses sont fournies par l'histoire, le respect de Raphaël pour les monumens pittoresques de Venise, de Madrid et d'Anvers, se déduit avec une évidence irrésistible. Vainement objecterait-on que l'auteur de *la Transfiguration* et de *l'École d'Athènes* aurait été détourné de Murillo et de Rubens par l'amour de l'harmonie linéaire; cet argument n'a de valeur que pour ceux qui ne vont pas au fond de l'histoire. L'homme le plus richement doué, le plus persévérant, ne peut embrasser d'un regard toutes les parties de l'art qu'il a choisi. Après Orcagna, Masaccio et le Pérugin, Raphaël devait tenter, devait poursuivre l'harmonie linéaire. Après l'école romaine, Venise et Madrid devaient chercher la couleur en vue de la couleur elle-même. Maîtresse de la ligne

et de la couleur, l'école d'Anvers devait se préoccuper de la réalité vivante et charnue. Or, ce qui s'est accompli par Venise, par Madrid et par Anvers, n'eût sans doute pas été pour Raphaël un symptôme de décadence et de dépérissement. Le peintre des *Loges*, qui a su modifier sa manière d'après la Sixtine, n'aurait vu dans ces transformations que l'évolution logique de l'imagination humaine. Il est donc vrai que M. Ingres contrédit Raphaël en le continuant. Toutefois la réaction linéaire tentée par M. Ingres n'est pas sans utilité. Loin de là, elle nous semble appelée à exercer sur l'école française une influence salutaire. Cette influence se manifestera d'abord par des œuvres maniérées; les disciples iront au-delà de la parole du maître et tueront la chair pour épurer le contour. Mais après l'attiédissement de la première ferveur, après l'oubli légitime de ces œuvres sans inspiration et sans vie, il restera, pour féconder l'avenir de notre école, le respect de la ligne qui s'affaiblissait de jour en jour, et qui paraissait menacé d'une complète abolition. Pour estimer M. Ingres, pour mesurer la valeur de l'école qu'il a fondée, il est donc indispensable de tenir compte du temps où il est venu. Les études historiques de la restauration, en élargissant le cercle des spéculations littéraires, en agrandissant le champ de la poésie, ont certainement rendu au génie français un véritable service. Mais en même temps qu'elles fondaient l'impartialité, elles excitaient chez les jeunes esprits une ardeur cosmopolite. Savoir et choisir devint bientôt, pour le plus grand nombre, un symbole d'invention. David avait tenté de naturaliser la statuaire sur la toile; il avait combattu pour la forme abstraite. La génération nouvelle chercha dans le passé une école qui se pliât mieux à l'expression des scènes historiques; elle trouva sur sa route les maîtres de Venise et d'Anvers, et oublia bientôt la ligne et la forme pour la couleur égoïste. Elle ne jura plus que par le Véronèse et Titien, par Rubens et Rembrandt, et ne parut pas soupçonner que ces maîtres illustres étaient vrais avant d'être éclatans. Peu à peu l'étoffe et l'armure acquirent une telle importance, que l'homme fut à peine compté pour quelque chose. Le fer et le velours suffisaient à l'admiration de la foule, et la peinture allait tomber dans une honteuse puérilité, lorsque M. Ingres, qui depuis long-temps luttait pour la ligne, réussit à fonder sa popularité par des œuvres glorieuses. *L'Apothéose d'Homère* et *le Vœu de Louis XIII* étaient et sont demeurés des argumens victorieux. De pareils chefs-d'œuvre, enfantés par la seule puissance du dessin, devaient ramener à la sagesse les disciples du Véronèse et de Rubens, et, sans les détrôner, les faisaient mieux comprendre; car nous ne croirons jamais que le culte d'un maître soit la négation d'un autre.

Mais nulle part la réaction tentée par M. Ingres ne s'est accomplie

avec plus de grandeur et d'utilité que dans la peinture religieuse. Nulle part en effet, l'harmonie linéaire n'avait un aussi beau rôle à jouer. A Dieu ne plaise que nous contestions la valeur des compositions religieuses de Murillo; nous ne pourrons jamais oublier *la Sainte Famille*, qui suffirait seule à illustrer, dans toute l'Europe, la galerie du maréchal Soult. Nous avons toujours présente à la pensée la naïveté grave de la jeune Marie, l'ardente virginité de son visage, la santé radieuse de Jésus, la soumission triomphante de Joseph. Ce n'est pas nous qui reprocherons à Murillo l'accent andaloux de cette admirable sainte famille. Tout en reconnaissant l'origine pittoresque de Jésus et de Marie, nous ne pouvons nier la divine extase qui éclaire le visage de la mère prédestinée. S'il était donné à la beauté humaine d'annoncer la beauté céleste, assurément la madone de Murillo nous expliquerait la mère de l'Enfant-Dieu. Mais cependant il est permis sans injustice d'insister sur le caractère voluptueux de cette madone. La mère de Jésus dans cette toile de Murillo, bien que voilée d'une sainte pudeur, bien que ses regards soient tout entiers à son enfant, éveille dans l'ame du spectateur plus d'un désir tumultueux. Elle est pleine de grace et de chasteté; mais sa peau est si ardente et si colorée, le sang qui circule dans ses veines est si abondant et si rapide, ses yeux ont tant de feu, que, malgré lui, le spectateur se surprend à oublier la mère pour ne plus se rappeler que la femme. Faut-il conclure de cette impression que la madone de Murillo n'est pas complètement belle? Faut-il incriminer comme mesquine, cette figure qui n'enchatne pas l'admiration et qui ne défend pas le désir? Les principes absolus de la beauté se prononceraient pour l'affirmative. Mais il nous semble raisonnable de distinguer dans la Vierge de Murillo la beauté divine qui se compose de l'expression, de l'attitude, et la beauté humaine, la beauté voluptueuse, qui s'explique par la couleur, par le ton ardent des chairs, par l'accent andaloux des lèvres et du regard. Si cette distinction est fondée, comme nous le croyons, Murillo n'est pas demeuré au-dessous du sujet qu'il avait choisi; mais il a trouvé dans le ton du modèle qui posait devant lui, un charme qui l'a détourné de l'harmonie linéaire, et qui trouble chez le spectateur l'impression religieuse. Si l'ame, en présence de *la Sainte Famille* espagnole, ne s'élève pas sans tumulte aux régions de l'extase religieuse, ce n'est donc pas la faute du peintre, mais bien la faute du climat où il a vécu. Si la couleur eût été moins chaude, la ligne serait plus pure.

L'école flamande, qui procède directement de Venise, satisfait-elle mieux que l'école espagnole aux conditions de la peinture religieuse? L'objection soulevée par Murillo ne s'adresse-t-elle pas à Rubens avec une égale justesse? Nous nous décidons hardiment pour l'affirmative.

Malheureusement les grandes compositions religieuses de Rubens ne sont pas en France; et malgré l'énergie et la précision des gravures qui nous les ont révélées, les admirateurs de Rubens, qui ont pu contempler *la Descente de Croix* dans la cathédrale d'Anvers, auront toujours le droit de nous dire que les gravures les plus parfaites ne sont que des traductions. La galerie biographique de Marie de Médicis nous explique bien toutes les qualités générales de la peinture de Rubens, mais ne montre pas le style du maître dans les sujets bibliques. Une admirable esquisse de *Sainte Famille*, l'un des morceaux les plus précieux du cabinet de Sébastien Érard, nous met sur la voie de la solution que nous cherchons. Une *Sainte Famille*, exécutée dans les proportions de la nature par le chef de l'école flamande, et possédée aujourd'hui par M. Boursault, diamant inestimable que le Musée n'a pas osé acquérir, ne laisse aucun doute dans l'esprit de ceux qui ont pu l'étudier. Assurément cette composition est d'un style plus pur et plus élevé que les naïades et les tritons qui décorent les murs du Louvre. Ceux qui ne connaissent de Rubens que ses œuvres historiques sont loin de le connaître tout entier, et ne peuvent soupçonner la majesté dont il a su empreindre *la Sainte Famille* dont nous parlons. Mais pourtant nous serions injuste, nous protesterions contre l'évidence, si nous refusions d'avouer que, dans ce morceau même, il est facile de retrouver la réalité charnue qui distingue toutes les œuvres du maître. Cette réalité, quoique moins énergique dans *la Sainte Famille*, est cependant assez prononcée pour entamer le caractère idéal du sujet. La vierge et l'enfant sont d'une beauté admirable; mais la beauté de ces deux figures touche de trop près à la terre pour ravir l'ame aux régions divines. Le spectateur ne se lasse pas d'étudier les contours et les plans de Jésus et de Marie; mais son extase ne peut aller jusqu'à l'enthousiasme religieux. S'il n'a pas encore rencontré deux figures pareilles, ce bonheur ne lui semble pas impossible; car il sent que ces deux figures vivent et respirent comme les hommes qu'il a vus.

Seule dans l'histoire, l'école romaine satisfait à toutes les conditions de la peinture religieuse : elle n'a pas, et nous nous empressons de le reconnaître, la réalité flamande. Elle ne peut lutter par l'éclat de la couleur ni avec Titien ni avec Murillo; mais elle domine Venise et Madrid par l'harmonie linéaire. C'est à ce mérite qu'il faut rapporter la supériorité des compositions religieuses de l'école romaine. Pour tout homme habitué à l'étude de la nature vivante, il est clair que les madones de Raphaël ne vivent pas et ne pourraient vivre ; il est clair que ces lèvres si fines et si pures ne pourraient parler, que ces yeux si chastement voilés ne pourraient regarder; ces joues, dont les contours nous frappent d'admiration, ne sont pas échauffées par le sang de nos veines. Tout cela est

très vrai, et c'est pour cela cependant que Raphaël est le prince des artistes religieux; car si la vie est impossible aux figures qu'il a créées, ce n'est pas parce qu'il a omis étourdiment un ou plusieurs des élémens de la vie, mais bien parce qu'il a simplifié, par sa volonté toute puissante, la forme sous laquelle la vie nous apparaît. Pour soumettre à l'harmonie savante des lignes qu'il a rêvées l'ensemble du visage humain, il élimine tous les détails que la nature nous présente, dont la vie, proprement dite, ne peut se passer, mais qui, dans le sens pittoresque, ne sont pas absolument nécessaires. Il éteint la couleur qui signifie la force et la santé, il arrondit les plans musculaires qui expliquent et produisent le mouvement, il efface les plis des paupières; mais cette perpétuelle simplification des lignes de la figure humaine, loin d'accuser l'ignorance ou l'impéritie de l'artiste, signifie seulement qu'il a rêvé, qu'il réalise une forme plus pure, plus élevée que la forme humaine; il abrège parce qu'il sait, il simplifie parce qu'il généralise. Aussi toutes les madones de Raphaël parlent à l'ame, au lieu de réjouir les yeux. Il règne dans les yeux de ses vierges divines tant d'innocence et de sérénité, que la vie, en les atteignant, semblerait les profaner. Elles sont incapables de se mouvoir; mais la mobilité n'est pas nécessaire à leurs célestes rêveries. L'air qu'elles respirent n'est pas celui que nous respirons. Les paroles que leur bouche prononce ne font pas le même bruit que nos paroles. Quoiqu'elles ressemblent aux femmes de la terre, nous comprenons qu'elles ne sont pas nées parmi nous.

M. Ingres, en essayant de nous ramener à l'école romaine, s'est donc trouvé porté naturellement vers la peinture religieuse. Il s'est trompé en généralisant une vérité particulière; il a méconnu l'histoire de l'art qu'il professe en voulant imposer le style romain à tous les sujets que l'imagination humaine peut concevoir et tenter de réaliser par la couleur. Mais dans l'ordre des idées religieuses, il a dû avoir et il a eu en effet une grande supériorité sur les amans de Venise et d'Anvers. *Le Vœu de Louis XIII*, que M. Calamatta vient de graver, suffirait seul à prouver ce que nous avançons. Cette composition se divise naturellement en trois parties bien distinctes, le roi, la Vierge et les anges. Il s'agissait d'exprimer dans le visage du roi la ferveur et l'espérance; il fallait trouver pour Louis XIII suppliant une attitude qui sût concilier la majesté royale et l'humilité chrétienne. La tâche était difficile; nous croyons que M. Ingres n'est pas demeuré au-dessous de l'entreprise qu'il avait acceptée. Le manteau royal est drapé avec une simplicité abondante. L'attitude de Louis XIII exprime bien la résignation et la prière. Le sceptre et la couronne qu'il tient dans ses mains et qu'il offre à Marie, caractérisent nettement le sujet de son vœu. Ce qui semblait à craindre, ce que

M. Ingres a su éviter avec un rare bonheur, c'était l'emphase. Un artiste vulgaire, préoccupé de l'éclat du velours ou de l'achèvement puéril des broderies du manteau, du modélé systématique des plans du visage, ou de la précision patiente des mains qui offrent à Marie le sceptre et la couronne de France, n'aurait pas trouvé le mouvement que M. Ingres a donné à cette figure. Il n'était permis qu'à une intelligence profondément pénétrée de la dignité du sujet, de concilier, par une merveilleuse habileté, l'élan du chrétien et la grandeur du roi. Or, M. Ingres n'a méconnu aucune de ces deux conditions qui nous semblent impérieuses. Il n'a pas fait de Louis XIII un martyr qui monte aux cieux, mais un roi devant qui les cieux s'entr'ouvrent; il n'a pas cru que la piété du monarque l'obligeât à modérer le mouvement de la figure : il a voulu que l'attitude fût digne des lèvres qui prient, et il a donné au geste de Louis XIII une ampleur majestueuse. Nous ne croyons pas possible d'obtenir plus simplement l'effet que M. Ingres s'est proposé; le personnage est bien ce qu'il devait être : il est vrai, sans être en scène, et ce mérite est, selon nous, inappréciable.

La Vierge, qui abaisse ses regards sur le roi suppliant, est d'un grand caractère. La sévérité de sa physionomie ne contredit pas les traditions de l'école romaine. Ce serait une étrange méprise que de chercher sur le visage de cette femme divine la grace et la candeur qui rayonnent dans les vierges de Raphaël. Raphaël n'avait à exprimer que le bonheur de la maternité; M. Ingres devait peindre sur la figure de Marie l'intelligence à côté de la pureté, la force à côté de l'indulgence. La tradition romaine, comme toutes les traditions bien comprises, accepte et prescrit la modification que nous signalons. Quoique le type des madones de Raphaël soit d'une beauté admirable, ce type ne renferme pas l'élément que M. Ingres devait mettre en relief, je veux dire la force indulgente. L'artiste romain, qui a multiplié avec une fécondité si prodigieuse le visage de la Vierge divine, ne s'est jamais proposé le même but que le peintre français; il serait donc injuste, il serait déraisonnable de demander à M. Ingres pourquoi il s'est cru autorisé à changer le type de Marie. Il ne faut pas oublier que Marie, dans *le Vœu de Louis XIII*, accepte l'offrande du royaume de France, et qu'elle promet au monarque suppliant de le soutenir dans les épreuves qui lui sont réservées. La force empreinte sur le visage de la Vierge n'est pas une faute, mais une nécessité. Ne pas deviner les motifs qui ont décidé M. Ingres à modifier le type de l'école romaine, c'est ne pas comprendre le sujet traité par le peintre français. Il faut louer M. Ingres d'avoir accepté franchement toutes les difficultés de la composition qu'il avait entreprise; il faut le remercier de n'avoir pas reculé devant la violation apparente des tradi-

tions qu'il défend. Un homme qui n'eût pas pris au sérieux la mission que M. Ingres s'est donnée, aurait transporté sur une toile neuve une des madones du Vatican, et la foule n'eût pas songé à le blâmer. Cet emprunt était facile, et ne prescrivait qu'une imitation patiente. Mais une pareille servilité ne pouvait convenir au chef de la réaction romaine, et M. Ingres l'a bien compris.

Les anges qui séparent Marie de Louis XIII, participent par le style de la force empreinte sur le visage de la Vierge. Leur attitude vivement accusée, leurs membres vigoureux, s'accordent bien avec la sérénité sévère de la figure qui les domine. S'ils ne sont pas pareils aux anges des Loges, c'est que Marie elle-même a changé d'expression. Ceci est une question de bon sens.

La vierge n'offrait pas les mêmes difficultés que le roi. Mais les problèmes à résoudre, bien que différens, n'étaient pas d'une moindre importance. Si en effet l'étoffe des draperies était d'une trame uniforme, si les plans et les contours du visage éclairés plus franchement indiquaient au graveur, d'une façon plus nette, les procédés à suivre, il y avait cependant plus d'un écueil à éviter. Rien, dans la gravure de la Vierge, ne pouvait se faire à demi; la tricherie, même la plus légère, devenait une faute grave; il s'agissait de modeler, au grand jour, le visage, les mains et les draperies de cette figure, et surtout de respecter le type choisi par le peintre, de reproduire scrupuleusement la force indulgente empreinte dans les traits de la Mère divine. Cette tâche, M. Calamatta l'a dignement remplie. Dans le front, les joues et le cou de la Vierge, il a sagement évité les tailles systématiques, militairement alignées, qui abolissent les contours en imposant à toutes les parties de la forme humaine une symétrie sans valeur et sans signification. Les mains se peuvent comparer aux meilleures de l'école romaine. Quant aux yeux de la Vierge, pour les juger, pour les bien comprendre, il est nécessaire de se rappeler le sentiment que M. Ingres a voulu peindre sur le visage de la Vierge. Si l'on y cherchait la grace demi-divine, demi-maternelle que Raphaël a donnée à toutes ses madones, on serait condamné au désappointement. Mais tel n'a pas été le but de M. Ingres. Si l'on veut bien ne pas oublier la force indulgente que l'auteur s'est proposé d'exprimer, il n'y a plus rien de singulier dans les paupières de cette figure. L'ampleur des orbites et la courbe décrite par les sourcils se déduisent naturellement de l'intention même qui est exprimée dans le visage. La sérénité virginale et divine ne régnant plus sans partage sur le front de Marie, il n'y a pas lieu à s'étonner que le regard soit modifié selon la donnée choisie par le peintre. Les draperies sont d'un beau jet et traduisent bien le nu qu'elles enveloppent; les plis sont rares et divisés grandement. L'enfant

est un vrai chef-d'œuvre. La tête, le torse et les membres défient l'analyse la plus patiente, et satisferont, nous en sommes sûr, les yeux les plus exercés. Pureté, jeunesse, rien n'y manque. Chaque morceau pris en lui-même est traité avec la même perfection, et tous les morceaux pris ensemble s'accordent harmonieusement.

Nous sommes heureux de retrouver dans la gravure de M. Calamatta les qualités qui distinguent M. Ingres. La tête, les mains et les vêtemens de Louis XIII sont traités avec une simplicité pleine d'élégance; les mains surtout sont dessinées avec une précision à laquelle nous ne sommes pas habitués. L'étoffe et les ornemens du manteau se détachent hardiment sur le fond de la planche, mais ne distraient pas l'attention. La dentelle qui couronne le manteau et le satin des manches sont d'une légèreté au-dessus de tout éloge. Nous ne croyons pas que l'auteur du *Vœu de Louis XIII* ait rien à regretter dans le dessin de cette figure. Le burin a suivi le pinceau pas à pas, avec une fidélité religieuse. Dans la gravure et dans le tableau, c'est la même résignation, le même élan, la même ferveur. Il est évident pour nous, il sera évident pour tous les esprits attentifs, que M. Calamatta s'est profondément pénétré de la pensée du peintre, qu'il est monté jusqu'à la source même de cette belle composition, qu'il s'est inspiré de la croyance religieuse, sans laquelle ce tableau ne serait pas. Nous avons beau regarder pour la vingtième fois tous les détails du roi agenouillé, il nous est impossible de découvrir un seul point où le burin ait bronché. La patience et le savoir du graveur ont tenu bon jusqu'au bout; il ne s'est reposé qu'après avoir épuisé la lutte, après s'être assuré que les procédés de son art ne lui permettaient rien au-delà. Ce que nous ne saurions trop louer dans cette figure, c'est la sobriété; dans les moyens employés par M. Calamatta, il n'y a pas trace de charlatanisme. Il est vrai que la manière de M. Ingres se prêtait moins facilement que l'œuvre d'un coloriste à l'application des méthodes fondées sur la supercherie; il est vrai que l'opposition brutale du noir et du blanc, si applaudie dans la plupart des gravures contemporaines, eût contredit manifestement le style et la gamme du maître. Mais toutes ces considérations, quoique justes en elles-mêmes, eussent été méconnues par un graveur du second ordre. M. Calamatta a cherché l'effet dans la reproduction fidèle du tableau de M. Ingres, et son espérance n'a pas été déçue. Il n'a voulu que le possible, et il a réalisé tout ce qu'il voulait. Son Louis XIII est une belle et simple figure, purement dessinée, et colorée autant qu'elle doit l'être pour s'accorder avec le reste de la composition.

Les anges qui relèvent la draperie de l'autel à droite et à gauche offrent de bonnes lignes et sont modelés avec fermeté. Nous remercions M. Calamatta d'avoir traité ces deux figures avec le même soin que le roi

et la Vierge. Dans une composition bien ordonnée rien n'est à négliger; chaque partie, si elle est vraiment à sa place, concourt efficacement à l'effet général de l'œuvre; négliger une partie, la traduire avec une demi-fidélité, c'est donc nuire à l'effet général. M. Calamatta l'a bien compris, et il est évident que son zèle n'a pas fléchi. S'il a failli, ce n'est pas volontairement. L'avant-bras gauche de l'ange placé à la gauche du spectateur n'a pas une épaisseur suffisante. Il ne faut pas une grande clairvoyance pour apercevoir cette faute; mais nous sommes sûr que M. Calamatta l'a commise à son insu. Il s'est trompé sur le sens à donner aux tailles de ce morceau; et quand il s'en est aperçu, il était trop tard pour réparer son erreur. Il eût fallu effacer les tailles faites en diminuant l'épaisseur du cuivre, et cette rature eût peut-être compromis le tirage de la planche. Le reste de la figure est irréprochable. Je dois blâmer avec la même franchise l'un des deux anges qui tiennent l'écusson où est inscrit le vœu de Louis XIII, et c'est encore l'ange placé à la gauche du spectateur. Les plans de cette figure ne sont pas modelés avec la même fermeté que le reste de la gravure. Il est probable que la place de cet ange avait été réservée sur le cuivre, et que M. Calamatta n'a commencé à le graver qu'après avoir tiré déjà plusieurs épreuves d'essai. En divisant les plans de cette figure, il ne s'est pas rendu compte de la valeur qu'il devait leur donner. Il a indiqué les contours trop vaguement, et le travail une fois achevé, il n'a plus été possible de corriger les résultats obtenus. Mais il y aurait plus que de l'injustice à insister sur les deux fautes que nous venons de signaler. Les gravures les plus justement célèbres n'échapperaient pas à des remarques du même genre. Quand il s'agit de tailler le cuivre, la volonté ne s'accomplit pas aussi librement que sur la toile. Le cuivre une fois entamé garde les sillons tracés par le burin; essayer de les effacer, c'est jouer gros jeu. M. Calamatta a donc bien fait de nous livrer son œuvre telle que nous la voyons; employer son temps à se rendre littéralement irréprochable eût été de sa part une coupable pusillanimité. Il a eu raison de ne pas tenter la perfection absolue.

D'ailleurs, outre la pureté du dessin, une qualité non moins précieuse recommande encore la gravure du *Vœu de Louis XIII*, je veux parler de l'harmonie. C'est à l'harmonie qu'il faut rapporter la meilleure partie de l'effet produit par cette composition. La précision des contours, si complète qu'elle fût, ne suffirait pas seule à nous satisfaire. Les yeux, s'ils ne rencontraient pas des valeurs de ton habilement ordonnées, ne sauraient où se reposer et s'irriteraient par la distraction. La gravure de M. Calamatta ne laisse rien à désirer de ce côté. Toutes les figures sont baignées dans une commune lumière, mais éclairées selon la place qu'elles occupent. Grace à l'harmonie des tons employés par le graveur, le re-

gard embrasse en un instant l'espace entier de la composition. L'hésitation et l'inquiétude sont impossibles. Ceci est un grand bonheur; mais il n'est donné de l'atteindre qu'à la science consommée.

L'œuvre de M. Calamatta mérite donc à plusieurs titres l'admiration et les applaudissemens de la critique. Non-seulement c'est une belle œuvre, une grande composition bien comprise et bien rendue, pure, harmonieuse; mais encore c'est l'accomplissement d'une volonté persévérante. Il n'a pas fallu moins de sept années pour mener à bonne fin cette courageuse entreprise. Si nous voulons que la gravure multiplie les meilleures pages des grandes écoles, et déroule à nos yeux la série des inventions enfantées par les générations qui nous ont précédés, c'est un devoir impérieux d'encourager publiquement ceux qui se dévouent, comme M. Calamatta, à traduire les maîtres. Pas un des procédés que l'industrie moderne a mis à la mode depuis quelques années ne peut lutter avec la gravure pour la reproduction des œuvres savantes. Sans méconnaître le mérite relatif de ces procédés, il faut donc remercier les hommes qui ne reculent pas devant le sacrifice de plusieurs années, et qui ne perdent jamais de vue le but qu'ils ont choisi. De tels hommes sont rares; proposons-les pour modèles, et saluons par nos applaudissemens chacune des œuvres qu'ils achèvent. Si nous réservions nos louanges pour les œuvres improvisées, la persévérance fléchirait bientôt, et l'art livré au caprice oublierait sa mission.

GUSTAVE PLANCHE.

CONSIDÉRATIONS

HISTORIQUES

SUR LES SCIENCES

NATURELLES.

ZOOLOGIE.

Dans ce siècle où l'histoire philosophique de la littérature a été le sujet de si nombreux travaux, nous nous sommes souvent étonné de voir l'histoire philosophique des sciences naturelles rester en dehors du cercle habituel des recherches et des méditations des savans. Quelques esprits éminens de notre époque, en vue d'établir ou de réfuter par les enseignemens de l'histoire certaines doctrines scientifiques plus ou moins contestables, M. Cuvier, entre autres, dans ses célèbres leçons du Collége de France, ont abordé ce magnifique sujet d'études, mais en le considérant sous quelques points de vue seulement; et M. Ampère, qui avait conçu la pensée (1) de le traiter dans son ensemble, pour les sciences naturelles comme pour les autres branches des connaissances hu-

(1) Voyez son *Essai sur la philosophie des sciences*, tome Ier, et le travail publié sur M. Ampère par M. Sainte-Beuve et M. Littré dans cette *Revue*, no du 15 février.

maines, M. Ampère n'a pas même commencé l'exécution de cette œuvre immense, qui, si elle ne surpassait pas la puissance de pensée et le savoir encyclopédique de cet homme de génie, était du moins trop au-dessus de ses forces physiques.

Il est douteux, disons plus, il est hors de tout espoir que la conception grandiose de M. Ampère puisse être réalisée avant de longues années; mais il est possible et il importe dès aujourd'hui de préparer par des travaux partiels et de hâter le moment où ce progrès pourra être accompli. En d'autres termes, l'histoire générale des sciences, l'examen philosophique de leurs rapports de filiation et des influences mutuelles qu'elles ont exercées les unes sur les autres, la détermination du but commun vers lequel elles tendent et de la distance qui en sépare chacune d'elles, toutes ces hautes questions, et plusieurs autres qui dérivent de celles-ci, nous restent encore en grande partie inaccessibles. Mais le moment nous semble venu où les relations de chaque science en particulier avec les sciences voisines, où son origine et les phases diverses de son évolution, appréciées sous un point de vue philosophique, peuvent conduire à l'intelligence nette et précise de ses progrès passés et de son état présent, et par elle, à des enseignemens précieux, impossibles par toute autre méthode, sur ses progrès futurs et sur la direction qu'il convient de lui imprimer.

C'est avec cette pensée que nous avons présenté dans un autre travail (1) l'histoire de la tératologie, et montré comment cette science a commencé, est restée stationnaire, puis tout à coup a grandi et s'est développée selon les lois voulues par ses rapports de filiation et par ses connexions avec les autres sciences de l'organisation. C'est encore avec les mêmes idées que nous allons aborder aujourd'hui l'histoire de la zoologie, et que, sans doute, nous essaierons par la suite de retracer celle de la physiologie et des diverses branches des sciences anatomiques.

I.

Soit que nous considérions la zoologie dans sa vaste et harmonique unité, soit que nous déroulions devant nous la longue série

(1) Dans l'Introduction de notre *Histoire générale et particulière des Anomalies*, t. I.

de ses branches diverses, elle nous apparaît également comme une science immense par le nombre et la variété des êtres qui appartiennent à son domaine, immense encore par le nombre et la variété des problèmes qui sont à résoudre pour chacun d'eux. Il n'entre pas sans doute, il ne peut entrer dans nos idées de tracer ici le tableau complet des développemens et des progrès de la zoologie, et de suivre dans son cours le long enfantement de cette science; mais nous essaierons au moins d'esquisser à grands traits, dans cet article général, le tableau de la lutte victorieuse qui a déjà valu à l'homme la découverte de plusieurs des mystères de la création animale, et lui a ouvert la voie vers des conquêtes plus hardies encore et plus belles.

Cette lutte a été longue; les phases en ont été diverses. L'esprit humain, long-temps incertain sur la route qu'il devait suivre, est souvent resté stationnaire, a quelquefois été rétrograde; mais, en dépit de tous les obstacles, chaque génération de travailleurs a porté sa part de matériaux à l'édifice commun, jusqu'à ce qu'enfin, comme il l'est aujourd'hui, le plan de son ensemble fût nettement tracé, et par là le but clairement signalé aux efforts de chacun.

Au milieu de toutes les alternatives qu'a présentées la zoologie dans sa marche inégalement progressive, trois périodes principales peuvent être distinguées, trois périodes qui ont existé ou existeront aussi pour toutes les autres sciences d'observation.

Dans l'une, période d'essai et de confusion avec les autres branches des connaissances humaines, le *sage*, pour employer l'expression des anciens, le savant, selon l'expression des modernes, comprend dans ses larges, mais vagues méditations, tous les phénomènes que les mondes extérieur et intérieur offrent à ses yeux ou à sa pensée. Ardente, avide, téméraire, comparable à un enfant dont les facultés nouvelles, dont la jeune intelligence s'exercent incessamment, sans réserve et sans choix, sur tout ce qui l'entoure, la science de cette période se hâte de recueillir des faits dans toutes les directions, et d'enfanter des systèmes pour l'explication de tous les phénomènes; mais ces faits, non soumis à l'analyse, ces systèmes, œuvres brillantes, mais fragiles de l'imagination, instruisent moins l'esprit qu'ils ne lui plaisent et ne l'étonnent. La poésie

s'en inspire, mais la science, au langage sévère et précis, n'en conclut rien.

C'est l'analyse, au contraire, qui règne dans la seconde période. Le règne animal a désormais ses observateurs spéciaux; et de cette division du travail naissent immédiatement une précision, une rigueur jusqu'alors inconnues. Aussi la zoologie, jusque-là sans faits, sans principes, sans nom, s'enrichit rapidement de faits authentiquement constatés, examinés avec soin dans toutes leurs circonstances, analysés dans leurs détails, ou, pour tout dire, en un mot, de faits bien observés. Dès-lors elle prend place, elle acquiert un rang distinct et important dans le cercle des connaissances humaines. Ce n'est pas qu'elle soit encore une science constituée; mais une base solide et durable est désormais offerte aux travaux des zoologistes futurs, et la voie du progrès est largement ouverte.

Aussi, dans la troisième période, les découvertes se succèdent aussi rapidement qu'elles étaient rares d'abord; et chaque jour leur importance croît comme leur nombre. Une multitude de faits étant connus, il devient à la fois possible et nécessaire de saisir entre eux une foule de rapports inaperçus, d'en déduire des généralités, d'en rechercher les lois. Et dès qu'il devient possible de généraliser, de comprendre l'expression d'une foule de faits dans une formule générale, les barrières qui séparaient chaque ordre de faits et d'idées, tombent; et les sciences, si long-temps séparées pour l'étude des faits de détail, s'unissent pour la découverte des grandes lois de la nature. Alors apparaissent de nouveau des conceptions aussi larges, des systèmes aussi vastes que le règne animal, que la création elle-même. Comme à l'origine de la science, mais avec la raison pour guide, l'imagination peut déployer ses ailes vers les sommités les plus élevées; et la poésie, effrayée un instant par les formes sèches et le langage aride de l'analyse, retrouve de sublimes inspirations dans la contemplation des harmonies de la nature et de ses éternelles lois.

Ainsi, confusion de toutes les sciences et essais audacieux dans toutes les directions, isolement de la zoologie et analyse des faits, association de la zoologie avec les autres sciences et généralisation des faits : tels sont les caractères des trois périodes qu'a pré-

sentées le cours progressif des développemens de la zoologie, et dont il nous reste, après avoir indiqué les traits généraux, à montrer les phases principales et l'enchaînement.

II.

La Genèse, ce monument mystérieux de l'origine de notre globe et de l'origine de notre espèce, nous représente Adam, à peine sorti des mains de Dieu, et avant même la création de la femme, occupé à dénommer les *animaux de la terre* et les *oiseaux du ciel*; et les *noms qu'il leur donna, furent*, dit la Genèse, *les vrais noms*. Nous serions donc en droit de dire que le premier homme fut aussi le premier zoologiste, et que la zoologie, antérieure à toutes les autres sciences, a précédé même l'achèvement de la création de notre espèce.

Dans l'antiquité la plus reculée à laquelle puisse remonter l'histoire authentique, la zoologie nous apparaît de même, sinon distincte (elle ne pouvait l'être à une époque dont le caractère le plus essentiel est la confusion de toutes les sciences), au moins cultivée à l'égal de toutes les autres branches des connaissances humaines. Chez les Égyptiens et les autres peuples divisés en castes, l'une d'elles se trouve toujours dépositaire à la fois de toutes les sciences, de toutes les lettres, de tous les arts libéraux. Le prêtre est à la fois le seul philosophe, le seul lettré, le seul savant, et même le seul médecin. Le droit de savoir est l'une de ses prérogatives, et cette prérogative, il la conserve précieusement. Tout le trésor des connaissances humaines, il le place dans le temple, entre lui et son Dieu; il en honore, il en agrandit la religion, et n'en révèle au peuple que quelques notions, présentées sous le voile de l'allégorie et comme des mystères que l'on doit révérer sans oser les comprendre. Ce qu'était la zoologie à cette époque reculée, le nombre et l'importance des faits déjà recueillis, nul ne peut le dire avec précision : qui, même après les découvertes de ces deux illustres émules, Young et Champollion, qui oserait concevoir la pensée d'arracher aujourd'hui à la science égyptienne les voiles à travers lesquels les Égyptiens eux-mêmes ne faisaient qu'entrevoir quelques douteuses lueurs? On est donc et sans doute on sera toujours réduit à se contenter d'une ap-

proximation dont même on ne saurait mesurer l'erreur; mais cette approximation nous suffit ici pleinement. Le voisinage du désert, l'étendue de l'Égypte, et par suite la difficulté de voyager, sous un climat aussi ardent, sans l'aide d'animaux domestiques; le grand nombre de mammifères et de serpens redoutables à l'homme que nourrit l'Égypte aussi bien que toutes les autres terres africaines; la multitude des poissons alimentaires qui peuplent le Nil, et des reptiles qui vivent sur ses bords et s'avancent avec lui chaque année lors de ses inondations; toutes ces conditions imposaient aux Égyptiens la nécessité, en même temps qu'elles leur donnaient de faciles moyens de recueillir une foule de faits et de notions sur les animaux. Le savoir zoologique des Égyptiens est en effet mis hors de doute par les témoignages de l'histoire sur la religion égyptienne dont chaque mystère était l'expression allégorique de l'un des grands phénomènes naturels; par les peintures des monumens sur lesquels une multitude d'animaux sont représentés, et presque toujours avec une entente surprenante de leurs habitudes; par les momies, les statuettes d'animaux, et d'autres documens de diverses sortes qui ont été recueillis dans les monumens et les catacombes; enfin par les récits d'Hérodote, dont le magnifique ouvrage est une histoire scientifique, religieuse et morale en même temps que politique. Les détails qu'Hérodote nous a transmis sur l'organisation de plusieurs animaux de l'Égypte, les récits si fidèlement naïfs qu'ils nous a faits de leurs mœurs, ne sont sans doute qu'un pâle reflet du savoir des Égyptiens: et cependant, tels qu'ils sont, ils eussent suffi pour faire vivre à jamais le nom d'Hérodote, alors même que le père de l'histoire eût perdu, par la destruction du reste de son admirable livre, tous ses titres à une autre et plus brillante immortalité.

III.

La Grèce n'a pas plus échappé que l'Égypte à cette loi de l'esprit humain, qui le condamne à s'essayer à la fois, à l'origine de ses études, dans toutes les branches des connaissances, et, par suite, à s'arrêter, dès les premiers pas, dans chacune d'elles. Un philosophe grec, comme un prêtre égyptien, cultivait, non la philosophie telle que nous l'entendons aujourd'hui, mais toutes les

sciences alors indistinctes. Thalès, le premier des sages de la Grèce, était physicien, astronome, géomètre et moraliste; Anaxagoras, naturaliste, géologue, anatomiste et physicien; Démocrite, anatomiste, médecin, naturaliste, géomètre et moraliste; Pythagore, Zénon d'Elée et plusieurs autres n'avaient pas une instruction moins étendue, moins variée : mais ni eux, ni leurs contemporains, ne paraissent avoir fait faire à l'histoire naturelle aucun pas important, et la Grèce antique serait restée presque étrangère aux progrès de cette science, si elle n'avait à s'honorer d'avoir donné naissance à Théophraste et à Aristote.

Théophraste, contemporain et ami d'Aristote, élève avec lui de Platon, et digne de l'amitié d'un tel condisciple et d'un tel maître, a cultivé à la fois, comme presque tous les philosophes grecs qui l'ont précédé ou suivi, toutes les branches des connaissances humaines. On sait qu'il avait étudié d'une manière approfondie les trois règnes de la nature, et exposé leur histoire complète dans plusieurs traités spéciaux; mais son livre sur les animaux n'est pas venu jusqu'à nous, et quelques fragmens, retrouvés en divers lieux, ne suffisent pas à nous en donner une idée exacte. C'est une perte que nous devons déplorer vivement : les œuvres botaniques de Théophraste attestent en lui un talent remarquable d'observation et d'analyse (qualité éminemment rare chez les Grecs), en même temps que cette hauteur de vues qui forme un des brillans caractères de leur esprit. Disons aussi qu'une autre cause encore a diminué, auprès de la postérité, l'illustration à laquelle Théophraste avait droit : cette gloire a disparu dans celle d'Aristote. Si Aristote n'eût existé en même temps que lui, la postérité eût admiré à quelle hauteur Théophraste avait porté l'histoire naturelle : en présence d'Aristote, elle a surtout remarqué combien Aristote a su l'élever plus haut encore.

Le génie d'Aristote est, dans l'histoire de l'esprit humain, un de ces phénomènes exceptionnels dignes de toute notre admiration, et, plus encore peut-être, de tout notre étonnement. Plusieurs des grandes figures de l'antiquité brillent d'un éclat plus grand peut-être; mais aucune ne nous apparaît entourée d'une gloire plus diverse et plus surprenante pour quiconque veut s'en rendre compte psychologiquement. Aristote, le prince des naturalistes de l'antiquité, et qui serait aussi, si Platon n'eût existé,

le prince de ses philosophes ; Aristote se serait immortalisé par ses seuls travaux sur la poétique, sur la rhétorique, sur la politique, sur la physique et l'astronomie, mais surtout sur l'anatomie. Ainsi ce grand homme offre bien, par l'universalité de ses connaissances, le caractère commun de tous les esprits éminens de son siècle et des siècles précédens : mais, chez lui, l'universalité n'exclut pas la profondeur. Si, lors de l'invasion des barbares, dans ce grand naufrage de la civilisation antique qui a englouti tant et de si beaux monumens des temps passés, le nom et le souvenir d'Aristote eussent été effacés de la mémoire des hommes, le recueil de ses ouvrages eût été pris sans doute par la postérité pour une vaste encyclopédie, écrite en commun par l'élite des littérateurs, des philosophes et des savans de l'une des plus grandes époques de la civilisation grecque : tant on trouve partout, dans cette œuvre étonnante, de notions précises et certaines ; tant les idées y sont complètes et arrêtées ; tant l'auteur, si l'on peut s'exprimer ainsi, s'y montre partout spécial. Dans ses œuvres zoologiques en particulier, et il ne nous appartient pas de le suivre ici hors du cercle de la zoologie, non-seulement Aristote expose une multitude de faits, les uns sur les formes extérieures et l'organisation interne, les autres sur les mœurs des animaux; non-seulement ces faits sont analysés dans leurs circonstances principales, et discutés avec une sagacité et un scepticisme critique jusque-là sans exemple; mais la généralisation, ce caractère essentiel des travaux de l'époque la plus avancée de la science, vient souvent compléter l'exposition des faits. Quelquefois même elle s'élève à une telle hauteur que, dépassant la zoologie et l'anatomie comparée ordinaires, ses conséquences remontent jusqu'aux vérités abstraites de la zoologie et de l'anatomie philosophiques, jusqu'à la notion elle-même de l'unité de composition organique, cette conquête toute récente encore, inachevée même, de l'esprit humain.

Aristote est donc un de ces hommes à part qui n'ont de rang que dans l'histoire chronologique de la science, non dans son histoire philosophique. Du sein de la première période de la science à laquelle ses écrits appartiennent par leur date, Aristote s'avance au loin vers l'avenir ; et, par un privilége accordé à lui seul entre tous, vingt et un siècles et demi après sa mort, il se trouve

encore, par plusieurs de ses hautes conceptions, un auteur progressif et nouveau.

IV.

Passer d'Aristote aux auteurs qui l'ont suivi, à Pline, Oppien, Athénée, Elien, Ausone, c'est retomber de toute la hauteur qui sépare l'invention et le génie de la compilation fleurie et de la causerie spirituelle. Tous ces hommes, que la longue flatterie des modernes envers l'antiquité a décorés si souvent du titre de naturalistes illustres, ne sont, à vrai dire, que des littérateurs à propos de l'histoire naturelle.

Pline, lui-même, n'est, comme les autres, qu'un compilateur, plus élégant peut-être, plus spirituel, mais tout aussi peu scrupuleux. On peut le lire avec plus de plaisir, mais non avec plus de profit. Son but évident est d'amuser, non d'instruire. Soutenir le contraire serait même, selon nous, se rendre coupable envers lui d'une injure grave; car ce serait lui imputer d'avoir cru et rapporté sérieusement toutes ces fables absurdes, tous ces contes de bonne femme dont il a rempli tant de pages de son livre, en dépit de la raison et du soin qu'Aristote avait pris, quatre siècles auparavant, de réduire à leur juste valeur la plupart de ces inepties populaires. Que l'on cesse donc enfin, dans l'intérêt de Pline lui-même, de le qualifier de naturaliste; car la voix de la vérité devrait lui devenir sévère. Et surtout que l'on bannisse de l'histoire de la science tous ces parallèles, si chers aux rhéteurs, entre Aristote et Pline, entre Pline et Buffon; Buffon, que ses contemporains ont cru flatter et que la postérité a voulu louer en le décorant du nom de *Pline français*, qu'un seul homme a mérité peut-être, le disert, mais peu scientifique Valmont de Bomare.

V.

Ce que nous venons de dire des auteurs anciens postérieurs à Aristote, nous devons l'appliquer à plus forte raison au petit nombre d'écrivains du moyen-âge, Isidore de Séville, Albert-le-Grand, Manuel Phile, Vincent de Beauvais, et quelques autres qui ont

décrit ou indiqué un plus ou moins grand nombre d'animaux dans leurs ouvrages. Tous ces hommes, érudits plutôt que savans, sont aussi des compilateurs; et ce qu'ils ont compilé, ce sont surtout les compilations de Pline et des autres auteurs des premiers siècles de l'empire romain, les ouvrages d'Aristote n'ayant été connus pendant une partie du moyen-âge que par des extraits faits sur une traduction arabe.

Dans les siècles suivans, et jusque dans la première moitié du XVIe, les zoologistes, si tant est qu'on puisse ainsi les nommer, continuent à compiler les anciens. Étudier l'histoire naturelle, c'est à cette époque examiner et analyser, non les productions de la nature, mais les livres des naturalistes anciens; contribuer aux progrès de la science, ce n'est pas l'enrichir de notions nouvelles, mais classer dans un ordre nouveau ce qui était su déjà depuis plusieurs siècles. Tel est évidemment le seul mérite auquel aient pu prétendre Wotton, Lonicerus et leurs contemporains; auteurs dont il faut signaler toutefois les compilations comme mieux faites que les précédentes, grace à une nouvelle traduction d'Aristote, faite par un réfugié grec après la prise de Constantinople.

Conrad Gesner, de Zurich, contemporain de Wotton et de Lonicerus, est aussi un compilateur, et nul même n'a plus compilé que lui : mais Gesner, observateur instruit en même temps que commentateur érudit, n'est plus un simple compilateur; et le titre de restaurateur de l'histoire naturelle, donné dans les siècles suivans à cet homme laborieux et sagace, n'est que la juste expression des importans services rendus par lui à la science. Nous avouons n'avoir jamais eu la patience de lire dans son entier cet immense ouvrage que Gesner cependant a eu la patience bien plus grande de composer, et nous pensons bien que pas un des zoologistes modernes ne s'est engagé plus que nous dans des études évidemment impossibles à une époque où l'histoire naturelle est riche de plus de livres qu'elle ne possédait de pages au temps du naturaliste de Zurich. Mais si Gesner n'a plus de lecteurs, il est encore consulté chaque jour, il ne cessera jamais de l'être; et ceux qui le consulteront, le feront toujours avec un immense profit pour eux et une égale admiration pour lui. Sa grande *Histoire des animaux*, dont les diverses parties parurent de 1551 à 1587, n'est pas un

simple traité, mais bien plutôt une bibliothèque complète de zoologie. Tout ce qu'on savait alors sur les animaux, tout ce que l'antiquité et le moyen-âge avaient transmis aux temps modernes de notions zoologiques, tout s'y trouve fidèlement rapporté, méthodiquement classé, et de plus, augmenté d'un certain nombre de faits habilement observés par Gesner lui-même. Cette œuvre résume donc en elle tous les livres précédens avec un immense avantage, et les complète par les premiers résultats de la science moderne : c'est tout à la fois l'époque de la compilation qui se clot, et celle de l'observation qui s'ouvre; c'est le passé qui finit, et l'avenir qui commence.

Ce double caractère, qui marque en traits si évidens la transition d'une époque à une autre, nous le trouvons aussi imprimé aux ouvrages de Rondelet et Bélon. Ces deux illustres contemporains de Gesner se montrent partout, comme lui, livrés à l'étude directe de la nature, aussi bien qu'à celle des livres anciens. Ils observent l'une avec habileté, ils commentent les autres avec sagacité; par leurs efforts communs et ceux de Salviani, l'une des branches les plus importantes et les plus difficiles de la zoologie, l'histoire des poissons, se trouve même dès-lors portée très loin. Mais ce mérite, auquel tous deux ont des droits égaux, n'est pas le seul dont la postérité doive leur tenir compte. A Rondelet il appartient d'avoir, dans son ichthyologie, préparé, par de justes et ingénieux rapprochemens, d'avoir ébauché même une classification rationnelle; premier pas vers l'un des progrès les plus importans et alors les plus difficiles de la zoologie. Bélon, selon nous bien supérieur encore à Rondelet, ouvre à la science deux nouvelles voies : voyageur en Italie, en Grèce, dans l'Orient, il se montre partout observateur plein de sagacité, et ajoute à lui seul au trésor commun des connaissances plus de richesses que tous ses prédécesseurs, depuis l'antiquité, et tous ses contemporains à la fois; puis, penseur audacieux dans ses ouvrages, il ose pour la première fois, à la tête de son traité sur les oiseaux, dresser le squelette d'un oiseau en face de celui de l'homme, et désigner par des signes communs toutes les parties communes à l'un et à l'autre : pensée d'une immense portée, d'une inconcevable audace pour une époque aussi reculée, et qui assure à Bélon l'honneur du premier essai tenté pour la démonstration de l'unité de compo-

sition organique, comme à Aristote la gloire première de sa conception théorique.

VI.

La fin du XVIe siècle et le XVIIe présentent encore à nos souvenirs plusieurs noms célèbres; mais les uns, tels que ceux d'Ulysse Aldrovande et de Jonston, ne rappellent que des travaux de compilation, faits le plus souvent sans intelligence et sans idée de progrès. C'est l'ouvrage de Gesner qui sert de texte principal à Aldrovande, puis celui d'Aldrovande à Jonston; sorte de métempsycose des mêmes idées et des mêmes faits, dont le seul résultat fut d'y introduire quelques erreurs de plus.

Jean Ray, qu'il ne faut pas confondre avec un autre zoologiste du même nom, Augustin Ray; Jean Ray, dont les travaux appartiennent à la seconde moitié du XVIIe siècle, est au contraire un de ces hommes d'intelligence qui, entre ces deux voies toujours ouvertes à notre esprit vers le passé ou vers l'avenir, choisissent sans hésitation le progrès, et se portent hardiment et habilement au-devant de lui. La zoologie doit à Ray un de ces perfectionnemens capitaux qui suffiraient à caractériser une époque, l'établissement, pour plusieurs classes du règne animal, de classifications régulières et rationnelles; classifications tellement remarquables, qu'elles ont été long-temps en usage chez les Anglais, et qu'aujourd'hui même plusieurs des divisions indiquées par Ray subsistent encore dans la science. Soit par lui-même, soit par son élève et ami Willughby dont il a complété et publié les travaux, Ray a donc eu le double mérite d'enrichir la science de faits nouveaux, et, par le classement des êtres déjà connus, d'ouvrir une voie facile aux investigations des observateurs futurs. L'Angleterre peut s'honorer d'avoir en lui donné naissance au précurseur de Linnée.

Dans cette même et mémorable époque, pendant que Ray s'essaie à coordonner l'ensemble de la zoologie, d'autres progrès s'accomplissent. Claude Perrault, l'immortel auteur de la colonnade du Louvre, et Duverney, fondent, nous n'osons dire encore l'anatomie comparée, car leurs descriptions ne sont jamais comparatives, mais au moins l'anatomie zoologique; et deux Hollandais, dont les noms doivent être immortels, Leuwenhoeck et Hartsoeker,

font faire à la science un progrès dont aujourd'hui même nous n'osons mesurer toute la portée.

Jusqu'au XVIIe siècle, et même pendant une grande partie de sa durée, les zoologistes n'avaient porté leurs études que sur les grands animaux. Non-seulement on n'observait pas tous ces petits êtres dont l'immense multitude remplit les classes inférieures, mais encore il existait depuis long-temps parmi les zoologistes comme un accord tacite pour en déclarer la connaissance inutile. Et comment alors eût-on pu pénétrer dans les mystères de leur organisation? Pareillement des grandes espèces on n'étudiait que les détails principaux dans les rares occasions où l'on songeait à en faire l'anatomie. Guillaume Harvey, dont l'immortalité n'est pas moins méritée par ses beaux travaux sur la génération que par sa brillante découverte de la circulation du sang; Harvey et quelques autres médecins éminens de divers pays étaient presque les seuls qui eussent cherché dans l'analyse des organes la solution des problèmes que ne résout pas l'examen superficiel. Tous les petits animaux et tout ce qui est petit dans les grands, restait ainsi, à peu d'exceptions près, en dehors de la science, comme si la grandeur matérielle d'un objet était la juste mesure de son intérêt.

Ce fut donc toute une révolution qu'opérèrent Leuwenhoeck d'abord, puis Hartsoeker, lorsque, par l'invention ou plutôt le perfectionnement du microscope, ils appelèrent à leur suite tous les observateurs, non-seulement à l'étude des petites choses, mais même à l'exploration de ce monde invisible dont l'homme avait si long-temps ignoré jusqu'à l'existence. A l'instant même, et dès l'annonce des premiers résultats obtenus, les naturalistes, comme il arrive après toutes les grandes découvertes, se divisèrent en deux camps, les hommes du passé et ceux de l'avenir, les uns aussi empressés de nier le progrès que les autres d'y applaudir et d'y prendre part. Mais l'opposition rétrograde et envieuse dut tomber bientôt devant des faits que chacun pouvait voir, pourvu qu'il voulût les regarder; si le danger des illusions microscopiques fut dès-lors signalé et démontré, l'importance et le mérite des observations bien faites n'en ressortirent que mieux, et leur nombre n'en alla pas moins croissant chaque jour. Aussi, l'application du microscope à la zoologie datait à peine d'un petit nombre d'an-

nées, et déjà cette science devait à Leuwenhoeck, à Hartsoeker et à quelques autres, la découverte d'une multitude d'infusoires, à Malpighi un grand nombre d'observations d'un haut intérêt pour l'anatomie et la physiologie comparées, et à Swammerdam la connaissance de l'organisation et des métamorphoses des insectes, et, par elle, la première fondation de l'entomologie.

C'est à cette mémorable époque des Ray, des Leuwenhoeck, des Hartsoeker, des Swammerdam, que nous faisons commencer la seconde période de la zoologie. Tous les caractères que nous lui avons assignés sont, en effet, déjà marqués à un haut degré dans tous les travaux de Leuwenhoeck, de Hartsoeker, de Swammerdam surtout, et ils s'aperçoivent aussi, quoique moins manifestement, dans ceux de Ray. Placé intermédiairement sur les confins de deux périodes, homme de transition, si l'on peut s'exprimer ainsi, Ray offre bien encore, dans la direction de son esprit et dans le mode de son travail, plusieurs des caractères de la première période. Comme tous ses prédécesseurs, on le voit s'essayer dans presque toutes les voies ouvertes aux spéculations de l'homme. On sent qu'il se croirait un savant incomplet, s'il n'était un savant universel. Ainsi ses études n'embrassent pas seulement toutes les branches de l'histoire naturelle : la littérature, la philosophie, la théologie, les mathématiques; il étudie tout ou veut tout étudier; il fait plus, il enseigne tout. On le voit à de courts intervalles ou même concurremment, et ce n'est pas un des traits les moins caractéristiques de ce temps, professeur de mathématiques, professeur d'humanités et prédicateur. Mais en même temps, lorsqu'il revient à ses études de prédilection, à l'histoire naturelle, Ray sait étudier les détails des faits; il analyse avec soin et sagacité : témoin ses classifications, qui dénotent en lui une connaissance très précise des détails de l'organisation externe et des traits distinctifs des animaux.

VII.

Dans le XVIIIe siècle, l'analyse exacte des faits, et la division du travail, tel est le double caractère dont nous allons désormais trouver l'empreinte de plus en plus profonde dans les œuvres de tous les grands zoologistes. Les préceptes de Bacon commencent à

être compris : on ne croit plus aveuglément les anciens sur parole, car trop de fois déjà on les a surpris en flagrant délit d'erreur. De là l'analyse qui veut tout voir et vérifier par elle-même ; c'est, sous une autre forme, cette lutte, sans cesse renouvelée dans les XVIIe et XVIIIe siècles, du scepticisme philosophique contre la tradition et la foi.

En même temps, la division du travail s'opère entre les observateurs : la tendance commune des esprits vers l'analyse le veut ainsi ; et c'est ce que commande également l'accroissement numérique des espèces connues, devenu de plus en plus considérable par les pérégrinations lointaines de Bélon, de Bontius, de Marcgraaf, d'Hernandez, de Pison, et de tant d'autres voyageurs contemporains de ceux-ci ou d'une époque postérieure.

Le XVIIIe siècle, s'ouvrant sous l'influence de ces nouvelles idées, ne pouvait manquer d'être marqué pour la zoologie par d'éclatans progrès : il n'avait, on peut le dire, qu'à suivre son cours pour s'avancer de succès en succès. Les esprits les plus éminens de cette époque l'ont espéré sans doute ; mais leurs prévisions sur la grandeur future de leur siècle n'ont pu, si sagaces qu'on les suppose, s'élever jusqu'à la réalité, en approcher même. Dans tous les siècles précédens, la zoologie n'a présenté à notre admiration qu'un seul grand homme, Aristote : le XVIIIe siècle nous en présente deux, Linnée et Buffon. Qui eût osé espérer de la Providence qu'elle doterait à la fois l'humanité de deux de ces rares génies qu'elle se plaît d'ordinaire à nous montrer de loin en loin, comme ces météores éclatans qui traversent tout à coup le ciel aux acclamations des peuples, et dont le magnifique spectacle ne doit se renouveler ni pour les hommes qui l'ont une fois contemplé, ni après eux pour plusieurs générations ?

Nous n'agiterons pas ici la vaine question de la supériorité de Linnée sur Buffon, ou de Buffon sur Linnée : comment mesurer la grandeur intellectuelle de ces hommes qui nous dépassent de si haut ? Pour des génies aussi éminens, le terme de comparaison manque : à peine pouvons-nous porter un jugement sur la valeur absolue des services qu'ils ont rendus à l'esprit humain ; car nous ne voyons que le passé et le présent, et leurs idées appartiennent aussi à l'avenir.

C'est en effet, selon nous, une erreur grave de croire que, parce

que nous vivons un demi-siècle après Linnée et Buffon, nous avons laissé loin derrière nous les grands hommes, et qu'il ne nous reste plus qu'à retourner sur nos pas pour les admirer. Ce que nous avons dit plus haut d'Aristote, nous devons le dire, à plus forte raison, de Linnée et de Buffon. Tous deux sont encore aujourd'hui des hommes nouveaux et progressifs; car si les faits se sont, après eux, multipliés au centuple, il s'en faut de beaucoup que nous ayons déroulé toutes les conséquences de leurs idées, que nous ayons parcouru, jusqu'à leur terme, les voies nouvelles qu'ils ont ouvertes à leurs successeurs. Et qui s'en étonnerait? Ignore-t on encore que le plus beau privilége du génie est de deviner, sur peu d'élémens, ce que les autres déduiront plus tard péniblement? Et si tous les poètes ont donné des ailes au génie, si cette image, belle par elle-même, est aujourd'hui usée et presque triviale, n'est-ce pas à cause de la vérité trop évidente de l'idée qu'elle exprime?

C'est parce qu'il en est ainsi, c'est parce que bien des siècles sont souvent nécessaires à l'intelligence complète des œuvres d'un grand homme, que la postérité porte sur eux tant de jugemens successifs et divers. Pensera-t-on, dans quelques années, sur Linnée ce qu'on en a pensé il y a cinquante ans, ce qu'on en pense aujourd'hui? Et l'opinion que les naturalistes du commencement de notre siècle ont eue de Buffon, est-elle celle qu'acceptera la postérité? Nous ne le croyons pas; et il y a également à revenir sur ce qu'on a loué en eux, et sur ce qu'on a cru pouvoir blâmer.

Linnée et Buffon sont nés précisément dans la même année, et à quatre mois seulement de distance, l'un en mai, l'autre en septembre 1707; mais cette presque identité de dates, la puissance de leur génie, et l'importance des services qu'ils ont rendus à l'histoire naturelle, sont les seules similitudes réelles que l'on puisse signaler entre eux. Linnée naquit pauvre dans un petit village de la Suède guerrière et encore barbare de Charles XII; Buffon, au sein d'une noble et riche famille, dans cette France que le règne de Louis XIV venait de faire si grande. Linnée, contraint d'abord de se faire apprenti cordonnier, eut à soutenir une longue et pénible lutte contre l'adversité : si Buffon eut besoin d'une ferme volonté, ce fut pour résister aux séductions de cette vie molle et oisive dont sa fortune et son rang lui offraient le privilége. Tous

deux avaient reçu de la nature des tendances intellectuelles plus diverses encore peut-être que les circonstances au milieu des quelles ils durent se développer : Linnée, homme aussi patient, aussi sagace dans la recherche des faits qu'ingénieux à les coordonner; précis et rigoureux dans son exposition, et n'y recherchant d'autre élégance que celle qui résulte de la simplicité des moyens et de l'élévation des idées ; plus prudent que hardi dans ses conclusions, ne s'avançant jamais, même lorsqu'il attaque les questions les plus ardues, qu'appuyé pas à pas sur des faits positifs et des raisonnemens logiquement rigoureux ; habile à faire des hypothèses vraisemblables, mais ne les prenant jamais, par une illusion trop habituelle aux savans de nos jours, pour des vérités démontrées; appréciant, en un mot, chaque fait, chaque idée, chaque généralité à sa juste importance, et ne dédaignant pas de se tenir long-temps terre à terre, perdu en apparence au milieu d'innombrables détails, pour s'élever ensuite avec plus de sûreté vers les hautes régions de la science : Buffon, sagace, ingénieux comme Linnée, mais dans un autre ordre d'idées; négligeant de créer, de multiplier pour lui les faits d'observation, mais en saisissant toutes les conséquences, et, sur une base en apparence étroite et fragile, élevant hardiment un édifice dont lui seul et la postérité concevront le gigantesque plan; dédaignant les détails techniques, les divisions systématiques, parce qu'il sait planer au-dessus d'eux dans ses hautes conceptions, et cependant, par une heureuse contradiction, créant lui-même un jour une classification méthodique digne de servir de modèle à tous; s'égarant quelquefois dans ces espaces inconnus où il s'élance sans guide, mais de ses erreurs même sachant faire naître des vérités utiles; passionné pour tout ce qui est beau, pour tout ce qui est grand; avide de contempler la nature dans son ensemble, et appelant à son aide, pour en peindre dignement les grandes scènes, tous les trésors d'une éloquence que nulle autre n'a surpassée : Linnée, un de ces types de la perfection de l'intelligence humaine où la synthèse et l'analyse se complètent l'une l'autre, et, pour ainsi dire, se font équilibre : Buffon, un de ces hommes qui ne terminent rien, mais qui osent tout commencer ; un de ces hommes puissans par la synthèse, qui, franchissant d'un pied hardi les limites de leur époque,

marchent seuls en avant, et s'avancent vers les siècles futurs en tenant tout de leur génie comme un conquérant de son épée.

Telle est l'idée que nous nous faisons des deux grands zoologistes du XVIIIe siècle; tel est le caractère que nous avons cru trouver empreint dans leurs ouvrages. Si maintenant nous essayons de dire quels pas chacun d'eux a fait faire à la zoologie, ici encore nous aurons à protester contre ces jugemens faux ou incomplets que les naturalistes de notre époque ont hérités et acceptés de la génération à laquelle ils succèdent.

Les ouvrages de Linnée ont été vivement admirés, nous dirons même trop admirés, car l'admiration s'est quelquefois exaltée jusqu'au fanatisme exclusif et jusqu'à l'injustice envers Buffon; mais ni cette admiration, ni les critiques sévères par lesquelles plusieurs l'ont tempérée, ne se sont jamais adressées à l'œuvre tout entière accomplie par Linnée. La conception grandiose et neuve alors d'un catalogue général et méthodique de toutes les productions de la nature; son exécution si supérieure aux tentatives partielles de Ray; la création de la nomenclature binaire, admirable invention qui permet de dénommer tous les êtres des deux règnes organiques sans multiplier à l'infini le nombre des mots, qui introduit dans toutes les parties de la science un ordre uniforme, et fournit en même temps la plus heureuse et la plus simple expression des affinités naturelles les plus fondamentales; l'art, pour la première fois mis en usage, de caractériser rigoureusement, de définir les êtres, et de déterminer d'une manière fixe et exempte d'arbitraire le rang que chacun d'eux doit occuper dans la série; en un mot, des formes nouvelles, des principes nouveaux, une langue nouvelle, donnés en même temps et pour toujours à la science: telle est la révolution immédiatement accomplie par Linnée en zoologie comme aussi en botanique, et qui a fait aussitôt de tous les naturalistes du monde, Buffon et quelques autres exceptés, les admirateurs et les disciples de Linnée. Et cependant ce n'est pas encore là Linnée tout entier. Indépendamment de ses autres ouvrages, riches de tant de vues fécondes sur la zoologie générale, et sans franchir les limites de ce livre si peu volumineux et cependant si immense, le *Systema naturæ*, un autre progrès, une autre innovation capitale est encore à signaler: l'invention de la méthode

naturelle. Le système botanique de Linnée, fondé sur l'une des découvertes les plus brillantes de la physiologie végétale, excita, au moment de son apparition, un enthousiasme au milieu duquel personne n'aperçut, pas même Linnée peut-être, la diversité des principes sur lesquels reposent sa classification botanique et sa classification zoologique. La première, en effet, est un système ingénieux, quoique artificiel et insuffisant, dont le mérite éclate d'abord à tous les yeux, mais qui, par sa nature même, ne peut avoir une existence durable dans la science; la seconde, au contraire, est fondée sur l'ensemble des différences organiques des êtres, et régie évidemment, sinon par une perception nette, du moins par un sentiment profond de la subordination des caractères; c'est une œuvre dont la destinée est d'être, non pas détruite, mais bien perfectionnée par les investigations ultérieures. Aussi qu'est-il arrivé? Le XVIIIe siècle n'était pas achevé, que déjà Bernard de Jussieu avait conçu, et Laurent de Jussieu presque achevé la substitution, au système linnéen, de la méthode naturelle; tandis que tous les travaux de Cuvier et de son école ont tendu, non à renverser, mais à compléter, à rectifier et à développer la méthode zoologique de Linnée. Et s'il est besoin de citer des preuves à l'appui de cette vérité trop long-temps laissée dans l'oubli, rappelons ici que la plupart des groupes établis par Linnée subsistent encore, souvent avec les mêmes noms, dans la science actuelle; et surtout citons un exemple déjà signalé par nous dans un autre travail (1) comme digne de toute l'attention des zoologistes. On sait que la classification des mammifères, que suivent aujourd'hui presque tous les auteurs, eut pour fondateurs, en 1797, MM. Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire. Les travaux déjà nombreux à cette époque, le savoir étendu et profond des deux collaborateurs, avaient dès l'abord amené cette classification à un haut point de perfectionnement. Cependant diverses améliorations furent reconnues utiles, et la classification fut modifiée par Cuvier à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'enfin en 1818 elle fut présentée comme définitive. Or, que l'on suive Cuvier dans ces remaniemens successifs, et l'on reconnaîtra que chaque pas de Cuvier vers le progrès est un pas vers Linnée, si bien que, pour le nom-

(1) Article MAMMALOGIE du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle.*

bre des ordres et leurs caractères fondamentaux, la classification se trouve finalement replacée sur les mêmes bases où l'avait fondée le génie de ce grand homme.

Restituons donc à Linnée l'honneur d'avoir le premier inventé la méthode naturelle; reconnaissons en lui l'auteur, non-seulement des formes présentes, mais aussi du fond actuel de la classification zoologique; et que, dans l'accomplissement définitif de cette œuvre capitale, chacun reprenne enfin la part de gloire qui lui appartient.

La postérité, qui a, comme les contemporains, ses préjugés, ses prédilections et souvent même ses préventions injustes, n'a pas non plus, jusqu'à présent, rendu pleine justice à Buffon. Quelques lignes écrites par Gœthe peu d'années avant que s'éteignît cette lumière de l'Allemagne; un article, tout récemment publié par M. Geoffroy Saint-Hilaire (1), sont peut-être les seuls jugemens équitables qui aient encore été rendus sur Buffon. Le littérateur éloquent a trop long-temps éclipsé en lui le penseur profond. Dire, comme tant d'auteurs modernes, que Buffon a donné à la science la meilleure ou, pour mieux dire, la seule histoire qu'elle possède des mammifères et des oiseaux; le proclamer l'auteur fondamental pour ces deux branches importantes de la zoologie; lui attribuer le mérite d'avoir, par la richesse et la poésie de son style, répandu dans toutes les classes le goût de l'histoire naturelle, entraîné tous les esprits vers cette science, et imprimé ainsi une vive impulsion à sa marche progressive, c'est beaucoup sans doute, et ce serait assez pour la gloire immortelle d'un homme; mais la justice veut plus encore. Où se révèle toute la puissance d'invention, où se mesure la lointaine portée du regard de Buffon, c'est lorsque, sur les rares élémens qu'il voit épars autour de lui, il déduit, ou plutôt il devine les lois principales de la distribution géographique des êtres; lorsqu'il retrace les harmonies variées des êtres, et les contrastes des diverses créations locales; lorsqu'enfin il s'élève jusqu'à la conception de l'unité de plan dans le règne animal, du principe non moins fondamental de la variabilité des espèces, et de plusieurs autres de ces hautes vérités dont les unes viennent à peine d'être rendues accessibles à la démonstra-

(1) Voyez l'*Encyclopédie nouvelle* de MM. Leroux et Reynaud, à l'article BUFFON.

tion, et dont les autres, encore à demi comprises aujourd'hui, appartiennent moins au présent qu'à l'avenir de la zoologie.

VIII.

De la science telle que Linnée et Buffon l'ont faite, nous pourrions passer sans transition à la science de notre siècle; mais nous devons ici nous arrêter quelques instans, ou plutôt, au moment où nous touchons aux confins de notre époque, revenir sur nos pas pour nous rendre compte de tous les élémens qui ont concouru à l'accélération si rapide du progrès dans ces derniers temps, et aussi pour payer, non pas à tous les services rendus, les bornes de cet article sont loin de le permettre, mais à toutes les gloires, même aux moins brillantes, le tribut auquel elles ont droit.

Linnée et Buffon semblent remplir, par l'immensité de leurs travaux, le XVIIIe siècle tout entier; et cependant il est vrai de dire qu'il resterait encore un grand siècle pour la zoologie, alors même que ni Linnée ni Buffon n'eussent existé. Quels noms en effet, même après ceux de ces deux grands hommes, que ceux de Fabricius, second fondateur de l'entomologie; d'Othon Frédéric Muller, qui est presque pour les infusoires ce que Fabricius est pour les insectes; de cet observateur ingénieux, Trembley, dont les merveilleuses expériences sont connues de tout le monde; de Lyonnet, ce prodige de persévérance et d'adresse; de Peyssonnel, en partie précédé par Rumph, qui fit reconnaître enfin des animaux dans ces élégantes fleurs de la mer, les coraux et les madrépores; de Réaumur, qui a su pénétrer, à force de patience et de sagacité, les mystères les plus cachés de la vie et des mœurs des insectes; de Degeer, digne d'être cité à côté de Réaumur; de Spallanzani, expérimentateur si habile, quelquefois si audacieux; de Pierre Camper, qui a mérité d'être nommé par Cuvier un anatomiste plein de génie; de Haller, dont la grande physiologie, bien que consacrée surtout à la connaissance de l'homme, renferme tant de faits nouveaux et importans sur les animaux; de Daubenton, ce collaborateur laborieux de Buffon, qui a fait seul tous ses travaux, et sans lequel peut-être Buffon n'eût pas

été si grand; de Vicq-d'Azyr, dont les conceptions aussi belles qu'éloquemment exprimées se sont plusieurs fois élevées jusqu'à l'anatomie philosophique elle-même; enfin, et par-dessus tous, de Charles Bonnet et de Pallas : Bonnet, observateur aussi ingénieux que son compatriote Trembley et que notre Réaumur, penseur profond et audacieux presque à l'égal de Buffon lui-même; Pallas, qui a tant fait pour la science par ses voyages et plus encore peut-être par ses beaux travaux sur la classification des zoophytes et des infusoires, sur l'anatomie des vertébrés, sur la zoologie générale et sur la zoologie fossile; Pallas, dont les travaux sont si nombreux et si parfaits malgré leur nombre, que quelques zoologistes modernes ont hésité à le proclamer, en présence de Linnée et de Buffon, le premier naturaliste du XVIIIe siècle.

IX.

Ainsi, au moment où s'ouvre notre siècle, ou plutôt, où commence la révolution française, car l'école zoologique contemporaine a précédé de quelques années le XIXe siècle; à ce moment même dont on peut dater une ère nouvelle pour la zoologie, déjà il n'était aucune des branches de l'histoire des animaux qui n'eût été dans le XVIIIe siècle le sujet de quelques travaux, aucune direction dans laquelle on n'eût fait au moins quelques pas. Pour la zoologie systématique, après Linnée, Pallas, Fabricius, Muller; pour l'étude de l'organisation, après Daubenton, Vicq-d'Azyr, Camper, Lyonnet; pour l'observation des mœurs, après Bonnet, Réaumur, Buffon, Pallas; pour la zoologie générale, après Buffon, Linnée, Bonnet, Pallas, il est manifeste que les voies étaient ouvertes à l'avance au XIXe siècle par le XVIIIe. Et s'il n'en est pas de même de la zoologie fossile, de la philosophie zoologique et anatomique; si ces deux branches doivent rester la propriété presque exclusive et la gloire principale de l'époque moderne, encore est-il juste de rappeler ici, pour l'une d'elles, les recherches de Pallas sur les grands ossemens fossiles du nord de l'Europe; pour l'autre, les hautes conceptions de Buffon et les idées moins générales, mais mieux précisées de Vicq-d'Azyr.

Ainsi, dans quelque direction que ce soit, il est vrai de dire

que notre siècle a son point de départ dans les découvertes du siècle précédent. Mais combien il s'est éloigné rapidement de ce point de départ! Combien il l'a laissé loin derrière lui! On l'a dit souvent, et nous le pensons aussi : les cinquante années qui viennent de s'écouler, ont plus fait à elles seules pour la zoologie que tous les siècles qui les ont précédées. Admirable exemple de ce progrès continu qui entraîne les sciences avec une vitesse toujours croissante, comme la pierre qui tombe, s'élance de plus en plus rapide vers le point qu'elle doit atteindre.

Nous aurions aimé à continuer ici pour l'école moderne, pour cette école dont nous avons connu presque tous les chefs principaux, ce que nous venons de faire pour les zoologistes des siècles précédens ; à déterminer quelle part chacun a prise aux progrès de la science ; à juger, selon notre conscience, sa tendance intellectuelle et la portée de ses travaux. Mais comment apprécier avec justesse des hommes au milieu desquels nous avons vécu, au milieu desquels nous vivons encore? De même qu'un objet, trop rapproché de nos yeux, ne saurait être nettement perçu par eux, ne devons-nous pas craindre d'être égaré par des illusions devant des travaux dont nous avons été presque témoin, et qui ne peuvent nous apparaître, quoi que nous fassions, sous le point de vue où ils apparaîtront à la postérité? Et pour ne parler ici que des savans dont la science a déjà eu à déplorer la perte, s'il est vrai, comme on l'a dit tant de fois, que la mort d'un homme ouvre à la vérité tous ses droits sur lui, ne faut-il pas reconnaître aussi que la vérité ne peut en user aussitôt, puisque chaque contemporain, quels que puissent être son amour pour la justice et l'indépendance de son esprit, ne saurait entièrement franchir le cercle des idées, des opinions, nous dirons même des passions de son époque, et se trouve ainsi enlacé dans une multitude de liens réels et puissans, bien qu'invisibles pour lui?

Nous ne renonçons pas cependant à compléter cet article par un aperçu des progrès les plus importans que la science doit à l'école moderne; mais ici nous nous exprimerons avec plus de réserve, et si nous osons hasarder quelques jugemens, nous sommes le premier à les déclarer incomplets et en quelque sorte provisoires.

Parmi les zoologistes que la mort a récemment moissonnés, la

postérité distinguera sans doute, comme l'ont fait leurs contemporains, Lacépède, dont les ouvrages sur les cétacés, sur les reptiles et les poissons, trop loués pendant sa vie, ont été trop sévèrement jugés après sa mort; Everard Home auquel on doit un si grand nombre de recherches importantes d'anatomie comparée; Meckel, supérieur encore à Home comme zootomiste, et de plus, l'un des fondateurs de la tératologie; Rudolphi, auteur aussi de plusieurs travaux remarquables sur l'anatomie comparée, mais surtout auteur d'un ouvrage sur les entozoaires qui restera à jamais dans la science; Huber, de Genève, qui, aveugle dès son enfance, a su se conquérir une place au rang des observateurs les plus sagaces; Latreille, que la voix unanime de ses contemporains a nommé le prince des entomologistes; enfin, ces deux noms qui, bien qu'inégalement célèbres, méritent d'être associés l'un à l'autre, Lamarck et Cuvier.

La longue et honorable vie de Lamarck se divise en deux époques. Botaniste éminent dans le dernier tiers du XVIIIe siècle, Lamarck est, malgré lui, appelé, en 1793, à l'enseignement de la zoologie, jusque-là étrangère à ses travaux. Ainsi le voulait un décret de la Convention, qui changeait en même temps la destinée de M. Geoffroy Saint-Hilaire, alors minéralogiste; tant la zoologie était encore à cette époque peu cultivée en France. Lamarck obéit au décret de la Convention, ainsi qu'il convenait à un homme tel que lui. De botaniste distingué, il se créa zoologiste illustre. Il avait fait la *Flore française*, il fit le *Système des animaux sans vertèbres* et la *Philosophie zoologique;* deux ouvrages dont l'un, œuvre linnéenne, présente pour la première fois, méthodiquement classés dans leur ensemble, tous les groupes inférieurs du règne animal, et dont l'autre, livre jusque-là sans modèle, aborde et traite d'une manière scientifique la grande question de la variabilité des espèces, et plusieurs autres de ces immenses problèmes que l'on eût pu croire accessibles tout au plus aux spéculations sans base, aux rêveries de la métaphysique. La destinée de ces deux ouvrages, si différens dans leur plan, si inégaux dans leur portée, devait être et fut bien diverse. Le premier, immédiatement intelligible à tous, fut immédiatement admiré de tous. Oserons-nous dire que le second, non-seulement resta d'abord incompris et fut vivement critiqué, malheur inévitable

pour une œuvre aussi nouvelle; mais que ces esprits légers, toujours prêts à accueillir par la plaisanterie ce qui est au-dessus de leur portée, ne virent dans les magnifiques idées de Lamarck qu'une occasion de faire rire le public aux dépens de cet homme de génie? Oserons-nous dire surtout que plusieurs savans distingués firent eux-mêmes comme le public, et que quelques autres crurent être clémens en pardonnant à Lamarck sa *Philosophie zoologique* en faveur de son *Système des animaux sans vertèbres?*

Plus heureux que Lamarck, dont la vie s'est écoulée modeste et presque obscure, et qui, sur sa tombe même, n'a pas obtenu justice, Cuvier a vu pendant sa vie, et presque dès sa jeunesse, ses travaux récompensés par une admiration que lui conservera sans nul doute la postérité. C'est presque aujourd'hui un lieu commun que de louer Cuvier. Qui ne sait que son ouvrage sur l'anatomie comparée a fondé cette science, riche avant lui de faits nombreux, mais que nul, si ce n'est quelquefois Vicq-d'Azyr, n'avait encore rendue comparative? Qui ignore ce que les recherches de Cuvier ont jeté de jour sur l'organisation de ces êtres innombrables que Linnée avait confondus sous le nom de *vers*? Et surtout qui n'admire dans Cuvier le créateur de la zoologie fossile? Ainsi, par un privilége accordé à lui seul peut-être, il était donné à Cuvier d'opérer, par chacun de ses ouvrages, une révolution dans la science, et de la faire immédiatement accepter par tous!

X.

L'époque à laquelle ont paru les grands travaux de Cuvier, de Lamarck, des zoologistes que nous avons cités avant eux, et de plusieurs autres hommes éminens dont la science s'honore encore aujourd'hui; cette époque, l'une des plus mémorables dans l'histoire de la zoologie, est toute récente : un quart de siècle seulement nous en sépare; et cependant déjà, depuis elle, une ère nouvelle a commencé pour la zoologie, une autre révolution s'est opérée! Telle est, en effet, la marche constante des sciences : plus une époque est progressive, et plus courte est sa durée; car plus nombreux sont les progrès accomplis, et plus proches sont les progrès qui doivent naître de ceux-ci.

Cuvier et ses contemporains, tous imbus des mêmes idées que lui, tous travaillant, même ceux qui devaient par la suite s'en écarter le plus, dans la même direction, avaient multiplié à l'infini le nombre des faits, et complété en quelque sorte la période d'observation : il était temps que vînt celle de généralisation. De là l'école philosophique qui compte aujourd'hui dans ses rangs presque tous les zoologistes éminens de l'Europe, principalement de la France et de l'Allemagne.

Sans doute ni M. Geoffroy Saint-Hilaire en France, ni les illustres philosophes allemands, Gœthe par exemple, qui ont marché presque aussitôt que lui dans les mêmes voies, ne sont les premiers qui aient considéré la science des animaux sous un point de vue philosophique. Dès le XVIIIe siècle, Buffon, Vicq-d'Azyr et d'autres encore; dès le XVIIe, Harvey, et bien long-temps avant eux tous, Aristote, avaient émis, et nous avons eu le soin de constater plus haut ces exceptions si glorieuses pour leurs auteurs, des idées plus ou moins explicites et plus ou moins larges, soit sur la zoologie philosophique proprement dite, soit même sur la philosophie anatomique. La doctrine de l'unité de composition, en particulier, a reparu si souvent à toutes les époques de la science, qu'il est presque vrai de dire qu'elle n'a jamais cessé d'avoir des partisans. Mais la différence est grande entre tous les travaux antérieurs à 1807 et ceux dont M. Geoffroy Saint-Hilaire commença alors la longue série. Ceux-ci étaient entrepris dans le but formel et explicite de parvenir, par de longues et pénibles recherches, à une expression nouvelle des caractères généraux des êtres. Dans les travaux antérieurs au contraire, au moins en ce qui concerne la philosophie anatomique, si des rapports d'une haute portée sont quelquefois trouvés, jamais ils ne sont ni cherchés par des efforts spécialement dirigés vers leur découverte, ni, par suite, rigoureusement et scientifiquement démontrés. Le plus souvent c'est une idée grande et féconde qui surgit, à l'occasion d'un fait remarquable, dans l'esprit d'un penseur profond, et qui est saisie avec le même empressement qu'un observateur ordinaire eût mis à la repousser comme une vaine hypothèse.

Aussi quelle différence immense dans les résultats obtenus! Dans tous les siècles précédens réunis ensemble, quelques idées admirables, mais incomplètes, sans bases positives, sans preuves,

sans autres partisans que leur auteur, sans adversaires même qui les repoussent. Au contraire, la théorie de l'unité de composition organique et le principe des inégalités de développement fondés enfin sur des bases certaines; la loi du développement centripète presque aussitôt démontrée que découverte (1); ces vérités fondamentales et plusieurs autres encore, ouvrant, à peine établies dans la science, autant de voies diverses vers la découverte d'une multitude de faits nouveaux; la série des espèces animales, celle des âges et des divers états du fœtus, celle des états anomaux et même aussi des états pathologiques de l'organisation, ramenées à des lois analogues ou identiques, et par-là l'unité fondamentale de la zoologie, jusque-là simple vue théorique, élevée au rang d'une vérité positive : tel est le spectacle qu'offre à nos méditations le quart de siècle qui vient de s'écouler!

Dire maintenant la part que chacun a prise à cet immense mouvement, dire où il s'arrêtera; juger, en un mot, la nouvelle période de la science dans son court passé et dans son long avenir, c'est ce que l'on nous demandera peut-être, et cependant ce que nous ne ferons pas. De ces deux questions, l'une, purement historique, serait d'une solution facile; mais notre position particulière nous interdit de l'essayer, nous qui trouverions partout au premier plan des travaux qu'il nous appartient de vénérer et non de juger. L'autre, au contraire, serait libre pour nous comme pour tout autre, si le temps en était venu; mais comment mesurer la direction et la vitesse d'un mouvement si près encore de son origine? Lorsqu'un astre inconnu apparaît dans le ciel, le géomètre ne se hâte pas d'en calculer la course rapide à travers l'espace. Attendons comme lui, pour déterminer l'avenir lointain auquel tend la pensée humaine, qu'elle se soit avancée plus loin dans son orbite.

ISIDORE GEOFFROY SAINT-HILAIRE.

(1) Voyez l'*Anatomie comparée du cerveau*, par M. Serres, et surtout ses mémoires sur l'*Anatomie transcendante*, insérés dans les *Annales des sciences naturelles*.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mars 1837.

Même après avoir lu tous les journaux, même après avoir écouté tous les propos des salons ministériels et des couloirs de la chambre, on ne saurait croire tout ce qu'il y a de petites misères dans l'intérieur d'un cabinet. Sans doute, dans un ministère composé, comme celui-ci, d'hommes spéciaux, plus ou moins capables, très capables même, disons-le, dès qu'ils se trouvent sur leur terrain, il se rencontre des jours de hautes et graves pensées que tout le monde pourrait entendre, et qui donneraient une grande considération au conseil, si ces jours-là il était loisible d'en ouvrir les portes au public, et de faire assister la France à la discussion. Ces jours-là, quand il s'agit de théories sociales et d'enseignement, si les passions politiques ne sont pas trop près de la question, quel homme commande plus l'attention que M. Guizot? En fait de crédit et de diminution de tarifs, si les intérêts du parti ne sont pas en jeu, qui peut mieux se faire écouter que M. Duchâtel, en qui se trouvent assez bien combinées les qualités que donnent la maturité et la jeunesse? De son côté, M. Martin (du Nord) ne se présente-t-il pas au conseil avec une science consommée, tant qu'il ne s'agit ni de commerce ni de travaux publics, et quand sa capacité législative n'est pas officiellement contrainte de se porter sur des tracés de chemin de fer, qui ne lui sont pas familiers, ou sur des constructions d'aqueducs et de ponts, qui lui sont plus étrangères encore? Au contraire, M. le général Bernard, qui occupe le ministère de la guerre, ne serait-il pas le premier ministre des travaux publics de l'Europe, et la lumière ne naît-elle pas de chacune de ses paroles, quand il daigne empiéter sur les attributions de M. Martin (du Nord), en donnant quelques notions de géométrie appliquée et de génie

civil, tandis que celui-ci pourrait expliquer, à son tour, les principes de la justice militaire et l'organisation magistrale des conseils de guerre? Quant à M. le vice-amiral Rosamel, qui est, grace à Dieu, à son véritable poste, n'est-il pas une des gloires du pavillon français? sa réputation n'est-elle pas populaire sur nos flottes, établie dans toutes les mers, à ce point que, depuis vingt ans, les matelots anglais ôtent leur bonnet quand ils entendent prononcer son nom, et sa courte administration n'a-t-elle pas été l'objet des suffrages publics dans tous nos ports? Et M. le comte Molé, dont la parole est toujours d'une convenance et d'une modération si parfaites, qui sait mieux que lui les rapports des états entre eux? Quelle expérience de ministre des affaires étrangères peut être préférée à la sienne, si ce n'est celle de M. de Talleyrand, qui en a trop pour vouloir d'un ministère? Qui figure mieux à la tête de notre corps diplomatique que le premier soutien du système de non-intervention en 1830, puisque le vieux fondateur de la quadruple alliance s'est mis depuis longtemps hors des rangs? Voilà pourtant un ministère composé de capacités, d'hommes faits pour se respecter entre eux! D'où vient donc ce que nous voyons et le spectacle que nous donnent ces sagesses qui s'animent les unes contre les autres, et quelques-unes de ces gravités qui s'agitent avec tant de fougue?

On est tenté de se demander si derrière toutes ces questions de personnes ne s'élèvent pas de véritables dissentimens de principes; car le pays ne serait pas si dépourvu de sens que de s'occuper de ces débats, s'ils étaient aussi vides; et le gouvernement n'est pas si puéril que le représentent les écrivains de toutes nuances, qui prennent en pitié le régime représentatif, parce qu'il fonctionne trop lentement au gré de leurs passions, soit qu'ils aient la passion du pouvoir illimité ou celle de la désobéissance absolue. Des hommes d'une valeur si reconnue, se dit-on, des hommes qui, dans le monde, se passent avec toute sorte d'urbanité leurs mutuelles insuffisances, ne deviendraient pas tout à coup incompatibles et exigeans, de ce seul fait qu'ils se trouveraient réunis, comme ministres, dans un cabinet. On est donc porté à croire qu'il y a quelque chose d'inconnu là-dessous, et que cela n'arrive pas par des causes futiles, mais *parce que*, comme dit M. Berryer.

Assurément, deux systèmes politiques bien tranchés ne sont pas ici en présence. Ce sont deux nuances qui se combattent, deux nuances qui pouvaient faire la force du cabinet, mais qui semblent devenues aussi inconciliables que si elles étaient des opinions ennemies.

La nuance que représente M. Guizot est soutenue au ministère des finances par M. Duchâtel, et au ministère de l'intérieur par M. de Gasparin, que M. Guizot y a établi de sa main, et auprès duquel il avait placé

M. de Rémusat. M. Guizot ne partage pas absolument les doctrines politiques et la manière de voir de M. Molé, cela est évident; autrement il n'aurait pas jugé nécessaire de s'assurer, par ses amis, de deux postes aussi importans que le ministère de l'intérieur et le ministère des finances. Il ne se serait pas opposé au maintien de M. de Montalivet au ministère de l'intérieur quand il refusa de prendre ce poste lui-même au 6 septembre. M. Guizot n'est pas homme à faire des choses inutiles, et il faisait une chose très logique en s'assurant d'une notable portion d'influence pour lui et pour les siens. De quelle nature est le dissentiment politique qui a nécessité l'emploi de ces précautions? L'opinion publique peut se tromper; mais, à tort ou à raison, elle désigne M. Guizot comme le partisan le plus ardent de la politique de guerre civile, qui pouvait être bonne quand les factions étaient armées, quand il était question de dissoudre de turbulentes associations, mais qui est tout-à-fait hors de propos dans un pays tranquille, où l'on a soif de l'ordre, et où les cas de rébellion, de désobéissance et d'indiscipline ne sont plus que des cas isolés, qu'un gouvernement ferme et modéré peut réprimer sans efforts. A tort ou à raison, on suppose M. Guizot sans cesse préoccupé, avec ses amis, de la composition d'une loi nouvelle, prête à être présentée à chaque évènement nouveau, remettant ainsi en question l'organisation politique du pays, et soulevant tout l'état social par sa base, ce qui n'est pas toujours le moyen d'assurer sa solidité. A tort ou à raison, les mesures conservatrices de M. Guizot semblent âcres et violentes, plutôt faites pour propager les divisions que pour les éteindre; tandis que les procédés politiques de M. Molé, qui diffèrent peu, au fond, de ceux de M. Guizot, se présentent sous des formes plus acceptables et plus faciles. La chambre voyait donc avec complaisance, dans ces temps de détresse, mais de calme, la fougue de M. Guizot modérée par l'esprit de M. Molé; elle se plaisait à voir l'influence du président du conseil, sinon dominer, du moins se faire sentir, n'eût-elle servi qu'à arrêter cette grande consommation de lois que M. Guizot et ses amis sont toujours disposés à faire, et à empêcher que le terrain politique ne fût labouré et remué de fond en comble par ces infatigables hommes d'état. De bonne foi, qu'on nous dise ce que représenterait la présidence de M. Guizot, qui a l'avantage, après tout, de faire tolérer sa politique sous la présidence actuelle? On la regarderait comme le début d'un grand système de rigueur et d'intimidation qui serait à la veille d'éclore. A qui la faute si les discours d'un ministre semblent inquiétans, tandis que la parole d'un autre rassure? La chambre ne doit compte qu'à elle-même de ses impressions, il suffit de les constater, et elle les manifeste, ce nous semble, d'une manière assez claire.

En pareil cas, il était peut-être d'une bonne politique de ne pas méconnaître cette direction de la chambre, de se contenter de la prépondérance qu'on avait acquise par l'occupation de trois ministères dans le cabinet, et de ne pas choisir le moment actuel pour vouloir s'étendre et s'établir plus fermement. C'est cependant ce qui a été tenté, dit-on, par M. Guizot. Assurément, M. Guizot a autant que personne, plus que personne peut-être, le droit de vouloir à son tour se placer à la tête d'un cabinet, et lui imprimer une direction qui lui convienne. Son incontestable talent, la rigueur même de son caractère, ses longues et fréquentes haltes au pouvoir, lui donnent toute l'importance et la gravité qu'il faut pour justifier cette ambition; mais M. Guizot essayait seulement d'augmenter sa part dans le pouvoir sans augmenter sa part dans la responsabilité. Il fallait vouloir plus ou se contenter de moins. Demander le portefeuille de l'intérieur sans la présidence du conseil, ce n'était faire qu'un pas timide, quoique très hasardé. On étonne et on réussit souvent par un coup d'audace; mais il ne faut pas l'exécuter à demi, et si M. Guizot croyait le moment venu, il devait se frayer une plus large route. Quand on n'est gouverné que par la pensée d'appliquer des vues politiques, et non par une ambition personnelle, on a bien le droit de marcher ferme à son but.

Il est vrai de dire que tout récemment les plans de M. Guizot se sont agrandis. Il y a peu de jours, M. Guizot, voulant satisfaire les vœux de ses amis politiques, avait manifesté la volonté de quitter le ministère de l'instruction publique qu'il comptait laisser à M. de Rémusat, et de passer au ministère de l'intérieur pour y remplacer M. de Gasparin. Il fut objecté à M. Guizot que M. de Gasparin avait été appelé au ministère de l'intérieur par M. Guizot lui-même, et un refus de consentement fut opposé à ce projet par le président du conseil. On ajoute que les amis de M. Guizot répondirent à ce refus, en offrant, de leur propre mouvement sans doute, le ministère des affaires étrangères au général Sébastiani, le ministère de la guerre au maréchal Soult, et le ministère du commerce, augmenté d'un grand nombre d'attributions, à M. de Montalivet, qui, tous, ne virent rien de sérieux dans ces propositions, et refusèrent de les écouter sous cette forme. On se réduisit alors, dit-on, à inviter M. de Montalivet à entrer seul dans le ministère, en acceptant le portefeuille des travaux publics; mais on assure que l'ancien ministre de l'intérieur déclara qu'il était prêt à reprendre les fonctions qu'il avait exercées, et non pas d'autres, et exigea, en outre, que M. Guizot consentît à ne pas quitter le ministère de l'instruction publique, afin que le ministère actuel rentrât dans les conditions qui avaient été proposées lors de sa formation, quand M. Molé demandait que l'intérieur fût confié à M. de Montalivet. Les choses en restèrent là; on ne proposa plus rien ni

de part ni d'autre; le ministère, moins uni, ne se trouva pas disloqué, comme on l'a dit, et, en réalité, tout se bornait encore à une pensée restée sans exécution. Cette pensée avait été conçue par M. Guizot, qui essayait de devenir ministre de l'intérieur par égard pour ses amis, et qui consentait à rester ministre de l'instruction publique par égard pour ses collègues; mais il paraît que cette résolution pacifique de M. Guizot fut de courte durée, et les nombreuses démarches faites par ses amis devinrent bientôt l'objet de l'attention générale.

On a tant parlé de ces démarches, qu'il nous est bien permis d'en parler à notre tour; et les vœux de M. Guizot ont été exprimés si clairement par les feuilles qui lui sont dévouées, que pour les méconnaître, il faudrait volontairement se fermer les yeux.

La première démarche aurait eu lieu près du général Sébastiani, qu'on aurait mis dans la nécessité de répondre, en homme d'esprit et de caractère, par un *mille fois non!* fortement prononcé, aux instances qui lui étaient faites pour accepter la présidence du conseil et le ministère des affaires étrangères. Le maréchal Soult avait déjà refusé des propositions presque semblables, et M. de Montalivet en était aussi à son second refus. On songea alors à donner le ministère de la guerre au général Rohault de Fleury, qui s'est distingué surtout dans les troubles de Lyon, où il a acquis son grade, grade bien acquis sans nul doute, mais dont l'origine rappelle de pénibles souvenirs. M. Guizot se décidait, dans cette nouvelle combinaison, à prendre la présidence du conseil et le ministère de l'intérieur. Mais la difficulté de trouver un ministre des affaires étrangères, l'acceptation de M. de Barante étant plus que douteuse, empêcha la formation de ce cabinet, auquel eût encore manqué l'adhésion du roi, des chambres et de l'opinion, légères difficultés, d'ailleurs, qui n'arrêtent ni M. Guizot ni ses amis.

M. Guizot revint alors à M. Molé, qui n'ignorait pas sans doute toutes ces manœuvres, et insista pour que le ministère de l'intérieur lui fût livré; mais de graves raisons, puisées dans des considérations politiques que tout le monde appréciera, et dans un sentiment de dignité personnelle, décidèrent, dit-on, M. Molé à s'opposer à l'exigeance de M. Guizot. Et pour mettre M. Guizot à même d'agir en toute liberté, le président du conseil pria le roi de charger le ministre de l'instruction publique de former un ministère à sa convenance.

C'est alors qu'on lut dans quelques journaux dévoués à M. Guizot ces étranges manifestes où l'on rayait M. Molé de la liste des hommes politiques, pour n'y laisser que M. Guizot, M. Thiers et M. Odilon Barrot; M. Guizot, essentiel, indispensable, unique, dans le moment présent; M. Thiers, qu'on laissait entrevoir comme un homme possible dans l'ave-

nir, et M. Odilon Barrot, qu'on reléguait dans le lointain comme le ministre des temps fabuleux. Une fois M. Guizot et les siens seuls maîtres des affaires, on eût facilement prouvé que M. Thiers n'était pas bon à grand'chose, et que M. Odilon Barrot n'était bon à rien. Quant au programme politique lancé dans le monde de la publicité par les doctrinaires, rien n'est plus magnifique et plus beau. C'est l'*annonce* avec toute sa splendeur et avec toute sa pompe transportée dans les grandes affaires politiques. « La politique de M. Guizot, est-il dit dans un de ces programmes, aurait de plus que la politique de M. Guizot, membre d'un ministère de coalition, de la netteté, de la franchise, de la vigueur, et par conséquent une efficacité beaucoup plus grande. » En d'autres termes, M. Guizot, qui demandait, après le rejet de la loi de disjonction, la destitution de tous les députés fonctionnaires qui n'avaient pas voté cette loi, et qui voulait faire payer ainsi le résultat du scrutin secret à MM. Dupin, Legrand (de l'Oise), Vivien, Félix Réal, et à tant d'autres, ne trouverait plus M. Molé sur son chemin, qui s'opposa avec fermeté à de pareilles mesures, en déclarant qu'il se retirerait si elles étaient adoptées. M. Guizot, qui voulait déférer *le Courrier français* à la cour des pairs, une fois débarrassé de M. Molé, qui s'est opposé presque seul, mais efficacement, dans le conseil, à ce projet; M. Guizot agirait avec toute la vigueur et toute la franchise dont il est susceptible, et traduirait la presse en masse devant cette haute juridiction, qui lui en saurait beaucoup de gré sans doute.

Mais M. Guizot se réserve, selon le programme que nous citons, quelques moyens de popularité. Son premier soin serait « de pourvoir à la formation d'un grand nombre de *hautes* positions *secondaires* pour fonder un corps politique, et comme une pépinière de candidats futurs du pouvoir. » C'est-à-dire que M. Guizot s'occuperait, dès qu'il serait chef du cabinet, à fonder un séminaire politique, une école *secondaire* de la doctrine, où les élèves qui y seraient admis auraient une *haute* position, et seraient, en quelque sorte, des agrégés-ministres. Quel stimulant pour ceux qui hésiteraient encore à entrer dans les rangs des doctrinaires, où l'on apprendra désormais les affaires dans de *hautes* positions? Ceci ne ressemble-t-il pas au langage des raccoleurs qui promettaient les épaulettes de colonel à toutes les recrues dès qu'elles commenceraient à savoir l'exercice? ou, pour prendre un exemple plus digne d'être appliqué à un grave historien, ne dirait-on pas Guillaume-le-Bâtard distribuant d'avance les terres de la conquête? Il ne s'agit plus que de jeter l'ours à terre et de le dépecer! Les amis de M. Guizot nomment, dans leur langage, ce partage amiable *l'avénement des intelligences*.

Ces plans ne se bornent pas à des théories de journal, et des amis non

moins actif s'efforçaient, pendant ce temps, de former l'impossible cabinet et le ministère normal qui sera l'ancre de salut de la monarchie. Il paraît qu'on s'est arrêté, en dernier lieu, à M. de Saint-Aulaire, comme ministre des affaires étrangères, au général Sébastiani, mais au général Tiburce Sébastiani, faute de mieux, comme ministre de la guerre; M. Martin (du Nord) aurait le ministère de l'intérieur, s'il lui plaisait de l'accepter, ce dont nous doutons, et les amis connus de M. Guizot occuperaient les autres postes. Quant à M. Guizot, il prendrait la présidence et conserverait le ministère de l'instruction publique, sans doute pour fonder l'école secondaire des hautes positions.

Que pense M. Molé de ces manœuvres? nous l'ignorons.

On a dit que les propositions faites dans ce moment critique, au nom de M. Guizot, à M. de Montalivet et à tant d'autres, délivraient M. Molé des engagemens qu'il avait contractés en acceptant la présidence. En fait de loyauté, de délicatesse et de fidélité aux engagemens, il faut s'en rapporter à M. Molé, qui, en cela, sera meilleur juge de sa cause que personne; mais il paraît que M. Molé n'avait encore songé à faire usage de cette liberté que pour mettre à l'aise son collègue de l'instruction publique et lui permettre, s'il lui était possible, de fonder un autre cabinet, ou pour lui fournir les moyens de prolonger l'existence de celui-ci. Le remplacement de M. de Gasparin, demandé par M. Guizot et par M. de Gasparin lui-même, eût été alors le seul changement qui se fût opéré dans le ministère; et M. de Montalivet, invité par M. Guizot et ses amis à en faire partie, eût pris cette place vacante qu'il connaît si bien, et où il a laissé de si bons souvenirs. Mais M. Guizot repousse absolument ces transactions.

Assurément, s'il y avait deux systèmes opposés dans le cabinet, il y aurait eu de la folie à vouloir faire vivre en paix ces deux systèmes; mais il n'en est rien. M. Thiers et M. Guizot, par exemple, ne pourraient pas durer huit jours ensemble; car M. Thiers s'est placé au centre gauche, en le renforçant de toutes les idées d'ordre et de conservation qu'il a appliquées depuis six ans, ainsi que beaucoup de membres de ce côté de la chambre, qu'on affecte de traiter néanmoins d'ennemis de l'ordre public, tandis que M. Guizot s'est décidément établi au centre droit, vis-à-vis duquel M. Molé fait, en quelque sorte, l'office de *résistance*, par la fermeté avec laquelle il s'oppose à toutes les mesures violentes. M. Molé et M. Thiers se trouvent ainsi les modérateurs, l'un du centre droit, l'autre du centre gauche; sans l'un, le parti doctrinaire irait quelque jour à M. Berryer; sans l'autre, le tiers-parti irait à M. Odilon Barrot.

Or, nous le répétons, tant que M. Molé fera partie de ce ministère, le cabinet aura un élément de durée devant la chambre, et même devant

celle qui lui succéderait. On a dit que l'opposition voulait piquer l'amour-propre des ministres, jeter entre eux une jalousie de pouvoir et de talent. C'est au ministère à se défendre contre ces tentatives, qui ne seraient pas nouvelles ni neuves, on peut le dire; et il serait d'autant moins excusable d'y succomber, que jamais il n'y eut moins de sujet de rivalité entre deux hommes. Qu'ont de commun l'aménité, la science des affaires, la grande fortune et tous les avantages de M. le comte Molé, avec le talent de parole et les connaissances philosophiques de M. Guizot? En quoi l'une de ces notabilités peut-elle offusquer l'autre? et, au contraire, combien n'auraient-elles pas pu s'entr'aider par leur caractère si divers, on peut dire si opposé? Mais, pour se soutenir, il fallait s'entendre; or est-il toujours bien facile de s'entendre avec M. Guizot?

Nous avons dit que les capacités spéciales ne manquent pas dans ce ministère. M. Molé, M. Duchâtel, M. Guizot, le vice-amiral Rosamel, s'y trouvent appliqués aux objets de leurs constantes études. Le général Bernard aux travaux publics et au commerce, M. de Montalivet à l'intérieur, et le maréchal Soult à la guerre, s'il eût été possible de le satisfaire, complétaient cette réunion d'hommes spéciaux. Au milieu d'un tel ministère, M. Guizot et ses amis se seraient trouvés à l'abri des accusations qui pleuvent sur eux chaque jour; leurs idées politiques, fortifiées du talent du chef, eussent trouvé plus d'une occasion d'y prévaloir; mais elles en seraient sorties, à l'heure de l'application, heureusement modifiées par les élémens qui devaient les entourer, et dépouillées de ces formes acerbes qui leur ont nui si souvent, même dans les chambres. Une autre accusation, qui n'a pas moins nui dans la chambre au ministère, ou plutôt à une partie du ministère, serait tombée alors d'elle-même. On eût cessé de regarder comme les organes secrets du cabinet, certains orateurs et certains écrivains, lesquels ressemblent un peu au démon familier d'une vieille ballade, qu'un sorcier inexpérimenté avait évoqué pour venir laver sa maison, et qui la voyait submergée, faute de puissance pour retenir le zèle de son serviteur. Aujourd'hui, M. Guizot s'arrête à l'idée de former un ministère et d'appliquer lui-même ses idées de gouvernement, en mettant sur table tout ce qu'il a de réputation, de fortune politique et d'avenir. A la bonne heure, c'est une résolution digne de son courage; en adversaires loyaux, nous lui souhaitons qu'il l'exécute, si la chambre y consent toutefois, si elle ne craint pas que le pays, ne mettant aussi tout au jeu de son côté, la partie ne devienne trop inégale. Cependant, n'en déplaise à celui qui a dit : *Ce qu'il y a dans ce ministère, ce sont des hommes courageux et des poltrons*, n'en déplaise à M. Guizot, et il le verra plus tard sans doute, les hommes courageux ne sont pas ceux qui grossissent les partis dans leur imagination, à force d'en avoir peur, et qui

amoncèlent des murailles de lois pour se défendre contre eux, mais ceux qui, mesurant avec calme l'étendue du danger, ne se l'exagèrent pas, ne s'excitent pas sans cesse pour le conjurer, et se trouvent suffisamment armés quand il s'agit de le combattre.

THÉATRE-FRANÇAIS. — LA VIEILLESSE D'UN GRAND ROI.

La pièce représentée mardi dernier au Théâtre-Français, est absolument sans importance, et nous consentirions volontiers à n'en pas parler, si nous ne pensions qu'il est utile de signaler, dans cet ouvrage si parfaitement nul, l'imitation des procédés familiers à M. Scribe. *La Vieillesse d'un grand roi*, de MM. Lockroy et Arnould, sans être précisément construite avec la même adresse mécanique, la même habileté extérieure, que *Bertrand et Raton*, *l'Ambitieux* et *la Camaraderie*, se rapproche pourtant de l'école de politique bourgeoise fondée par le plus fécond de nos vaudevillistes. Dans le drame de MM. Lockroy et Arnould, comme dans les comédies qui ont mené M. Scribe à l'Académie, l'anecdote est constamment substituée à l'histoire. Les petits moyens, les petites scènes, les petits personnages occupent sans relâche les premiers plans. Nous serions indulgens et ferions bon marché de nos scrupules, si la pièce produisait le rire ou les larmes, si elle se distinguait par l'intérêt ou la gaieté. Malheureusement, en présence de l'ennui, nos scrupules demeurent entiers. Nous ne tenons pas à prendre parti pour le duc de Saint-Simon, à soutenir qu'il a eu raison d'attaquer le caractère de Mlle de La Chausseraie; mais ce n'est vraiment pas la peine de mettre en scène Louis XIV et Mme de Maintenon, le duc du Maine et Mme de Caylus, pour n'offrir qu'un imbroglio sans mouvement et sans nouveauté. Les mémoires les plus indolentes ont retrouvé dans Louis XIV le bonhomme Argan, à la vérité près, dans Mme de Maintenon Mme Evrard, dans l'abbé Simon Michel Perrin, dans le duc du Maine un traître de mélodrame, dans Mme de Caylus une parleuse sans esprit, qui paraît ordinairement dans l'exposition de toutes les pièces dites historiques. Il n'y a pas de raison pour que ces personnages appartiennent à l'année 1715, plutôt qu'à toute autre époque; ni les sentimens ni le langage ne rappellent le commencement du XVIIIe siècle, ni surtout la cour de Louis XIV. Le roi n'est qu'un vieillard malade et n'a rien de royal; Mme de Maintenon n'est qu'une gouvernante rusée qui veut avoir place au testament d'un célibataire imbécille. Quant à Mlle de La Chausseraie, c'est une ingénue, une rosière couronnée depuis long-temps par tous les baillis de village. Si c'est ainsi que MM. Arnould et Lockroy conçoivent l'emploi de l'histoire au théâtre, il n'est pas hors de propos de

protester contre de pareilles niaiseries. De semblables compositions conviendraient tout au plus à un pensionnat de jeunes demoiselles; mais il faut une hardiesse singulière, ou une candeur bien ignorante, pour offrir au public, sur un théâtre qui se dit littéraire, *la Vieillesse d'un grand roi*. Le premier acte est consacré tout entier au choix d'un interprète pour les langues orientales; le second, à une mascarade qui ferait honneur aux Funambules, et le troisième, à l'extorsion d'un testament. De ces trois thèmes, un seul peut-être contenait des élémens dramatiques. Il n'eût pas été sans intérêt d'assister à la lutte d'un roi usé par l'âge et le plaisir contre une femme dévote et rusée. Mais pour féconder un pareil sujet, il fallait un homme plus sérieux, plus inventif que M. Scribe ou ses élèves; car, malgré quelques paroles sonores qui de temps en temps révèlent, chez MM. Lockroy et Arnould, le souvenir et le respect de MM. Dumas et Hugo, il est avéré pour nous que *la Vieillesse d'un grand roi* appartient à l'école de M. Scribe. Le candidat proposé à Louis XIV par Mlle de La Chausseraie est un curé de village vertueux, inoffensif, dangereux sans le savoir pour le parti des princes légitimés, investi d'un emploi qu'il n'a pas demandé, et tout étonné, comme Michel Perrin, de son importance inattendue. La mascarade du second acte serait à peine digne des tréteaux du boulevart. Il est possible, et rien ne le prouve, que Louis XIV ait été joué dans une occasion pareille; mais lorsqu'il prit un rôle dans cette ridicule bouffonnerie, il était de bonne foi. Et pour croire qu'il se soit prêté de bonne grace à cette mystification, il faut ignorer profondément le sens et la valeur de la royauté dans les premières années du XVIIIe siècle. Cet ambassadeur qui parle un jargon digne du bourgeois-gentilhomme n'est pas seulement une grave inconvenance, c'est une éclatante absurdité; et le public l'a si bien compris, qu'il est demeuré froid devant cette audace inutile. Le testament et la mort de Louis XIV ne sont pas traités avec plus de bon sens que l'ambassade. Les dernières paroles de ce prince sont assez imposantes pour mériter de n'être pas travesties. Le vainqueur de la Hollande conserva jusqu'à son dernier soupir l'intelligence et la passion du rôle royal. Il trouva la force d'adresser à son héritier des conseils et des enseignemens que l'histoire a enregistrés. Nous avons peine à deviner pourquoi MM. Lockroy et Arnould ont substitué à cette réalité si belle un évanouissement qui n'amène aucune leçon. Cette pièce, malgré les emprunts nombreux dont elle se compose, ne s'est pas crue assez sûre d'elle-même pour ne pas recourir à l'apologue. Il y a dans *la Vieillesse d'un grand roi* une scène assez longue entre Louis XIV et l'abbé Simon, garnie de sentences sur le bonheur de la vie de famille, sur la nécessité de ne pas rompre les vieilles relations à l'heure de la vieillesse. J'attendais quelques vers de Philémon et Baucis

sur le néant de la grandeur et de la richesse; mais mon attente a été trompée.

Les acteurs, avec la meilleure volonté du monde, ne pouvaient métamorphoser la pièce, émouvoir en prononçant des paroles insignifiantes. Il serait plus qu'injuste de reprocher à Volnys la nullité du rôle de Louis XIV. Talma lui-même n'aurait pas triomphé de cet Argan couronné. Samson, dans l'abbé Simon, a eu des momens assez heureux. Quoique son talent manque habituellement de naturel, il a donné quelque valeur à ce personnage vulgaire. Mlle Noblet, sous les traits de Mme de Caylus, a été plus gauche, plus raide, plus guindée que jamais. Non-seulement elle néglige d'assouplir sa voix, mais encore elle s'habille mal et manque de grace. C'est quelque chose que la jeunesse; mais ce mérite, si grand qu'il soit, ne dispense pas de parler simplement, de prononcer avec netteté et de songer à plaire autrement que par des grimaces. Mlle Mars, chargée du personnage de Mlle de La Chausseraie, s'est montrée aussi parfaite que nous pouvions l'espérer. Mais dans *la Vieillesse d'un grand roi*, comme dans *Marie*, elle tenait une gageure insensée et devait perdre la partie. Paraître à son âge, en robe blanche, avec les épaules découvertes, et vouloir dérober au public les deux tiers de ses années, c'est un entêtement inconcevable, une folie positive. Je reconnais que Mlle Mars a dit avec une adresse merveilleuse les mots, bien peu nombreux, qui avaient l'air d'être pathétiques ou spirituels en passant par sa bouche. Je reconnais même qu'elle n'a pas chanté, et qu'elle est toujours demeurée dans le ton de la conversation; mais ce perpétuel prodige ne la justifie pas. Une représentation n'est pas une lecture; bien dire n'est pas jouer. Le rôle de Mlle de La Chausseraie n'exigeait pas un talent consommé, et la jeunesse qui ne suffit pas à Mlle Noblet, qui ne suffit à personne, eût été de bon goût et de bon effet dans ce personnage.

On avait beaucoup parlé du costume de Volnys; le chiffre des frais avait même été publié. C'est une maladresse que nous devons oublier. Le costume de Volnys, sans être d'une grande richesse, est bien dessiné et n'a rien de mesquin. Soyons raisonnables, et n'exigeons pas d'un premier sujet qu'il s'habille comme Louis XIV, pour la modique somme de 1500 francs. Que les banquiers de la chaussée d'Antin s'amusent à singer Chambord et Versailles, Anet et Fontainebleau, avec du bois et du papier mâché, à la bonne heure! c'est une entreprise que Turcaret n'eût pas désavouée. Mais Volnys a fait preuve de bon sens en n'essayant pas de nous éblouir. Mlle Mars, selon son habitude, s'est affranchie de la fidélité du costume; quels que soient le lieu et la date de la pièce qu'elle représente, elle conserve toujours la même coupe de robe; ses toilettes s'appliquent obstinément à tous les siècles de l'histoire; je suis sûr que pour

jouer la reine Clotilde, elle ne changerait ni le corsage, ni la jupe qui lui ont servi pour Mlle de La Chausseraie. Est-ce que l'auteur d'une pièce n'a pas le droit d'exiger que ses personnages soient vêtus d'après les données de l'histoire ?

Le choix des décorations mérite d'être signalé. Celle du premier acte n'était pas précisément dans le style de Louis XIV; mais comme elle rappelait la première moitié du XVIIIe siècle, à la rigueur elle était acceptable. Celle du second acte était moitié Louis XVI, moitié consulat; l'alliance est heureuse. Enfin celle du troisième acte était pure renaissance. Comment expliquer cette étonnante variété? Est-ce ignorance, caprice, ou économie? L'ignorance n'est pas permise aux hommes chargés de savoir quelque chose; le caprice n'est pas une méthode d'administration; quant à l'économie, nous ne croyons pas qu'elle autorise un théâtre qui reçoit 200,000 francs de subvention à lésiner sur les décorations d'une pièce nouvelle. On nous assure que M. Vedel veut justifier la confiance de MM. les comédiens ordinaires du roi par une activité sans exemple, et qu'il se propose de régénérer ou plutôt de ressusciter la tragédie; c'est une louable intention. Mais le nouveau directeur fût-il capable de nous rendre *Cinna* et *Britannicus*, *le Cid* et *Andromaque*, il serait encore de son devoir de connaître la date d'un plafond. G. P.

— Les *Lettres sur l'Islande*, que la *Revue des Deux Mondes* a publiées successivement, viennent de paraître en volume, recueillies et augmentées. Quoique nous n'ayons point ici à faire l'éloge d'un collaborateur et d'un ami, qu'il nous soit permis de rappeler aux lecteurs l'importance de cette littérature qui se rattache à l'Islande, et aussi de remarquer la façon intéressante et modeste dont M. Marmier a abordé ce savant sujet. La littérature qui s'est conservée en Islande et que nous représentent les deux Eddas, a été celle du nord même de l'Europe, qu'elle se partageait avec la vieille littérature germanique. Cette littérature scandinave, de plus en plus refoulée par le christianisme, n'a trouvé de dernier refuge qu'aux confins du monde habitable, et elle s'y est gardée au sein des glaces sans dépérir ni se corrompre, à peu près comme on retrouve des corps de grands éléphans en Sibérie. Le sujet est donc d'un intérêt bien autrement général que le nom d'Islande ne semble l'indiquer. Cette littérature, objet, dans le Nord, de si savans travaux, n'était encore connue chez nous que par les excellentes, mais brèves analyses de M. Ampère et par quelques articles de M. d'Ekstein. M. Marmier contribue aujourd'hui, pour sa part, à étendre cette connaissance, et il la fait vivre, il la fait aimer. Il n'a voulu rien découvrir, rien annoncer d'inconnu avant lui; il a voulu se mettre sérieusement au fait des travaux des érudits du Nord, et s'inspirer de cette poésie elle-même dans la terre sauvage des poètes. Il a su raconter, animer tout cela, dans des analyses et des récits à la fois fidèles et pleins d'une émotion où éclate le vrai sentiment de son sujet et tant d'autres sentimens d'un cœur aimable et honnête. Ces let-

tres, lues de suite et dans leur enchaînement naturel, gagneront encore, et on y apprendra beaucoup avec aisance et charme. Ce qui est du pays même et de la nature d'Islande, a du mouvement naïf et de la vie; nombre de passages peuvent se comparer à des *gouaches* franches et bien venues. Nous recommandons les pages qui commencent le chapitre des deux Eddas : la manière de M. Marmier, et cette sensibilité qu'il mêle à ses analyses, s'y montrent heureusement. M. Marmier, au reste, n'est sorti de sa première tâche que pour la reprendre de plus haut et la pousser plus loin; il part en ce moment pour aller en Danemarck et en Suède approfondir, auprès des maîtres, une étude vers laquelle il se sent de plus en plus attiré, et dont il veut nous rendre faciles les fruits. Il emporte avec lui tous les vœux de ceux qui ont suivi jusqu'ici les efforts et les progrès d'un talent consciencieux, ingénieux et sensible.

— *L'Ame exilée*, tel est le titre d'une légende qui vient de paraître chez Delloye, sous un pseudonyme qu'une partie de la société de Paris a déjà pénétré. Il ne faut pas demander à ces quelques pages encadrées entre d'élégantes arabesques et des épigraphes bibliques, ce dramatique intérêt par lequel une nouvelle obtient un succès de larmes dans les cabinets de lecture ou un succès d'esprit dans les salons. Mais si des couleurs antiques harmonieusement fondues par un pinceau délicat, si un mysticisme chrétien par sa profondeur, judaïque par sa pensée sévère, sont de nature à fixer l'attention distraite et fatiguée, on lira ce chant de foi qui s'exhale un soir dans la plaine de Gédora, qu'enveloppe un voile de douleur.

Une jeune fille qui a vécu quelques heures de la vie du ciel, et à laquelle la terre apparaît pâle et nue, sans joies et sans amours, quoique sa douce mère et son beau fiancé soient auprès d'elle; une mère conduite à maudire l'heure où sa fille lui a été rendue par une miraculeuse intervention, la terre vue du ciel, le ciel entrevu de la terre, ce sont là d'étranges données pour une œuvre de ce temps-ci. Peut-être indiquent-elles l'imminence d'une réaction spiritualiste. Le succès de ce petit ouvrage constaterait au moins la possibilité de la tenter.

L'Ame exilée paraît n'être qu'une pierre d'attente. Un roman en trois volumes est annoncé pour paraître très prochainement. Nous suivrons avec intérêt le développement d'un talent nouveau qui s'éloigne des routes battues, et s'inspire à des sources aussi élevée et aussi pures.

— M. J.-J. Ampère a terminé l'introduction de son cours, au Collége de France; il commencera, le lundi 10 avril, l'histoire de la littérature française au moyen-âge, comparée avec les littératures étrangères, et continuera ce cours les lundi et jeudi, à une heure.

F. BULOZ.

— Nos souscripteurs recevront avec cette livraison les feuilles destinées à remplacer les pages 623 à 634 de notre livraison du 1er mars, où se trouvait une transposition.